

Thaddeus Partyka

7970 STUART AVENUE, APARTMENT 4
MONTREAL 303, QUEBEC
TELEPHONE: 274-7217

Thaddeus Partyka
COLLÈGE DU VIEUX MONTRÉAL

200 OUEST, RUE SHERBROOKE
MONTRÉAL 129, QUÉBEC
TÉLÉPHONE: 842-7161, POSTE 133

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par M. L'ABBÉ COYER.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à LEIPSIC,
Chez MAURICE GEORGE WEIDMANN
CIↃ IↃCC LXI.



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE IV.

La Diète de convocation qui précéde celle de l'Election fut indiquée au 15 Janvier. Elle devoit se terminer en quinze jours : mais la passion que tout le monde avoit d'y voir Sobieski la fit proroger au 22 Février. Il se refusa à cet empressement parce que l'ennemi l'occupoit. Tout s'y passa tranquillement sous la direction du Primat Inter-Roi, à qui la République dut encore le calme général dont elle jouit durant tout l'inter-regne, tems ordinairement orageux dont les brigands & les séditieux A. 1674.

A. 1674. profitent. La mort du Roi & le tems de l'Election furent notifiés selon la coutume aux Puissances de l'Europe. Le champ Electoral fut ouvert au premier de Mai. Il faut se rappeller qu'il y a deux manieres d'élire les Rois de Pologne, où dans l'assemblée générale de la Noblesse, ce qu'on appelle *Diète à cheval*, ou seulement par les suffrages du Sénat & des Nonces qui représentent la Noblesse & les Provinces. Le Primat Inter-Roi craignant les dangers de la premiere, qui est ordinairement tumultueuse & violente, mania si adroitement les esprits, qu'il fit préférer la seconde, où la Nation représentée par ce qu'il y a de plus sage peut attendre un meilleur choix.

Sobieski montra tant d'indifférence pour la Couronne, qu'il n'arriva que le 10 Mai, malgré toutes les instances du champ Electoral qui vouloit s'éclairer de ses lumieres. Peut-être aussi y mit-il de la politique pour être plus remarqué. C'étoit la premiere fois qu'il reparoissoit devant les Ordres assemblés depuis la victoire de Choczin. Il fut reçu avec une pompe à étonner les Etrangers, qui ne sont point accoutumés à voir leurs Généraux dans les honneurs du triomphe.

Six Rivaux marchanderent la Couronne par leurs Ambassadeurs.

Le Prince Thomas de Savoye offroit A. 1674.
deux millions pour foudoyer les troupes de la République pendant quelques mois, avec un fecours de cinq mille hommes d'Infanterie jufqu'à la conclufion de la paix avec le Turc. Il promettoit outre cela de vendre tous les biens qu'il poffedoit en Savoye ou en France valant neuf millions de florins, fomme qu'il appliqueroit au bien de la République & qui la délivreroit des fauffes monnoies dont elle étoit infectée; tout cela fous la garantie du Duc de Savoye fon oncle.

Le Duc de Modene modefte en réalités étoit prodigue en protections. Le crédit des deux Cardinaux Barbérins, dont il pouvoit difpofer; fes alliances & fes liaifons d'amitié avec tous les Souverains, & furtout avec la Maifon d'Autriche. L'arriere-petit-Fils de Philippe II. fe flattoit de tirer de grands fecours des deux branches contre le Turc.

Le Prince George de Danemark, celui que l'Europe a vû Mari d'une Reine, fans être Roi *), outre des offres pécuniaires, promettoit une alliance défenfive entre les deux Etats. Un autre point plus intéreffant peut-être, mais qui toucha peu les Polonois, c'étoit de les ini-

 tier

*) Anne, Reine d'Angleterre.

A. 1674. tier dans le commerce en leur ouvrant d'abord celui des Indes Orientales.

Le Prince de Tranſilvanie offroit quinze millions, uniſſoit ſa Principauté à la Couronne & promettoit d'entretenir quinze mille hommes, tant que la République auroit guerre avec le Turc. La propoſition parut trop conſidérable pour perſuader qu'il étoit dans le pouvoir d'y ſatisfaire.

Le Prince Charles de Lorraine qui, dans la derniere Election, avoit vû la Couronne balancer ſur ſa tête, ſe repréſentoit pour l'y fixer. Sans être plus riche, il avoit trouvé de bonnes cautions pour les offres qu'il faiſoit; l'Empereur & le Roi d'Eſpagne. Il s'engageoit à entretenir cinq mille hommes d'Infanterie pour l'expédition contre le Turc, à prendre cinq cens Nobles Polonois dans ſa garde, à fonder une Académie où cent autre Nobles recevroient une bonne éducation, à conſtruire deux Forts, l'un contre la Turquie, l'autre contre la Moſcovie, à fournir neuf mois de ſolde Militaire avec la promeſſe d'affecter à la Pologne la moitié des revenus de la Lorraine & du Duché de Bar, dès qu'il en ſeroit en poſſeſſion.

Le Prince Guillaume de Neubourg, qui fut depuis Electeur Palatin, ſe flattant d'être plus heureux que ſon Pere, que la

la Pologne avoit refusé dans la derniere A. 1674.
Election, enchérissoit sur toutes les offres de ses Rivaux : au lieu de six ou neuf mois de solde Militaire, il en promettoit un an. Son Pere lui abandonnoit, dès le moment même, les revenus du Duché de Juliers qu'il appliqueroit aux nécessités de la République, en attendant qu'il pût la gratifier sans mesure lorsque l'immense succession qu'il attendoit, seroit ouverte. Un objet plus séduisant encore dans la crise où l'on se trouvoit, c'est qu'il prendroit à sa solde vingt mille Suédois & six mille Brandebourgeois pour les employer contre le Turc *).

Si l'on n'achetoit cette Couronne que de la République même, ce seroit un bien : mais on l'achete encore des Particuliers qui la prostituent au plus offrant ; & pour surcroît de malheur, ces grandes offres qu'un Candidat ambitieux fait à la République, il les oublie, autant qu'il peut, lorsqu'il est sur le Trône.

Des six Compétiteurs il y en eut quatre qui n'eurent pas même la satisfaction passagere de balancer les suffrages ; le Prince Thomas de Savoye, le Duc de Modene, le Prince George de Danemark, & le Prince de Transilvanie. Les deux au-

*) Zaluski, ibid. page 586.

A. 1674. autres, le Prince Charles & le Prince de Neubourg, disputerent.

L'Empereur Léopold, qui avoit sacrifié le Prince Charles dans l'Election précédente, avoit les plus fortes raisons pour l'appuyer dans celle-ci; c'étoit un Epoux pour la Reine Eléonore, qui en lui donnant sa main, resteroit sur le Trône; & il paroissoit beau d'y conserver le sang Autrichien; beau & avantageux, puisqu'on pouvoit tout attendre de l'Empereur contre le Turc, si on avoit cette déférence pour lui & pour sa Sœur. Presque tous les Grands le nommoient; & le Primat Inter-Roi élevoit sa voix au-dessus des autres. „Quand nous pensions „à déposer le Roi Michel, disoit-il, notre „premier mouvement fut de destiner no-„tre Couronne au Prince Charles en pro-„jettant son mariage avec la Reine Eléo-„nore. Ce que nous ne pouvions faire „alors sans de violentes secousses, nous „le pouvons à présent par la liberté de „nos suffrages & pour le bien de la Pa-„trie. Pourquoi changerions-nous d'a-„vis? Dans tout autre arrangement nous „n'avons rien à espérer de mieux; & nous „aurions deux Reines dont l'entretien „chargeroit la République. „ Ce qui fortifioit beaucoup cette faction, c'étoit les deux Paç, l'un Grand-Général, l'autre Grand-Chancelier de Lithuanie; qui entraî-

entraînoient les Lithuaniens. La faction A. 1674.
étoit si aveugle dans son zele, qu'elle prétendit donner le pas à l'Envoyé du Prince Charles sur l'Ambassadeur de France. La proposition parut si absurde qu'elle tomba d'elle-même. Mais l'Ambassadeur de France, Toussaint de Forbin, Evêque de Marseille, disoit une chose qui étoit écoutée avec plus d'attention. Il recommandoit à la République de ne pas choisir un Prince ennemi de son Maître; & il portoit le Prince de Neubourg.

Le Parti de ce Prince n'étoit pas aussi ébloui que les Grands de la splendeur du Sang Autrichien. Cette Reine Eléonore qu'il falloit laisser sur le Trône si on couronnoit le Prince Charles, ce Parti la craignoit; & il redoutoit encore plus l'influence du Conseil de Vienne sur le Gouvernement de Pologne. On n'avoit pas les mêmes choses à craindre du Prince de Neubourg, ni de la Princesse qu'il épouseroit; puisqu'il offroit de se marier au gré de la République. L'Article du Mariage des Rois en Pologne souffre toujours de grandes difficultés. Ailleurs ils se marient pour eux sans consulter leurs Sujets. En Pologne ils se marient pour la République; & comme il n'y a point de droit héréditaire au Trône, elle aimeroit encore mieux qu'ils vécussent dans

A. 1674. le célibat. Les grandes offres du Prince de Neubourg; & les mêmes Puiſſances qui avoient porté ſon Pere dans la derniere Election, parloient pour le Fils dans celle-ci; & ſi ſon parti n'étoit pas le plus fort par l'éminence des perſonnages, il étoit plus conſiderable par le nombre.

Sobieski en ſuſcita un troiſiéme. Il repréſenta que dans la ſituation où ſe trouvoit la République, à la veille de voir fondre ſur elle toutes les forces Othomanes, elle avoit beſoin d'un Héros tout formé dont le nom ſeul annonçât la victoire; que ce Héros on ne l'appercevoit pas dans le Prince de Neubourg, qui ne l'avoit pas encore cherchée; pas même dans le Prince Charles qui n'en connoiſſoit que le premier ſourire: mais qu'on le trouveroit dans le Prince de Condé, ſi familier avec ſes faveurs & ſi célèbre dans l'Europe; qu'on auroit déjà dû le couronner dans la derniere vacance du Trône, ſans s'arrêter à un miſérable libelle dont les Auteurs n'oſoient pas ſe montrer: mais qu'il étoit encore tems de ſe donner un Roi que toutes les Nations ambitionneroient, ſi elles pouvoient diſpoſer d'elles-mêmes *).

Ce

*) Id. ibid. pag. 555 & ſuiv.

Ce nouveau Candidat qui n'avoit fait A. 1674.
aucune propoſition à la République, auquel perſonne ne s'attendoit, fit ſoupçonner que la France n'étoit pas ſincere dans ſa recommandation pour le Prince de Neubourg. Les deux Partis contraires jetterent des regards de défiance ſur ſon Ambaſſadeur. Ils crurent qu'il répandoit ſecrettement de l'or pour le Prince de Condé; & que Sobieski n'avoit pas fermé la main. Ils ſe tromperent.

La propoſition de Sobieski renfermoit un myſtere qui ne tarda pas à ſe dévoiler. Il étoit étonnant que le Champ Electoral ne penſât pas à le couronner lui-même, lui qui étoit le Héros de la Pologne. Deux prétextes l'éloignoient du Trône, tandis que les talens & les vertus l'en approchoient. Marie d'Arquien ſa femme (au jugement des Grands) n'étoit pas faite pour s'y aſſeoir. „Cet „honneur ſuprême, diſoient-ils, convenoit mieux au Sang Autrichien.„ C'eſt ainſi que les hommes ſacrifient ſouvent leur bonheur à un fantôme. Un autre obſtacle plus réel, c'étoit une excluſion poſitive que les Lithuaniens donnoient à tout *Piaſt*. „La Nation, s'écrioient-„ils, qui a tant ſouffert de l'imbécille „Gouvernement de Michel doit chercher „un Roi chez l'Etranger.„ Et la Reine avoit influé ſecrettement dans cette ex-

A. 1674. clusion si humiliante pour la Pologne. Les Lithuaniens ne disoient pas la vraie raison. La Reine & les Paç ne pouvoient se figurer que Sobieski n'eût aucune vûe sur la Couronne. Il étoit venu avec une magnificence digne d'un Roi, il en avoit le mérite: il falloit l'exclure sous la qualité de *Piast*.

Sobieski dans cette position & sentant ses forces pour porter la Couronne, imagina de semer le Champ Electoral de difficultés. Il voyoit deux Rivaux puissans. Il s'agissoit d'en triompher en leur opposant le Prince de Condé. Il savoit fort bien qu'il ne lui gagneroit pas la pluralité des suffrages. Il vouloit seulement les diviser pour les réunir ensuite sur lui-même, s'il étoit possible. Il réussit d'abord à diviser au-delà de ses espérances. Au nom de Condé les Neubourgiens frémirent. Les Lorrains tonnerent. On rappella contre lui tout ce que le libelle avoit de plus odieux. On enchérit encore. On touchoit à une scission, & peut-être à une guerre civile. On sentoit que Sobieski étoit assez fort pour se rendre maître de l'Election, l'étant déjà de l'Armée Polonoise qui demandoit tout haut le Prince de Condé, ne suivant en cela que l'impression du Général, sans pénétrer ses vûes. Les Paç avec l'Armée Lithuanienne moins nombreuse

breuse à la vérité, se préparoient à sou- A. 1674. tenir les intérêts de la Reine & du Prince Charles. Les deux Freres avoient sur les Lithuaniens tout l'ascendant qu'ils vouloient. Ils savoient que le Prince Charles étoit en Silésie avec des troupes qui jointes aux leurs balanceroient les forces Polonoises. L'horreur d'une guerre civile faisoit trembler ceux qui aimoient la Patrie.

Dans cette fermentation de volontés contraires, Sobieski présenta un moyen de conciliation, qui n'étoit propre qu'à brouiller encore plus. Il falloit que la Reine Eléonore se détachât du Prince Charles pour donner sa main au Prince de Neubourg, dont la République espéroit beaucoup plus à cause de sa grande fortune; & à cette condition le Parti de Condé disparoîtroit. Ce fut-là l'objet d'une députation du Sénat *). La Reine qui avoit engagé son cœur & ses pierreries au Prince Charles, montra, par sa réponse, qu'elle lui restoit inviolablement attachée; & l'Ambassadeur de Vienne protesta hautement que sa Cour ne se départiroit point de son Candidat. Les Grands persistoient à lui donner leurs suffrages; & vraisemblablement il auroit regné si le Primat Inter-Roi, Florian Czar-

*) Id. ibid.

A.1674 Czartoriski, eût vécu quelques jours de plus. La mort le ſurprit au milieu d'un feſtin que Sobieski donnoit à Villanow; & comme elle ſervoit Sobieski, on le ſoupçonna de l'avoir appellée. Ses ennemis ſemerent des bruits de poiſon: mais l'Hiſtoire qui veut des preuves nous apprend qu'un grain de ſable qui avoit groſſi dans les reins du Primat lui ôta la vie *). C'étoit un génie actif, puiſſant ſur les eſprits, rapide & plein de feu, ſemblable au Soleil qui entraîne les Planettes dans ſon tourbillon. Sa mort affoiblit le Patri du Prince Charles & changea toute la face de l'Election.

L'Evêque de Cracovie d'un caractere plus froid, André Trzebiski, prit ſa place dans le champ électoral & fit la fonction d'Inter-Roi ſans pouvoir réunir les ſuffrages. Ici l'on entendoit le nom du Prince Charles: là celui du Prince de Neubourg; plus encore celui de Condé. Un Sénateur que la naiſſance, la fortune, les loix & les armes rendoient également recommandable, parlant comme il combattoit, ami de Sobieski, parce qu'il aimoit la Patrie; le Palatin de Ruſſie, Stanislas Jablonowski, **) entreprit de fixer les

*) Lengn. pag. 245. Zaluski, tom. 1. pag. 556.

*) Sa Petite-Fille, digne de lui, a épouſé en France le Prince de Talmont.

les incertitudes: „ ſi pour nous donner A.1674.
„un Roi, dit-il, il ne s'agiſſoit que de ſe
„décider ſur les apparences, il ſeroit à
„peu près égal de choiſir le Prince de
„Lorraine ou celui de Neubourg: l'un &
„l'autre montrent des fleurs; mais ce
„ſont des fruits qu'il nous faut; & dans
„ce point de vûe je donnerois mon ſuf-
„frage au grand Condé, ſi des fruits trop
„mûrs ne touchoient pas à la corruption.
„Je mépriſe comme vous ce libelle in-
„fâme qui tenta de le noircir dans la
„derniere élection. Je ne m'attache qu'à
„des objets frappans. Sobieski, en nous
„le propoſant, ne regarde que ſes qua-
„lités héroïques. Mai moi je jette les
„yeux ſur ſon âge, ſes infirmités & ſes
„habitudes. Il eſt accoutumé à un autre
„climat, à une autre façon de faire la
„guerre, à d'autres uſages, à d'autres
„mœurs, à d'autres loix. Il ignore no-
„tre langue & notre liberté. Il ne con-
„noît que le gouvernement arbitraire ſous
„lequel il a vieilli. Eſt-il tems, ſous
„des cheveux qui blanchiſſent & dans
„l'épuiſement qui le menace, de ſe faire
„un nouveau corps & une nouvelle ame?
„Sa vie ſera uſée avant qu'il ait appris
„une partie de ce qu'il faut ſavoir pour
„nous gouverner ſagement. Encore une
„fois Sobieski ne voit que la gloire qui
„couvre les ruines du Héros: & pour-
„quoi,

A. 1674. „quoi, tandis qu'il s'oublie, ne penſe„rions-nous pas à lui-même? Il eſt ſous „vos yeux. L'âge, la ſanté, la vigeur, „les talens, la fortune, tout parle pour „lui. Il eſt né parmi vous. Il s'eſt nour„ri de vos principes & de vos ſentimens. „Il vous a éclairés dans le Sénat & dans „les Diètes. Il vous a menés tant de „fois à la victoire. Il a ſoutenu cette „Couronne; il ſaura la porter. En cher„chant un Roi chez l'Etranger, voulons„nous faire dire que la Pologne ne pro„duit point de Héros? En le cherchant „dans des Maiſons Souveraines, elle a „plus d'une fois trouvé ſa perte. Vous „êtes quitte envers la Reine Eléonore, „puiſqu'elle a refuſé l'époux qu'on lui a „préſenté: mais vous ne l'êtes pas en„vers la Patrie dont le ſalut eſt attaché à „Sobieski.„ Il y avoit dans le diſcours de Jablonowski des choſes vraies: d'autres extrêmement haſardées. Ce Héros qu'il préſentoit dans les infirmités & l'épuiſement, Condé livra cette année même la bataille de Senef, celle, où emporté par ſon feu, il prodigua le plus ſa vie & celle de ſes Soldats; voulant encore recommencer le lendemain, malgré la goutte qui le tourmentoit; „mais il n'y „avoit plus que lui, dit un Officier qui „y étoit, qui eût envie de ſe battre.“

A peine

A peine Jablonowski finiſſoit-il de A. 1674. parler, que cinq Palatinats, c'eſt-à-dire, leurs Nonces, leurs Caſtellans, leurs Palatins & quantité de Nobleſſe s'écrierent: *vive Sobieski. Nous périrons tous ou nous l'aurons pour Roi.* Le Palatinat de Ruſſie, pays natal de Sobieski ſe diſtinguoit parmi les plus zélés; & avant la fin du jour l'acclamation devint générale du côté des Polonois: mais les Lithuaniens frémiſſoient. Les deux Paç quitterent bruſquement l'Aſſemblée avec leurs amis pour proteſter au Greffe de la Chancellerie contre une Election qui n'étoit pas unanime. La Couronne flotta encore pendant la nuit. Nuit d'agitation & de diſcorde. Jablonowski & l'Inter-Roi firent tout pour concilier les ſuffrages. Ils s'addreſſerent à une Dame Françoiſe, Eliſabeth Claire de Mailly, Femme du Grand-Chancelier Paç: mais elle ne voulut point ſe détacher des intérêts de la Reine Eléonore dont elle étoit Dame d'honneur, après l'avoir été de la Reine Louiſe, qui l'avoit amenée en Pologne. Cela fit dire que les Femmes ſont quelquefois capables d'une grande fermeté. Les deux Paç, après avoir cherché en vain pendant toute la nuit des moyens pour faire tomber l'Election, & réfléchiſſant ſur la foibleſſe du petit nombre contre le grand, ſur le danger même de leur

A. 1674. obſtination, reparurent le lendemain 19 Mai au Champ Electoral: & Sobieski d'un conſentement unanime fut proclamé *Roi.* Le plaiſir peu ſenti d'un Roi qui regne par le ſang, n'eſt pas comparable à celui d'un Roi par l'Election d'un Peuple libre qui couronne ce qu'il eſtime & ce qu'il aime.

Jamais la Nation n'avoit montré plus de joie. Le Sénat, l'Ordre Equeſtre, le Soldat, le Peuple dans une pompe civile & militaire, au bruit des canons & des acclamations réitérées, le conduiſirent à la Baſilique de Saint Jean pour remercier le Ciel. On l'avoit remercié aux pieds des mêmes Autels pour des Rois qu'il avoit donnés dans ſa colere. On ſe flattoit d'en avoir un bon.

Toute la France, excepté le cabinet de Verſailles, prétendit que Sobieski devoit ſa Couronne à la puiſſance de Louis XIV, & aux intrigues de ſon Ambaſſadeur Forbin. Cette prétention eſt démentie par le fait ſuivant. Au moment que les cinq premiers Palatinats crioient *vive Sobieski*, le Baron de Boham courut à toute bride au jardin du Palais Caſimir où étoit la Grande Maréchale pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Forbin qui lui donnoit la main, lui dit que ſi on achevoit, il doutoit fort que le Roi ſon Maître en fût content. *Content ou non,* répon-

répondit la Grande Maréchale, *qui eſt-ce qui refuſe un Sceptre?* Forbin n'avoit dans ſes inſtructions que le Prince de Neubourg; & il arriva trop tard pour former une autre brigue. Il n'eut que trois jours avant le moment déciſif; & il eſt impoſſible en Pologne plus qu'ailleurs de gagner tant de monde en ſi peu de tems. Ce que la France fit de plus efficace en faveur de Sobieski, ſans le vouloir, ce fut de rompre toutes les meſures du Prince Charles qui en eut tant de chagrin que, ſage & modéré qu'il fût naturellement, il proteſta qu'il ſe vengeroit de Louis XIV. Le tems lui fournit des occaſions de tenir parole. De tous les Partiſans de Sobieski le plus eſſentiel ce fut Jablonowski; & ſon mérite encore plus. Il faut renoncer à la vérité pour être Ambaſſadeur. Tous, ſans même excepter celui de Vienne, témoignerent au nouveau Roi la joie qu'auroient leurs Maîtres de cette Election. A. 1674

Pendant que tout Varſovie étoit en fêtes, la Reine Eléonore étoit malade par bienſéance. Le nouveau Roi la viſita: mais ce n'étoit pas le Prince Charles, & il falloit céder le Trône à Marie d'Arquien. Les Créatures d'Eléonore dans le Sénat chercherent ſans délai à la venger, & peut-être à dégoûter Sobieski du Trône avant qu'il s'y fût aſſis. Ils dreſ-

A. 1674. ſerent des *Pacta conventa* qui donnoient des bornes plus étroites que les anciennes à la dépenſe de la Maiſon Royale & à l'autorité du Prince *).

Sobieski ſentit le piége & l'évita en montrant un noble déſintéreſſement qui réuſſit toujours aux Grands Hommes. „Vous m'avez choiſi pour votre Roi, dit-„il, mais l' ouvrage n'eſt pas achevé; & „moi je balance encore. La République „ne m'a pas encore remis le Diplôme „d'Election; & je n'ai pas encore accep-„té dans cette forme qui conſomme tout: „c'eſt pourquoi ſi par une défiance que je „n'ai pas méritée, vous voulez me donner „des chaînes que mes prédéceſſeurs au-„roient refuſées, je les refuſe avec la „Couronne."

Ce procédé généreux ferma la bouche aux perturbateurs; & le 5 Juin fut deſtiné à ſerrer les liens du Roi avec la République par la tradition ſolemnelle du Diplôme d'Election, & par l'acceptation de la part du Roi. Mais quelques jours avant, un nouvel orage le fit encore chanceler ſur le Trône où il s'aſſéyoit à peine. Les mêmes perturbateurs conteſterent l'Election. Ils dirent que le Grand-Duché de Lithuanie avoit montré une réſiſtance bien marquée; que Sobieski, a-vant

*) Zaluski, tom. 1. pag. 548.

vant que d'être élu, avoit promis la solde de Militaire pour six mois; & qu'après l'Election il rétractoit sa promesse. A. 1674.

Jablonowski & l'Inter-Roi, à la tête de tous ceux qui aimoient la paix & la Patrie, répondirent au premier chef que la résistance du Grand-Duché de Lithuanie assuroit l'élection, bien loin de l'affoiblir, puisqu'elle avoit cessé par une accession libre & réfléchie: que l'Election de Michel avoit passé pour légitime malgré la violence qu'on avoit mise en œuvre pour la cimenter: que le Sénat n'avoit fléchi que dans la vûe de ne pas troubler la République.

Le second chef, quoique moins grave, n'étoit pas si aisé à détruire. Il étoit vrai que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis d'entretenir l'Armée à ses frais pendant six mois: mais après l'Election comptant avec lui-même il en avoit vû l'impossibilité. „S'il avoit voulu vous „tromper, disoit Jablonowski, il n'avoit „qu'à vous laisser dans cette espérance „sans exécution; comment l'auriez-vous „contraint lorsqu'il auroit affermi le „Sceptre dans sa main? Point du tout: „il vous dit ingénument; je me suis trom„pé moi-même, mes fonds ne suffisent „pas; & si cette condition est absolu„ment nécessaire pour porter votre Cou„ronne, je vous en remercie, je vous la

 „rends.

A. 1674. „rends. Polonois, ſoyons auſſi géné-
„reux que lui. Vous avez eu cent rai-
„ſons, toutes plus fortes les unes que les
„autres pour dépoſer le Roi Michel: vous
„ne l'avez pas fait. Voudriez-vous pour
„un objet auſſi mince anéantir une Ele-
„ction légitime & vous priver du plus
„grand des Rois? Ce qu'il promet à pré-
„ſent, après un examen plus réfléchi, il
„le tiendra. Il va jurer dans les *Pacta*
„*conventa* qui ſont ſous vos yeux, de pren-
„dre ſur la Menſe Royale la penſion que
„vous aſſignez à la veuve du Roi Michel,
„de racheter de ſes deniers les prierre-
„ries de la Couronne qui ont été enga-
„gées, de fonder une Ecole Militaire
„pour la jeune Nobleſſe, & d'élever deux
„Forts au gré de la République.“

La face de la République prit enfin un air de ſérénité; & tout étant calme ou paroiſſant l'être, le nouveau Roi reçut ſolemnellement le Diplôme d'Election dans la même Baſilique où il avoit été conduit en quittant le Champ Electoral.

Il eſt d'uſage dans cette ſolemnité de faire un diſcours qui place toujours le nouveau Roi au-deſſus de tous ceux qui l'ont précédé. L'Orateur mêla le ſacré & le profane, ſelon la coutume du Pays: en voici un extrait pour donner une idée du ton de l'éloquence Polonoiſe. C'étoit dans l'Egliſe de Saint Jean qu'il parloit.

„Comme

„Comme autrefois *S. Jean* préparoit A. 1674.
„les voies au Messie, ainsi la République
„en donnant le Diplôme de la Royauté
„à *Jean* Sobieski, prépare les voies à son
„Seigneur, dont le nom est *Jean*. La
„Vierge Marie sanctifia Jean dans le sein
„de sa Mere: la Reine Louise-Marie, E-
„pouse de Casimir, avoit rempli de bé-
„nédictions le Roi Jean en le mariant
„avec Marie d'Arquien; cet océan de qua-
„lités Angéliques. La République s'é-
„toit trompée dans la précédente Ele-
„ction en choisissant *Michel*, elle cor-
„rige son erreur en prenant *Jean*. *Jean*
„est un nom de *grace* qui rétablira la dis-
„cipline Militaire & la fortune de la Po-
„logne. Les Moldaves & les Valaques
„ont adoré *Jean* & nous ont appris à
„l'adorer nous-mêmes comme le Sau-
„veur de toute la Chrétienté. Le Soleil
„se montre après les nuages: mais sou-
„vent il en produit d'autres. L'Astre
„nouveau qui se leve sur notre horison
„nous promet du pain & non pas des
„foudres. Nous avons attendu le Saint-
„Esprit aux fêtes de la Pentecôte, nous
„l'avons reçu dans la personne de *Jean*:
„aujourd'hui l'Eglise célébre la fête du
„Dieu Sauveur caché sous les especes du
„pain, voilà que nous nous donnons un
„autre Sauveur sous la figure d'un hom-
„me. C'est un Samedi, veille de la Tri-
„nité

A. 1674. „nité que nous nous sommes tous réunis „pour élire *Jean*. Il est lui-même une „Trinité, *notre Enfant*, *notre Pere & „notre Roi*. Ce n'est point le hasard qui „a remis l'Election au tems de ces gran- „des Fêtes. Celle de la Trinité annonce „que la Maison de *Jean* regnera au moins „trois cents ans, & plût à Dieu trois „mille! C'est la semence de Jacob qui ne „périra jamais & qui fera toujours le bon- „heur de la République, &c.*). "

Ce n'étoit pas un *Moine* qui parloit ainsi, c'étoit le Palatin de Culm, *Gninski*, qui avoit lui-même le bonheur de porter le nom de *Jean*. Qu'on n'imagine pas cependant que l'éloquence Polonoise soit toujours sur ce ton. Il y a des exceptions hors du Panégyrique, & surtout lorsqu'elle défend la Patrie, parce qu'alors tout homme libre qui est né avec quelque talent s'anime de cet esprit qui agitoit Cicéron & Démosthène. Le Polonois s'en remplit aussi, mais il se boursouffle. On ne s'en tint pas aux adulations du Panégyrique. On produisit des Prophéties Latines sur tous les Rois de Pologne passés & futurs, de même valeur que celles de Saint Malachie sur les Papes. L'Oracle qui regardoit Sobieski, étoit *Manus Congregatorum*, la force des Assem-

*) Zaluski, ibid.

Aſſemblées, avec la lettre *J.* qui ſembloit A. 1674.
déſigner ſon nom, puiſqu'il s'appelloit *Jean*. Des Seigneurs Polonois qui ſe nommoient *Jacques*, avoient cru que la prophétie parloit pour eux.

Sobieski étoit dans un âge également éloigné du feu des paſſions & du froid de la vieilleſſe, l'âge où l'homme eſt tout ce qu'il doit être; il avoit 45 ans, & ſi le Trône ſe donnoit à l'avantage de la figure, il l'eût encore mérité par cet endroit. Une taille haute, un viſage plein, des traits réguliers, un nez aquilin, des yeux pleins de feu, une phyſionomie noble & ouverte; c'eſt ſon portrait. Il n'avoit pas encore alors cette réplétion qui avec le tems diminua de ſa bonne grace: on ne lui voyoit que cet embonpoint qui en marquant une ſanté floriſſante, cadre ſi bien à l'habit Polonois. L'air Majeſtueux que les Courtiſans prêtent à tous les Souverains, la nature l'en avoit doué. Il prit le nom de JEAN III. Deux Rois de Pologne qui l'avoient porté avant lui, ne l'avoient pas honoré.

Jean-Albert, petit-fils du grand *Jagellon*, n'eſt connu que par des projets informes, des guerres malheureuſes, des trêves mal concertées & des alliés trahis; eſprit foible, inappliqué, ouvert à tous les préjugés, ne voyant que par les yeux d'autrui. Son précepteur *Buona Corſi*,

 plus

A. 1674. plus connu ſous le nom de Callimaque, ce Poëte Grec auquel il reſſembloit ſi peu, l'avoit corrompu & ſubjugué dès ſon enfance. Il régnoit pour lui.

Nous avons vû qu'un autre *Jean*, *Jean Caſimir* ne fut jamais plus en ſa place que lorſqu'il ſe rendit juſtice en abdiquant un Royaume pour poſſéder une Abbaye.

Jean III bien différent des deux premiers, ſans être du Sang Royal, avoit l'ame d'un Roi. A peine étoit-il ſur le Trône qu'on lui fabriqua une généalogie dont il fut étonné lui-même: mais qu'il laiſſa croire à ceux qui le voulurent. On lui montra ſon origine dans le Duc *Lesko III.* au commencement du neuviéme ſiécle, avant que la Pologne eût des Rois. Ce Duc avoit un fils nommé *Sobieslas*, qui eut la Bohême en Souveraineté. Il parut tout ſimple de trouver *Sobieski* dans *Sobieslas*.

La Reine auſſi vit croître ſon arbre généalogique. La tige étoit dans *Hugues Capet* & pouſſoit ſes branches juſques dans la Maiſon *de la Grange d'Arquien. Marie* avoit des choſes bien plus réelles, une taille élégante, le port noble, le teint éclatant, les yeux pleins de feu, le regard fier, beaucoup d'eſprit, trop de manége peut-être.

La Reine Autrichienne lui pardonnoit tout cela, & même ſa généalogie: mais elle

elle ne lui pardonnoit pas de lui avoir enlevé le Trône dont l'éclat ne pouvoit plus que la blesser. Elle se retira quelques mois après en Silésie sous le bon plaisir de l'Empereur son frere. Elle ne donna d'abord à cette retraite que la couleur d'un voyage, afin de ne pas perdre son douaire; car selon les Loix de Pologne, pour jouir des biens de l'Etat, il faut être regnicole. Au reste, si elle avoit perdu le Trône, elle conservoit le Prince Charles qu'elle épousa en 1678; & si l'amour pouvoit dédommager les cœurs ambitieux, le sien eût été rempli. A. 1674

Celui de la nouvelle Reine sentoit encore un desir qui l'agitoit vivement. Elle bruloit d'essayer la Couronne. Le Roi se contentoit encore de l'avoir méritée. Le couronnement, pour les Rois *héréditaires*, n'est qu'une cérémonie qui n'ajoute rien à l'autorité qu'ils tiennent du Sang. Mais pour les Rois *électifs*, c'est un acte solemnel & nécessaire qui leur donne l'exercice de la Souveraineté. L'intervalle de l'élection au couronnement est une suite de l'interregne qui laisse encore le Gouvernement dans les mains du Primat. Le nouveau Roi ne peut dater son regne que du jour où il reçoit la Couronne, & il a les mains liées jusqu'à ne pouvoir signer simplement *Roi*, il faut qu'il ajoute *élu*.

A. 1674. Jean, malgré tant de désavantages qu'il pouvoit finir d'un seul mot, fut plus pressé de venger la Pologne, que de regner sur elle. Parvenu à la Couronne à force de mérite, il différa son couronnement pour se livrer tout entier à la guerre contre le Turc. La République reconnut cette générosité par une autre; dérogeant aux institutions pour cette fois, elle lui permit de compter son regne du jour de l'Election, de décider de la paix & de la guerre, de publier des Universaux *) sous son sceau privé pour les Diètes & la Pospolite en cas de nécessité. Elle lui permit encore les dépêches aux Cours étrangeres sous le même sceau; & enfin de nommer aux charges vacantes. Celle de Grand-Maréchal en étoit une. Ce bâton devoit sortir de ses mains, dès qu'il portoit le Sceptre. Nous avons vû que le Roi Casimir de sa propre autorité, exemple inoui, en avoit dépouillé Lubomirski pour le lui donner. Jean le rendit au Fils qui en étoit digne, acte de justice & de politique tout à la fois. Il ramenoit à lui un cœur aliéné qui pouvoit en soulever d'autres. La premiere place de la République vaquoit aussi, la Pri-

*) Ce sont des lettres circulaires que les Rois de Pologne envoyent dans les Provinces & aux Grands du Royaume pour les affaires publiques. *Litteræ universales.*

Primatie *). André Trzébiski en avoit A. 1674.
fait les fonctions dans l'inter-regne; & il n'avoit pas peu contribué à l'élection de Sobieski. Il devoit s'attendre à sa reconnoissance. Un autre fut nommé, André Olsowski Evêque de Culm, & Vice-Chancelier du Royaume, vraiment homme d'Etat. Deux regnes & deux interregnes l'avoient prouvé. Il paroît qu'en cette occasion le nouveau Roi fit céder la reconnoissance au mérite, en même tems qu'il oublioit la pompe de son couronnement pour le bien de la Patrie.

Il fit encore un sacrifice qui dut lui coûter beaucoup. Né avec un tempérammment de feu, aussi galant que brave, il avoit eu des Maîtresses; & celle qui depuis trois ans lui faisoit oublier les autres, il avoit juré de l'aimer toujours. C'étoit le serment d'un Particulier. Roi, & devenu l'exemple des Peuples, il crut devoir y manquer; & il en fut récompensé tout le tems de sa vie; car la Reine qui jusqu'alors avoit fermé les yeux sur ces amours volages, n'en vouloit plus souffrir dans la crainte de voir passer à une Maîtresse le crédit de la Reine. Pour concevoir toutes les amertumes que les humeurs d'une Princesse encore belle & aussi fiere auroient jettées dans la vie du

 Prince,

*) Legnich. pag, 247.

A. 1674. Prince, il faut ſavoir qu'au-deſſus de la foule des Rois dans les Conſeils & ſur les champs de bataille, il étoit au niveau du citoyen par ſon amour pour la paix domeſtique. Un nuage qui auroit pû la troubler, l'inquiétoit plus que l'ennemi.

Mahomet ne penſoit pas pour cette année à venger la défaite de Choczin. Cuprogli étoit mort; & en mourant, les yeux ſur l'Alcoran, il avoit dit: *Prophete, je m'en vais voir ſi tu dis vrai: mais vrai ou non, je ſuis aſſuré d'être heureux, ſi la vertu eſt la meilleure de toutes les Religions.* La mort de ce grand homme laiſſoit l'Empire Othoman dans la langueur. Jean crut le moment favorable pour cueillir les fruits de ſa victoire. Son premier objet fut de rendre l'Ukraine à la Pologne. Les Coſaques ne s'étoient livrés au Turc que par déſeſpoir; & ils ſentoient déjà la peſanteur de ce nouveau joug: mais ils craignoient encore plus de retourner à l'ancien. Les Maîtres du monde qui n'ont pas voulu écouter les Rebelles, ou qui leur ont manqué de parole en les puniſſant, après les avoir flattés du pardon, ont trouvé le ſecret de perpétuer les révoltes. Les Coſaques n'oſerent eſſayer la clémence de Jean. Informés qu'il marchoit à eux, & que Mahomet n'armoit pas pour les défendre, ils chercherent un troiſiéme Maître.

Maître. On les vit déſerter par troupes ſur les terres Moſcovites, au-delà du Boryſthène *). C'eſt ſur ſes bords que les Suédois mirent bas les armes, tandis que Charles XII bleſſé & vaincu, après tant de victoires, fuyoit chez les Turcs. A. 1674

Cependant Mahomet envoya ordre au Kan des Tartares d'employer toutes ſes forces à défendre l'Ukraine, ſous peine d'encourir l'indignation de la ſublime Porte.

Paç avec ſes Lithuaniens joignit l'Armée Polonoiſe au commencement de Septembre. Son égal & ſon rival étoit devenu ſon Roi; mais la majeſté du Maître ne ſubjugua point la fierté du Sujet. Paç fit pendre un Tambour-Major de ſon Armée, qui avoit oſé battre la générale par ordre du Roi, ſans attendre le ſien. Malheur dans tous les tems au foible qui ſe trouve ſerré entre deux Puiſſances! Jean diſſimula cette injure. Fit-il bien?

*) Ce Fleuve dont le nom moderne eſt *Niéper* ou *Dniéper*, n'avoit point de ſource connue au tems d'Hérodote, *Liv. 4. chap. 53.* Elle s'eſt trouvée dans la Ruſſie Moſcovite, entre Wolock & Oleſchno. Hérodote croyoit le Fleuve navigable partout. Il ne connoiſſoit pas ſans doute les treize ſauts nommés *Porouïs*, que les Coſaques ſeuls oſent franchir dans des canots; & après le ſuccès ils font un feſtin avec du millet. L'embouchure eſt dans la Mer Noire.

A. 1674 Les Sénateurs qui marchoient avec lui l'approuverent, parce qu'on avoit beſoin de Paç. Il ſacrifia ſon reſſentiment à la République; & il tint plus qu'il n'avoit promis dans ſon Election; car il ſoudoya les troupes de ſes deniers durant cette campagne; & il entra en Ukraine avec trente à trente-cinq mille hommes. Pluſieurs places, *Bar*, *Nimirow*, *Braclaw*, *Kalnik* ſe rendirent aux premiers coups de canon. *Pavoloc*, avec une garniſon toute Coſaque ſe préparoit à une vigoureuſe défenſe. Une ſortie de la place laiſſa quelques priſonniers. Jean les habilla, leur donna de l'argent, & les renvoya libres dans la Ville avec des lettres qui exhortoient les Aſſiégés à ne pas ſouffrir les dernieres extrémités, leur promettant, *parole de Roi & de Sobieski*, de ne retenir aucun de ceux qui voudroient paſſer dans le parti de Doroſcensko. Ils ſe rendirent, & la bonté du Maître les retint tous ſous ſes drapeaux. Jean, par cette conduite où l'humanité parloit à des rebelles, épargna beaucoup de ſang Coſaque & Polonois. Tout Roi qu'il étoit, il faiſoit cas de la vie des hommes. La Religion ſeule, mal entendue, (mal aſſez ordinaire en Pologne) le rendoit quelquefois barbare pour les Infideles qui ne ceſſent ni d'être des hommes, ni d'être nos freres.

Le

Le Kan avec cent mille Tartares ſe A. 1674.
contentoit de côtoyer & de harceler l'Armée Polonoiſe, n'oſant riſquer une bataille.

Human, la plus grande Ville & la plus peuplée de l'Ukraine, attendoit ſon ſort. Elle contenoit près de vingt mille habitans avec une garniſon nombreuſe. Jean en forma le ſiége en préſence du Kan: il la prit & mépriſant le Tartare, il diviſa ſon Armée pour multiplier les opérations; car les neiges & les glaces avertiſſoient de ſe hâter. Jablonowski ſoumit tout ce qui réſiſtoit ſur ſa marche. Koreski pénétra juſqu'à Kaskow, placc dont il s'empara, ſur la frontiere de Tartarie. Paç pouſſoit les Tartares devant lui, les battoit en détail, & favoriſoit toutes les entrepriſes: mais ſon zéle s'arrêta. Il reprit le chemin de Lithuanie contre la parole qu'il avoit donnée au Roi *). Il eſt vrai que l'hyver étoit extremement rigoureux, les travaux continuels & les vivres difficiles. Ce ne fut pourtant pas la patience qui lui manqua. Paç étoit Soldat auſſi bien que Général: mais il avoit toujours des raiſons pour ne dépendre que de lui-même; & depuis que ſon rival étoit ſur le Trône, ſon antipathie avoit pris de nouvelles forces. Le Le-

*) Lengnich, pag. 247. Zaluski, pag. 546.

A. 1674. ćteur ne doit pas oublier qu'en Pologne on n'eſt ſoumis à l'autorité Royale que juſqu'à un certain point: un Grand-Général la ſent à peine.

Le Roi, ſans cette défection, auroit achevé de ſoumettre l'Ukraine où l'on verſoit du ſang depuis trente ans. Le Primat lui écrivit: „que dans les annales „de Pologne il n'y avoit point d'exem„ple d'une pareille ſciſſion, ſous les yeux „mêmes du Roi; que c'étoit un forfait „horrible & de la plus funeſte conſé„quence; que ſi l'Armée Lithuanienne „ne rentroit pas dans le devoir, il falloit „informer contre le Chef, les Colonels & „les juger ſuivant les Loix; qu'il ſe flattoit „que tous les bons Citoyens s'intéreſ„ſeroient à venger l'injure faite au „Roi, à la Royauté & à la Républi„que *). "

Si Jean fût né ſur le Trône il auroit vraiſemblablement embraſſé la ſévérité du Primat: mais il s'étoit engagé dans une ſciſſion aſſez ſemblable à celle-ci, différente ſeulement en ce que le Roi Michel ne commandoit pas en perſonne lorſqu'il fut abandonné. Il ſe rappelloit qu'ayant été proſcrit il s'étoit vû au moment de répandre le ſang des Citoyens & peut-être celui du Roi même. Il ſavoit

*) Zaluski, tome 1. pag. 133. 645.

voit donc par ſa propre expérience combien il étoit dangereux de pouſſer à bout un Grand-Général & une Armée. Il choiſit la douceur & le tems; & ſi par cette modération il ne ſurmonta pas l'infléxibilité de Paç, il n'eut pas du moins à le combattre, extrémité dont l'ennemi auroit tiré un grand avantage. A. 1674.

Jean ne pouvant plus tenir la campagne avec les troupes qui lui reſtoient, les diſtribua dans les places conquiſes. Pour lui, au lieu d'aller au milieu de ſa Cour, dans les délices de Varſovie, il ſe fixa à Braclaw, quartier d'hyver que chacun redoutoit. Cette Ville ſur le Bog avoit été priſe & ſaccagée par les Turcs en 1672. Un Artiſan de Varſovie ſe ſeroit trouvé mal logé dans la maiſon que ſon Prince habitoit. Les vivres les plus communs étoient rares; & pour nourrir les chevaux on arrachoit la paille qui couvroit les chaumieres des environs. Jean éprouvoit les travaux de la Royauté avant que d'en goûter les plaiſirs. Sa préſence produiſit deux bons effets. Elle retint les Polonois ſous les drapeaux. Ils n'oſoient murmurer ni regarder la Pologne en voyant leur Roi partager leurs peines. Elle contint les Tartares qui ſe préparoient à profiter de la défection de Paç & de l'extrême rigueur de la ſaiſon. Nul cheval au monde n'eſt comparable à celui

A. 1674. celui du Tartare pour la fatigue; & le Tartare eſt auſſi dur que ſon cheval.

Le Kan voyant l'Armée Polonoiſe diminuée & ſéparée, donna à ſon fils Sultan Galga une partie de la ſienne pour attaquer les Polonois du côté d'Human & de Raskow, pendant qu'il tomberoit ſur Braclaw & Kalnik; il entreprit même le ſiége de cette derniere Place, en employant les Coſaques; car les Tartares ne font la guerre qu'à cheval. Jean ne lui donna pas le tems de pouſſer les travaux; il ſe préſenta & le ſiége fut levé.

Le Kan voulut finir par un coup d'éclat. Sultan Galga avoit été reçu partout avec une contenance qui ne lui avoit rien permis. Le Kan réunit toutes ſes forces; & il parut aux portes de Braclaw où Jean s'étoit enfermé avec peu de troupes. Le deſſein du Kan étoit de l'attirer hors des murs, ou de lui laiſſer le chagrin de n'avoir oſé ſortir. Jean le laiſſa ſe morfondre quelques jours, & au moment qu'il y penſoit le moins, il ſortit avec ſa cavalerie, le chargea le ſabre à la main, lui tua deux mille hommes & fit trois cens priſonniers dans une heure de tems.

Le Kan maltraité par-tout, & ne voyant aucun butin à faire dans un pays qu'il avoit ordre de conſerver, ſe retira

dans

dans ses Etats, laissant les Polonois tran- A. 1674.
quilles; tranquillité qui fut bien-tôt suivie des plus grandes allarmes.

Mahomet sortit enfin de son assoupis- A. 1675.
sement pour penser à la vengeance. La rupture du Traité de Boudchaz, la déroute de Choczin, l'insolence des Polonois qu'il traitoit de révoltés, leur foiblesse réelle, & la grandeur de ses forces, tout l'irritoit. Il se rappelloit la belle campagne qu'il avoit faite assisté du génie de Cuprogli, sans être tenté d'essayer ce qu'il pouvoit par lui-même. Le plaisir étouffoit en lui l'amour de la gloire. On croit communément que la chasse dispose à la guerre. Mahomet ne le prouvoit pas: tout le tems qu'il déroboit au Serrail, il l'employoit à courir les montagnes & les forêts; tandis que ses sujets versoient leur sang pour agrandir l'Empire. Un plus grand reproche à lui faire, c'est que dans ses chasses même il ne tenoit pas compte de la vie des hommes. Si la guerre les détruit, les plaisirs du Souverain n'ont pas le même droit.

Le Général qu'il chargea de sa vengeance fut *Kara Mustapha*. Cet homme de Cour, élevé dans le Sérail, beau & bien fait, avoit plû à la Sultane *Validé* *). Si

*) Ou Sultane Mere: celle dont le Fils est sur le Trône.

A. 1675. Si les Monarques Orientaux n'étoient pas dans l'usage de couronner la beauté, sans consulter ni la naissance, ni l'intérêt, on seroit surpris de la fortune de cette femme. Elle étoit Circassienne, fille d'un Prêtre Grec, destinée à vivre du travail de ses mains. Sa mémoire doit être précieuse à la famille Othomane. C'est elle qui fit abroger la Loi cruelle de Bajazet, qui ordonnoit au Sultan de faire mourir ses freres & ses oncles pour s'assurer sur le Trône. Autant que cette Sultane étoit humaine, autant elle aimoit fortement.* Ce ne fut point assez pour son favori d'être *Caïmacan* ou Gouverneur de Constantinople, il monta au Viziriat. Il étoit neveu de Cuprogli, & plein de présomption il prétendoit le surpasser dans sa premiere campagne. De plusieurs armées il en composa une qui auroit suffi à renverser la plus grande puissance de l'Europe. Le rendez-vous fut à Bender, autrement Tékin, cette Place où de nos jours Charles XII prisonnier se faisoit encore craindre.

Les Triomphes de Jean avoient empêché de sentir les maux de la République; on les enfloit en ce moment, & on murmuroit

Trône. On ne l'appelle *Validé* qu'après le Couronnement de son Fils, titre qu'elle perd s'il vient à mourir, ou à être déposé.

muroit contre lui comme auteur de la guerre. On disoit „qu'on n'auroit jamais „dû irriter Mahomet; qu'il falloit s'en „tenir à la paix qu'on avoit jurée avec „lui; que la victoire de Choczin ne pro„duisoit que des fruits amers; que la „Pologne ne pouvoit pas lutter longtems „avec l'Asie; qu'il étoit sage de se sou„mettre à son destin; qu'il valoit mieux „payer un tribut, que de se livrer à une „ruine totale; que le nom de *tributaire* „n'est qu'un phantôme qui épouvante une „fierté mal-entendue; que les plus gran„des puissances de l'Europe, en payant „des subsides, se rendent tributaires el„les-même; que l'Empire même d'Alle„magne l'avoit été de celui de Constanti„nople; & qu'enfin ce mal, si c'en est „un, étoit préférable à toutes les hor„reurs dont on étoit menacé.“ A. 1675.

De pareils discours dans un Etat purement monarchique, passent comme un nuage. Le Monarque qui les entend ou les ignore, perd ou sauve son peuple à sa fantaisie. Mais dans un gouvernement mixte il faut qu'il subjugue ses sujets par la raison, avant que de vaincre ses ennemis par la force.

Jean, pour rassurer la Pologne, quitta l'Ukraine où il laissa des garnisons, & mena le reste de ses troupes à Léopol sur la fin d'Avril. Les siéges, les combats, les

A. 1675. les rigueurs de l'hyver, les maladies avoient beaucoup diminué son Armée, si c'en étoit une. Il fit des recrues à la hâte, il les tira du sein du murmure & de la terreur; & à dire vrai, il falloit qu'il eût un grand ascendant sur les esprits, aussi grand qu'étoit son nom, pour que la République consentit à s'exposer avec lui. Il envoya ordre aux Lithuaniens de joindre incessamment, après avoir écrit au Grand-Général Paç d'un style propre à le toucher, & il forma son plan de défense. Mesurant la science du Vizir à la sienne, il ne douta pas de le voir fondre sur le Palatinat de Russie, qui lui ouvriroit le sein de la Pologne. Dans cette idée, il confia six mille hommes au sage Jablonowski avec ordre de se retrancher sous le canon de Zloczow, pour garder le passage. Zloczow appartenoit en propre à Jean, & il en avoit fait une citadelle pour la Pologne. Il lui restoit douze mille hommes pour soutenir le plus grand poids de la guerre. Léopol est une très-mauvaise place, & cependant d'une importance extrême pour couvrir la Russie & les Provinces voisines. C'est aux portes de cette Ville que Jean attendoit l'ennemi. Il fut bien étonné lorsqu'au commencement de Juillet il apprit que le mal-adroit Vizir entroit en Ukraine pour s'amuser au siége d'Human, au lieu

lieu de venir du premier bond écraser une A. 1675.
petite armée dont la destruction lui livroit la Pologne. *Puisqu'il n'en sait pas davantage*, dit le Roi, *je rendrai bon compte de sa grande Armée avant la fin de la campagne.*

La défense d'une Ville étoit alors une terrible commission. Dans la guerre, entre les Puissances de l'Europe, si on rend une Place, le pis aller c'est d'être prisonnier de guerre jusqu'à un échange: mais entre les Turcs & les Polonois, il s'agissoit de l'esclavage qu'un homme de cœur redoute plus que la mort; & avec Kara-Mustapha on pouvoit s'attendre à toutes les horreurs.

Human se défendit quinze jours contre tant de forces. L'artillerie Turque étoit écrasante, les menaces terribles. Enfin la place ouverte en plus d'un endroit, & sans espoir d'être secourue, capitula; mais le Vizir, par une barbarie qu'on pardonne à peine dans un assaut, s'enyvra de sang. Vingt mille ames périrent; on voyoit l'enfant vomir le lait avec le sang sur le sein de sa mere: il crut sans doute effrayer la Pologne, & la soumettre par la terreur.

Human lui avoit coûté trop de tems & de soldats pour entreprendre d'autres siéges en Ukraine. Il tourna sur sa gauche, vint à grandes journées en Podolie.

A. 1675. lie. Quelques places que la République y conſervoit encore; étoient mal pourvues de troupes & de munitions. Elles appartenoient à des Seigneurs particuliers qui les avoient négligées. Un Fort ſe trouvoit ſur la route du Viſir. Il l'emporta en paſſant. Il y avoit quelques familles Valaques qui depuis un ſiécle avoient paſſé au ſervice de la Pologne & s'y étoient diſtinguées de pere en fils. „C'eſt donc ainſi, leur dit-il, que vous „trahiſſez le Grand-Seigneur qui tient la „Valaquie ſous ſa protection; l'Univers „apprendra par votre exemple à reſpecter „ſes Maîtres. Il les fit empaler *). "

Ces empalemens furent réitérés à Mikuliny après l'aſſaut. Enſuite le Viſir ouvrit la tranchée devant Podahieç. Jean comptoit ſur la bonté de la place & encore plus ſur l'expérience du Commandant Makowiski. C'étoit un brave homme: mais on ne l'eſt pas toujours. Il eut peur de l'empalement ainſi que les principaux Officiers. La place ſe rendit ſans combattre; & malgré cet abandon à la clémence du vainqueur, elle en éprouva toute la rigueur, ſauf l'effuſion du ſang. Les Temples & les tombeaux furent violés, les fortifications raſées, les richeſſes pillées, & les habitans réſervés à l'eſcla-

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 555 & ſuiv.

à l'esclavage, le Commandant lié avec la foule. A. 1675.

L'atrocité du Visir produisoit deux effets bien différens. Les ames foibles cédoient à la premiere attaque afin de sauver leur vie. Les ames fortes au contraire cherchoient à mourir les armes à la main.

Tel fut celui qui défendit Sbaras, grand château couvert de quelques dehors, posé sur une montagne & faisant partie du grand domaine de Vieçnowieçki, Petit-Général de l'Armée Polonoise. Ce Seigneur y avoit fait entrer six cents Fantassins commandés par des Auteuils, Gentilhomme François, originaire de Picardie. Il étoit difficile de confier la place à de meilleures mains. Il se défendit vigoureusement pendant quatorze jours. Le Visir frémissoit & menaçoit à son ordinaire. Des Familles Nobles qui s'étoient réfugiées dans le château, pressoient des Auteuils de se rendre. Sourd à leur crainte, il les menaça de les chasser de la place s'il entendoit encore ce propos timide. Les lâches se turent: mais saisissant un moment où des Auteuils étoit sans défense, ils le percerent de plusieurs coups & le jetterent par-dessus les murailles. Le Visir lui-même eut horreur de ce forfait; & couvrant sa cruauté naturelle du masque de la justice,

 il

A. 1675. il fit couper toutes les têtes qu'il trouva dans la place pour venger, disoit-il, la mort du Commandant.

Le Barbare, par ses succès sanglans, ne faisoit que préluder à la victoire complette qu'il méditoit. En posant son camp devant Sbaras il avoit détaché cinquante mille hommes sous la conduite de Nuradin Sultan, avec ordre d'attaquer le Roi sans faire quartier à personne, & de répandre la destruction sur sa route.

L'Armée du Roi dans le camp de Léopol avoit reçu quelques recrues : la totalité faisoit quinze mille hommes. Paç dans ce danger extrême ne s'étoit pas pressé de joindre avec ses Lithuaniens. Léopol, Ville très-considérable par le commerce qui s'y fait, par ses richesses, par le grand nombre de ses habitans de toute Nation & de toute Religion, par trois Siéges d'Archevêque, l'un pour les Catholiques Polonois, l'autre pour les Arméniens, le troisiéme pour les Schismatiques Grecs ; Léopol avec cette importance est une des plus mauvaises places à défendre. Située dans un fond, elle est entourée de hauteurs qui la commandent, & qui, en certains endroits, la serrent de si près qu'on pourroit avec la main jetter des pierres sur le rempart. D'un autre côté ces hauteurs en s'éloignant forment un croissant fort spacieux

C'est-

C'eſt-là où le Roi campoit; & c'eſt-là où A. 1675.
la petite Armée s'effrayoit pour lui, en le conjurant de mettre du moins ſa perſonne en ſûreté: *Vous me mépriſeriez*, dit-il, *ſi je ſuivois votre conſeil* *).

Il eſt étonnant que le Viſir ne ſoit pas venu en perſonne lui préſenter la bataille, au lieu de s'occuper à prendre de mauvaiſes places. C'étoit ici l'affaire d'honneur, l'affaire capitale qui terminoit tout. Le Tartare qu'il en chargeoit n'avoit pas une réputation à déſeſpérer. Ce qu'il fit de mieux, ce fut d'employer la rapidité. Sa marche reſſembloit à un feu dévorant. Tous les Villages & les Hameaux s'embrâſoient par ſon ordre. Il parut comme un éclair devant le petit camp de Jablonowski. Il tenta même quelque choſe ſur les retranchemens; mais ce Général lui fit bien-tôt ſentir qu'il n'étoit pas facile à entamer; & le Tartare vouloit conſerver toutes ſes forces pour une plus grande opération. Sa célérité & ſon attention à enlever tous les Coureurs Polonois furent ſi ſuivies, que ſans les flammes qui s'approchoient de Léopol, le Roi qu'on ne ſurprenoit guères, étoit ſurpris.

Ce fut ſur les dix heures du matin qu'on apperçut l'Armée ennemie, toute

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 555.

A. 1675. cavalerie Turque & Tartare, dans une vaſte plaine qui venoit ſe terminer au pied des montagnes. On étoit au mois d'Août. Il neigea: & un autre nuage fondit en grêle fort groſſe qui fut plus incommode aux Infideles qu'aux Chrétiens. Tout ce qu'il y avoit de Prêtres, d'Evêques & de mauvais Phyſiciens dans l'Armée Chrétienne, cria *au miracle;* & les Mémoires du tems ſoutiennent que c'en étoit un. Le Roi s'en aida pour inſpirer la confiance à ſa petite Armée, ſans négliger la prudence humaine *). Il n'attendit pas l'ennemi dans ſon camp. Il ſe porta ſur les hauteurs. Il ordonna aux Towarisz de planter leurs lances ſur les ſommets, afin de ſe multiplier aux yeux de l'ennemi qui gagnoit déjà le pied des montagnes. Il fit deſcendre ſon Régiment de Dragons par pelotons à la faveur des brouſſailles. Ces Dragons tirant de fort près contraignirent l'avant-garde ennemi à s'éloigner. Un Eſcadron Polonois remplit le premier vuide: d'autres ſe preſſerent, arriverent, & bientôt toute l'Armée ſe forma en bataille, tandis que les lances des Towarisz figuroient encore ſur les hauteurs.

Les Infideles ne voyant plus rien deſcendre & ſe confiant au nombre, chargerent

*) Id. ibid.

gerent avec des cris & des hurlemens A. 1675.
qui produiroient peut-être un effet funeste sur des combattans qui les entendroient pour la premiere fois. Les Polonois n'en furent pas effrayés; mais la charge fut terrible. Ils flottoient: le Roi les remit & laissa jetter aux Infideles leur premier feu. Ils reviennent plusieurs fois à la charge; & on se contente de les recevoir avec fermeté. Le Roi avoit embusqué une troupe pour les prendre en flanc; & une batterie s'avançoit sur une colline pour les foudroyer. C'étoit le moment qu'il attendoit pour les charger à son tour. Jamais Général plus décidé, & jamais les troupes Polonoises ne montrerent plus de valeur. Les Infideles attaqués en tête & en flanc plient à la seconde charge, la déroute se met parmi eux. On les poursuit jusqu'à un marais profond où un grand nombre s'abîme. Ils laissent quatorze à quinze mille hommes sur le champ de bataille, & la nuit sauve le reste. Nuradin s'étoit vanté de prendre le Roi & de le mener au Visir. Il pensa être pris lui-même, & il porta la nouvelle de sa défaite au camp de Sbaras *).

Le Visir consterné voulut terminer la campagne par un coup d'éclat. Ce n'étoit

*) Id. ibid.

A. 1675. toit pas en marchant lui-même au Vainqueur pour lui arracher la victoire, mais en prenant Trembowla *), à l'entrée de la Podolie. Cette Forteresse avec de grandes & bonnes défenses est suspendue sur un rocher dont l'accès n'est praticable que par un endroit qui conduit à une petite plaine bordée de bois épais. Ce côté accessible est défendu par deux ravelins, avec de bons fossés & un chemin couvert. La riviere d'Ianow, profonde & bourbeuse, fait presque le tour du rocher, ce qui oblige une Armée à se séparer en plusieurs quartiers pour former le siége.

Kara-Mustapha se flattoit d'emporter la place avant que Jean pût l'inquiéter; & pour y réussir plus promptement en épargnant le sang des Janissaires, il employa la souplesse avant la force. La réputation du Commandant l'inquiétoit. C'étoit un Juif renégat qui avoit quitté la Loi de Moïse pour celle de Jésus, plus zélé contre les Circoncis que s'il ne l'eût pas été lui-même, Samuel Chrasonowski. Le Visir lui fit écrire par Makowiski son captif; „qu'il ne s'obstinât pas témérai„rement à défendre une place qui seroit „infailliblement prise; qu'il pensât plutôt

*) Les Géographes François écrivent *Tremblowa*. Ils devroient consulter les naturels du Pays.

„tôt à mériter la clémence du vainqueur A. 1675.
„qu'à irriter sa colere; qu'en se soumettant
„tant à un destin inévitable, il seroit
„traité favorablement, lui, la garnison
„& la bourgeoisie; que malgré les ordres
„séveres de Mahomet il pouvoit faire
„grace à qui il vouloit, & sur-tout distinguer
„stinguer les gens de cœur. "

Chrazonowski fit une double réponse; l'une à Makowiski en ces termes: „Je „ne suis pas surpris qu'étant dans les fers „tu ayes l'ame d'un esclave: mais ce qui „m'étonne, c'est que tu oses me parler „de la clémence du Visir, après les malheurs „heurs de Podahyeç & les tiens. Adieu: „tout le mal que je te souhaîte, c'est de „vivre longtems dans l'infamie & les fers „que tu mérites. La mort que tu ne sais „pas te donner, seroit une grace pour „toi. "

La réponse au Visir n'étoit pas moins fiere: „Tu te trompes, si tu crois trouver „ver ici de l'or: il n'y a que du fer & „des Soldats en petit nombre. Mais notre „tre courage est grand. Ne te flatte pas „que nous nous rendions: il faut que tu „nous prennes lorsque le dernier de nous „expirera. Je te prépare une autre réponse „ponse par la bouche du canon *). "

Le

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 155 & suiv.

A. 1675. Le Visir écumant de rage fit battre la place à tout excès. S'il manquoit de conduite, il ne manquoit pas de bravoure. On le voyoit souvent dans les tranchées, malgré le feu des ramparts, pour presser les Janissaires. La Place se défendoit au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre. Ce que je vais raconter sera peut-être traité de fable: mais je le trouve prouvé plus que beaucoup de faits dont on ne doute pas. La femme du Commandant Juif, aussi belle que Judith & plus entreprenante, ne pouvant, à son exemple, couper la tête du Visir endormi, versoit le sang des Turcs dans des sorties qu'elle conduisoit elle-même, combloit leurs travaux & combattoit sur la brêche. Mais que peuvent les forts quand les foibles en plus grand nombre ne cherchent qu'à céder?

Chrazonowski avoit ici le même inconvénient qui avoit perdu des Auteuils & Sbaras. La Noblesse réfugiée voyant une brêche ouverte qui s'élargissoit d'heure en heure, & se représentant la fureur implacable du Visir, si on souffroit l'assaut, perdit courage. Son désespoir étoit d'autant plus grand qu'elle n'attendoit aucun secours: elle se trompoit; l'Armée de Lithuanie avoit enfin joint les Polonois au camp de Léopol. Le Roi marchoit, & prenant en passant le petit corps

corps de Jablonowski, il ſe trouvoit fort A. 1675.
de trente-trois mille hommes; mais un ſecours dont Trembowla n'avoit aucune nouvelle, ne produiſoit rien pour la criſe où l'on étoit. La Nobleſſe effrayée, au lieu de continuer à combattre comme elle avoit fait, communiqua ſa frayeur aux Officiers de la Garniſon, & accoutumée à partager le pouvoir ſouverain dans les Diètes, elle ſe regarda dans cette extrémité comme repréſentant la Patrie. Elle s'arrogea donc le pouvoir de diſpoſer du fort de Trembowla.

L'héroïne Juive écoutoit les délibérations ſans être apperçue. On parloit décidément de ſe rendre. Elle vole à ſon mari ſur la bréche; elle l'inſtruit au milieu du feu. Ce brave homme accourt à ce conſeil de lâches: „il n'eſt pas certain, leur dit-il, que l'ennemi nous „prenne; mais il l'eſt que je vais vous „brûler dans cette ſalle même, ſi vous „perſiſtez dans votre lâche deſſein. Des „Soldats ſont aux portes la mêche allu„mée pour exécuter mes ordres.“ La vûe d'une mort inévitable leur remit les armes à la main; & ils tâcherent d'effacer leur honte.

Le Viſir n'ignoroit pas la marche de Jean: & il précipitoit les attaques. La place avoit déjà ſoutenu quatre aſſauts, Chraſonowski lui-même trembloit pour

 le

A. 1675. le cinquiéme. Sa femme prit cette juste inquiétude pour une foiblesse de mauvais augure. Une femme qui a franchi une fois la timidité de son sexe, devient plus qu'homme. Cette Romaine du Nord, armée de deux poignards, dit à son mari: en voilà un que je te destine si tu te rends; l'autre est pour moi *).

Ce fut dans ce moment de détresse que l'Armée Polonoise arriva. Le Visir ne croyant pas que le Roi y fût en personne, se déterminoit à combattre. Un espion Polonois qui fut pris le désabusa. Il portoit une lettre écrite de la main du Roi; & déjà des signaux l'annonçoient aux assiégés qui recueilloient le reste de leurs forces avec de grands cris de joie. Le Visir leva le siége, n'osant commettre sa fortune avec celle de Jean. L'événement l'y força parce qu'il prit son parti trop tard. Il repassoit l'Ianow; la moitié de son armée étoit encore en deçà de la riviere. Jean chargea en criant aux premiers escadrons qu'*il ne leur demandoit que ce qu'il alloit faire lui même.* Le combat fut long, & les Turcs montrerent qu'avec un Chef digne d'eux, ils auroient pû prétendre à la victoire. Ils perdirent sept à huit mille hommes, & se retirerent sous le Canon de Kaminiek.

Les

*) Id. ibid.

Les Garnifons des Places qu'ils avoient A. 1675. prifes n'attendirent pas la vengeance des Polonois; elles les abandonnerent pour aller rejoindre leur armée. Trembowla délivré rendit graces à la fermeté de Chrafonowski. Il fut élevé aux honneurs militaires. Sa femme fe contenta des applaudiffemens de la Nation; & le Soldat reçut de l'argent d'une République pauvre. Telle fut toujours la pratique des Vainqueurs du monde pour le Soldat, de l'argent ou des terres.

Kara-Muftapha avoit appris que le grand nombre, la cruauté, la préfomption ne fuffifent pas pour vaincre. Il s'arrêta quelque tems fous Kaminiek, & reprit le chemin du Danube. Il avoit fait de grands maux à la Pologne par le pillage, la dévaftation, la démolition des Villes & des Forts, & par le grand nombre d'efclaves qu'il emmenoit. Il n'en eft pas de la Pologne comme des Pays commerçans. Londres ravagée par la pefte & incendiée en 1666, au fort d'une guerre malheureufe, fut rebâtie en trois années, beaucoup plus belle & plus commode qu'elle n'étoit auparavant. Les Villes de Pologne une fois détruites ne fe rétabliffent plus. Mais tous ces maux n'étoient rien en comparaifon de ceux que le Vifir auroit pû faire. Il étoit aux frontieres de la République dès le mois de

A. 1675. Juillet. Un Capitaine expérimenté avec les forces qu'il avoit, feroit venu donner la Loi à Varfovie, & auroit mis la Pologne au rang des Provinces Turques; ou enfin le moindre fruit qu'il auroit dû tirer de fa campagne, c'étoit de s'établir dans le Palatinat de Ruffie, de fe maintenir dans l'Ukraine & la Podolie. Maître comme il l'étoit du Niefter, Kaminiek & Choczin derriere lui, cette pofition auroit marqué le deftin de la Pologne pour la campagne fuivante.

Les Diètes dans la fuite firent un crime à Jean de n'avoir pas formé fur le champ le fiége de Kaminiek. La Place venoit de recevoir un convoi de cinq cents chariots, avec un renfort de Janiffaires; la faifon étoit avancée, tout le pays mangé: les chofes étant ainfi, pouvoit-il commencer un fiége dont le progrès feroit de longue haleine & le fuccès douteux? Il fe contenta de brûler les villages, les hameaux & les batteaux qui fervoient à l'approvifionnement de la Ville. Il lui ôta encore la reffource des hommes & des bêtes, en les tranfportant fur les terres de la République. Par cette conduite il préparoit le recouvrement de Kaminiek, affez glorieux d'ailleurs d'avoir triomphé de tant d'ennemis avec tant d'inégalité dans les forces. Cette campagne doit apprendre aux Nations foibles

à ne

à ne pas déſeſpérer, quand elles ont de grands Rois. A. 1675.

L'Armée prit ſes quartiers d'hiver, & Jean vint ſe repoſer à Zolkiew, Ville dans le Palatinat de Ruſſie, à trois lieues de Léopol. C'étoit une partie de la fortune des Zolkiewski, ſes ayeux maternels. Le Château paſſoit pour un chef-d'œuvre d'Architecture, dans un pays où elle eſt encore en enfance. Il affectionna conſtamment ce ſéjour.

C'eſt-là qu'il apprit la mort d'un Héros François, dont il fut vivement touché par un effet de cette ſympathie que les Grands Hommes ſentent les uns pour les autres; & quel eût été ſon attendriſſement, s'il eût pû prévoir qu'un jour le ſang de Turenne ſe mêleroit avec le ſien ?

Cependant Varſovie étoit impatiente de revoir ſon Roi. Les dix-huit mois qui s'étoient écoulés depuis l'élection, il les avoit employés dans les travaux à mériter de plus en plus la Couronne; & la Couronne n'étoit pas encore ſur ſa tête. Il ſe rendit donc au vœux de ſa Capitale où, avant le couronnement, il reçut un honneur qui n'arrive qu'aux Princes dont le nom étonne la terre. Une Puiſſance éloignée qui n'avoit rien à démêler avec la Pologne, la Perſe lui envoya un Ambaſſadeur. Le Sénat ſe flatta

A. 1675. d'abord qu'il venoit propoſer une ligue contre Mahomet : l'illuſion fut courte. L'unique objet de cette magnifique Ambaſſade, c'étoit de féliciter Jean ſur ſes victoires, & de lui demander ſon amitié.

A. 1676. Après cette repréſentation, la République ne s'occupa plus que du couronnement. Il fut fixé au 2 Février. La Pologne pour le choix de la ſcéne fait comme la France. Au lieu de ſacrer ſes Rois dans la Capitale, elle les méne à grands frais dans une Ville moins commode & moins belle, à Cracovie, parce que Ladislas Loketek, au quatorziéme ſiécle, s'y fit couronner. Cette ancienne Cité, plus grande que peuplée ſur le bord de la Viſtule, montre un établiſſement qui fait honneur à la France. Son Univerſité, la plus célébre du Royaume, qu'on appelle la Ville de Sorbonne, doit effectivement ſa naiſſance à des Docteurs de Sorbonne, Docteurs comme on pouvoit l'être au quatorziéme ſiécle, lorſque Caſimir III, ſurnommé *le Grand*, les appella. Deux Dictionnaires, *Moréri* & *Trévoux* attribuent cet établiſſement à Caſimir I, dans le onziéme ſiécle, avant que la Sorbonne exiſtât en France.

Ceux qui aiment les grands ſpectacles, ſans penſer à ce qu'ils coûtent aux Peuples, ſeroient frappés de celui-ci. On y voit

voit la magnificence Aſiatique ſe mêler A. 1676.
au goût de l'Europe. Des Eſclaves Ethiopiens, des Orientaux en vêtemens de couleur du Ciel, de jeunes Polonois en robe de pourpre, une Armée qui ne veut que briller: les voitures, les hommes & les chevaux diſputant de richeſſes, l'or effacé par les pierreries: ce fut au milieu de ce cortége que Jean parut ſur un cheval de Perſe, marchant à une couronne que ſes vertus lui avoient gagnée.

La Pologne dans l'inauguration de ſes Rois, leur préſente le Trône & le Tombeau. On commence par les funérailles du dernier Roi, dont le corps reſte en dépôt juſqu'à ce jour. Dans l'occaſion préſente, par un événement ſingulier, il y en avoit deux. On voyoit ſur le même char *Jean Caſimir*, mort en France depuis peu, après ſon abdication, & *Michel*. Cette pompe funebre reſſemble en beaucoup de choſes à celle des autres Rois. Je n'en citerai qu'une ſingularité. Auſſi-tôt que le corps eſt poſé ſur le catafalque élevé dans la Cathédrale, un Héros à cheval, armé de pied en cap entre par la grande porte, court à toute bride, & rompt un ſceptre contre le catafalque. Cinq autres courant de même briſent l'un la couronne, l'autre le globe, le quatriéme un cimetere, le cinquiéme un javelot, le ſixiéme une lance:

A. 1676. le tout au bruit du canon, des trompettes, & des tymbales.

Une dispute très-vive entre le Primat & l'Evêque de Cracovie pensa retarder la sépulture & le couronnement. Tous deux vouloient officier dans les obseques. Après bien des discussions qui tinrent toute la Cour en haleine, on les concilia. Le Primat représenta aux Autels, & l'Evêque en chaire, en prononçant l'Oraison Funèbre. Ce jour de deuil est suivi du jour de joie.

La Reine avoit tout remué dans la Diète préliminaire pour être couronnée en même tems que son auguste époux. Elle avoit rencontré bien des difficultés dont le Roi l'avoit fait triompher. Les Reines de Pologne ont un intérêt particulier au couronnement. Sans cette solemnité, la République dans leur viduité ne leur doit point d'appanage *); & même elle cesse de les traiter de Reines. Il s'est pourtant trouvé deux Reines qui ont sacrifié tous ces avantages à leur Religion: l'Epouse d'Alexandre au seiziéme siécle & celle d'Auguste II au dix-septiéme. La premiere professoit la Religion Grecque: la seconde, le Luthéranisme

*) Cet Appanage ou Douaire est de deux mille ducats, assigné sur les Salines & sur les Starosties de Spiz & de Grodeck.

nisme qu'Auguste venoit d'abjurer. Ni l'une, ni l'autre ne furent couronnées. Le moment de satisfaire Marie étoit venu. Le Primat tenoit les deux Couronnes: mais comme elle montoit sur le Trône pour s'asseoir à la gauche du Roi, des murmures s'éleverent, des voix qui protestoient. On avoit prévû l'orage; il fut appaisé par de fideles serviteurs du Roi répandus çà & là dans la vaste Cathédrale; & les deux têtes furent couronnées *). A. 1676.

La pompe finit par un usage assez singulier. Un Evêque de Cracovie assassiné par son Roi dans le onziéme siécle, cite à son Tribunal, c'est-à-dire, dans la Chapelle où son sang fut versé, cite le nouveau Roi comme s'il étoit coupable de ce forfait. Jean s'y rendit à pied & répondit comme ses prédécesseurs: „que „ce crime étoit atroce, qu'il en étoit in„nocent, qu'il le détestoit & en deman„doit pardon en implorant la protection „du Saint Martyr sur lui & sur le Royau„me **). Il seroit à souhaiter que dans „tous les Etats on conservât ainsi les mo„numens des crimes des Rois. La flat„terie ne leur trouve que des vertus.

On

*) Zaluski, Tome 1. pag. 678.

**) Idem, ibid. page 597.

A. 1676. On frappa des médailles où l'on voyoit une épée nue paſſée dans pluſieurs couronnes de lauriers ; & à la pointe la Couronne Royale, avec cette légende, *per has ad iſtam:* c'eſt per celles-là qu'il eſt arrivé à celle-ci. Jean avoit rempli tout le ſens de la légende. Les acclamations redoublerent, lorſque ſuivi du Sénat, & des Grands-Officiers, tous à cheval, il ſe rendit à la place publique. Là ſur un théâtre élevé, couvert des plus riches tapis de l'Orient, il reçut le ſerment de fidélité des Magiſtrats de Cracovie dont il annoblit quelques-uns. C'eſt la ſeule occaſion où un Roi de Pologne puiſſe faire des Nobles. La Nobleſſe ne doit ſe donner que dans une Diète, après dix ans au moins de Service militaire.

Avant le regne de Jean, la Maiſon Militaire des Rois de Pologne conſiſtoit en ſix cents Gardes-du-Corps, ſix Compagnies de Cavalerie légere de cent chevaux chacune, & un Régiment d'Infanterie de douze cents hommes. Jean y ajoûta une Compagnie de Cent Suiſſes, comme en France, cinq cents Janiſſaires que ſes victoires lui avoient donnés, & deux cents *Heiduques*. Ces Heiduques ſe préſentent dans le monde ſous différentes formes. En Hongrie ils combattent dans l'Infanterie ; en Allemagne & ailleurs, ſelon la fantaiſie, ils ſont cortége derriere

derriere les carosses - des Seigneurs ; en A. 1676.
Bulgarie, près du Mont Hœmus & dans d'autres passages, ce sont des brigands qui détroussent les passans. La République laissa faire Jean sur le nombre de sa garde, parce qu'elle n'entroit point dans cette dépense.

La solemnité du Couronnement étant finie, la Diète s'ouvrit. La République commença par remercier son Roi de tout ce qu'il avoit fait pour elle, depuis son Election, en le suppliant de ménager sa vie dans les combats Des Sénateurs & des Nonces en grand nombre, lui firent une autre priere qui les flétrissoit autant qu'elle honoroit le Prince. Eblouis par ses grandes qualités, ils le presserent de réunir à la Couronne la charge de Grand-Général, à laquelle il n'avoit pas nommé, quoique vacante depuis son Election au Trône. Ceux qui faisoient cette priere violoient les constitutions & trahissoient la République. C'est ainsi que les Rois, par la foiblesse & l'adulation des Sujets, deviennent despotes ; & quand il faut les reporter au point d'où ils sont partis, les convulsions sont affreuses. Jean n'abusa point de ce zèle inconsidéré ; c'étoit être bien grand que de ne pas vouloir l'être trop. Il disposa de cette importante place en faveur de Démétrius Wiesnowieski, Petit-Général de Pologne. Il étoit du

A. 1676. du Sang du dernier Roi. On l'appelloit le Prince de Mitre. Il avoit eu de grands démêlés avec Sobieski, Grand-Général. Sobieski, Roi, les oublioit; & dans cet oubli il montroit ſon amour pour la paix civile. S'il eût ſuivi ſon penchant, ſa reconnoiſſance, & le dégrè de mérite, il auroit préféré Jablonowski qui ne fut que Petit-Général; mais il ſavoit que ſon ami conſentoit à cet arrangement pour éviter les aigreurs & les diſſenſions. Elles ceſſerent effectivement; & dès lors perſonne ne montra plus de fidélité & d'attachement pour ſon Roi que Wieçnowieçki. Les zélés déchus de leur premier but, voulurent du moins affoiblir le pouvoir des Généraux, pour augmenter celui du Roi. Le Généralat eſt perpétuel; ils voterent pour le rendre *triennal*, & le ſoumettre à prêter ſerment au Roi comme à la République. Il eſt peu d'hommes dont les mœurs ſoient à l'épreuve du Trône. Le Roi qui, dans le tems de ſon Généralat, eût été révolté d'une pareille propoſition, l'appuyoit en ſecret. La Reine n'étoit pas d'un caractere à vouloir tout ce que le Roi vouloit. Elle affectionnoit Jablonowski. Elle vouloit le voir jouir du Petit-Généralat dans toute ſon étendue, & du grand également, lorſque le tems le lui donneroit. Elle traverſa la propoſition par des

des intrigues fourdes qui frappent plus A. 1674.
fouvent au but que les coups portés à découvert *). Le Généralat eft encore perpétuel.

Un autre différend s'éleva entre le Grand & le Petit Général de Lithuanie. Ce dernier, Radziwil, reprochoit à Paç d'avoir abandonné le Roi en Ukraine, & il prétendoit que pour le punir & pour le bien public il convenoit de fouftraire à fes ordres le Petit-Général avec fa divifion. Il fe flattoit d'autant plus d'être écouté, qu'il avoit époufé une Sœur de Roi, d'un Roi que Paç avoit griévement offenfé. Les efprits fe partagerent avec chaleur entre les deux partis. Le Roi qui trouvoit ici une belle occafion de fe venger de Paç, fut neutre; & les chofes refterent comme elles étoient dans l'Armée de Lithuanie **). Mais ce ne fut pas fans de longs débats.

Tant de conteftations confumoient un tems bien précieux. Mahomet frémiffoit fur fon Trône contre une petite République, qui depuis quatre ans ofoit lutter avec lui. Son Vifir Kara-Muftapha étoit humilié de n'avoir pû la foumettre. Tous deux forgeoient les dernieres foudres; & on le favoit à Cracovie. Les Princes Chré-

*) Zaluski, tom. 1. pag. 678 & 679.
**) Id. ibid.

A. 1676. Chrétiens qui, au tems des croiſades alloient attaquer les Infideles qui ne leur diſputoient rien, refuſoient à la Pologne les ſecours qu'elle leur demandoit, & dont ils l'avoient flattée. C'étoit un reproche amer qu'on faiſoit à l'Ambaſſadeur de France, Forbin, Evêque de Marſeille. La Reine qui lui avoit des obligations, l'avoit fait nommer au Cardinalat. Le Primat qui s'en croyoit plus digne, déſapprouva hautement la reconnoiſſance de ſes Maîtres: „quelle injuſtice, diſoit-il, „un Etranger vient nous ravir à nous autres Polonois la nomination de Pologne; & quel Etranger? Un homme qui „abuſe de ſon caractere d'Ambaſſadeur „pour acheter la Pourpre en nous trompant. Où ſont les ſubſides qu'il nous a „promis?" La plainte du Primat ſur la préférence des Etrangers a dû ſe renouveller bien des fois. La Cour de Pologne n'a part aux nominations des Couronnes que depuis le Roi Caſimir; qui obtint cette égalité avec les autres Souverains: mais ce ſont ordinairement des Etrangers qui en profitent. Ce démêlé où la République entroit en applaudiſſant au Primat, retarda le Chapeau, qui n'arriva que longtems après en 1689. Mais les ſubſides n'arriverent point. Les autres Cours ne tinrent pas mieux leurs promeſſes *).

La

*) Id. ibid. pag. 651.

La République ne chercha donc ſon ſa- A. 1678.
lut que dans ſes propres forces. Le Decret de la Diète les porta juſqu'à cent mille hommes, en ordonnant des impôts proportionnés. Jamais la Pologne n'auroit mis ſur pied tant de troupes reglées. Mais autant que le projet étoit grand, autant l'exécution étoit difficile, pour ne pas dire, impoſſible; & d'ailleurs le Decret déplut aux Provinces. La ſource du mécontentement fut un bruit qui ſe répandit que le Roi traitoit une choſe dans la Diète, & qu'il en négocioit une autre; que la paix étoit arrangée ſecrettement avec le Turc; & que cette grande inquiétude qu'il affectoit, n'étoit qu'un prétexte pour lever des impôts qui ne renteroient pas dans les bourſes des Particuliers, dès qu'une fois ils en feroient ſortis.

Il étoit vrai que Jean employoit la médiation du Moldave & du Valaque: mais les nouvelles qui arrivoient n'offroient que des conditions extrêmement dures. Voilà ce que les Provinces contribuables ne vouloient pas croire; & cette erreur refroidit toutes les volontés, de ſorte que les levées d'hommes & d'argent furent lentes & bien au-deſſous du Decret de la Diète *).

D'au-

*) Id. ibid. page 598 & ſuiv.

A.1676. D'autre part le bruit des grands projets de la Diète avoit frappé Constantinople. Mahomet à tout événement vouloit les surpasser. Cent vingt mille Turcs & quatre-vingt mille Tartares prirent les armes pour venger l'honneur du Croissant. Mais le Sultan étoit dans une grande perpléxité sur le choix du Général. Kara-Mustapha ne vouloit pas s'exposer à de nouvelles humiliations. Hussein, qui avoit combattu à Choczin, étoit mort de ses blessures. Les intrigues du Serrail vouloient décider la question. La Sultane Validé portoit un sujet; la Sultane favorite un autre; le Visir un troisiéme. Les trois protégés, l'un après l'autre essayerent du commandement lorsque les troupes s'assembloient; & tous trois furent révoqués. L'Histoire n'a pas daigné conserver leurs noms. Un quatriéme se mit en marche: mais les Janissaires l'ayant bien-tôt approfondi, le chasserent par leurs mépris & leurs murmures qui se firent entendre jusqu'à Constantinople. Lorsque dans une Nation les Généraux s'arrachent le commandement les uns aux autres, c'est un signe qu'elle n'en a point ou fort peu. Enfin le Serrail se rappella un Bacha oublié, à qui on avoit ôté le commandement, le lendemain d'une victoire; Mahomet le lui rendit avec ordre de terminer la guer-

re

re dans cette derniere & importante campagne, c'étoit *Ibrahim Shaïtan*, d'une valeur froide & d'une grande expérience; un autre Ulisse pour la ruse. Le surnom de *Shaïtan*, qui veut dire *Diable*, indiquoit cette derniere qualité. L'Armée Othomane fut longtems à remplir les vuides que les pertes précédentes avoient laissés. Elle ne s'approcha du Niester que vers la fin d'Août, au-dessous de Choczin, où les Tartares joignirent. A. 1676.

La Pologne, malgré les victoires de Jean, se retrouvoit encore sur le penchant de sa ruine. Elle assembloit trente-huit mille combattans dans la plaine de Glinian, près de Léopol. C'est avec ce petit nombre que Jean marcha contre deux cents mille. La Reine l'accompagna jusqu'à Javarow *), & ce ne fut que pour allarmer sa tendresse; accouchée depuis peu à Cracovie de Thérese-Cunegonde Sobieska, elle se rétablissoit à peine: sa foiblesse, la fatigue du voyage, & encore plus la vûe des périls qui environnoient son auguste époux, la jetterent dans une maladie mortelle. Le Roi l'aimoit avec passion; une autre épouse eut pourtant la préférence, *la Republique*; & sans différer il continua sa marche

 pour

*) Lieu de plaisance des Rois de Pologne.

A. 1676. pour la défendre. Rendu à ſon armée, il attendit les mouvemens de l'ennemi.

Ibrahim, afin de lui donner le change, jetta des ponts ſur le Nieſter, imaginant qu'il viendroit diſputer le paſſage; & alors ſe portant plus haut, il méditoit de pénétrer par la Pokucie & de couper l'armée Polonoiſe. Jean ne ſe flattoit pas de l'empêcher de paſſer le fleuve; une armée auſſi nombreuſe le pouvoit, lorſqu'elle le voudroit, en ſe diviſant; mais pour prendre un parti, il voulut s'aſſurer de celui d'Ibrahim, en reſtant dans ſon camp. Ibrahim, après avoir perdu pluſieurs jours à l'attendre, rompit ſes ponts, traverſa la Bucovine pour gagner la Pokucie.

Jean commençant à demêler ſon ennemi, conçut un deſſein dont l'exécution parut impoſſible à tous ſes Généraux, ce fut de porter & de fixer le théâtre de la guerre aux extrémités de la République, pour en ſauver le corps, il décampa; Vieçnowieçki commandoit le centre; Jablonowski la droite; Paç la gauche: celui-ci paroiſſoit enfin ſentir tous les ménagemens que le Roi avoit eus pour lui; & les Lithuaniens n'avoient qu'une même volonté avec les Polonois. On devoit encore recevoir des recrues Lithuaniennes & Polonoiſes que Radziwil & Potoçki étoient chargés d'amener. Jean mit

mît beaucoup de célérité dans ſa marche ; A. 1676.
& il paſſa le Nieſter au grand étonnement d'Ibrahim qui en étoit encore à quelques lieues.

Zurawno, bourgade ſans nom, prît une célébrité qui ſe conſervera dans tous les tems. Cette bicoque de Pokucie, au confluent de la Scévits & du Nieſter, n'eſt fermée que d'un rempart de terre, ſans autre défenſe. La maiſon du Seigneur (c'étoit alors comme aujourd'hui un Sapieha) eſt couverte d'un ſecond rempart ſemblable au premier avec quatre petites plate-formes où l'on met quelques pieces de canon contre les incurſions des Tartares. A côté de la Ville en remontant le Nieſter eſt une plaine qui s'éloigne du fleuve à une demi-lieue pour faire place à un grand bois de haute-futaye qui eſt terminé par un marais fort profond. De ce marais ſort un gros ruiſſeau qui, après avoir traverſé la plaine entre deux bords très-élevés, ſe jette dans les foſſés de la Ville pour ſe perdre dans le Nieſter. Ce fleuve ſur ſa rive oppoſée préſente une chaine de montagnes de pluſieurs lieues au-deſſus & au-deſſous de Zurawno.

L'armée Chrétienne s'étendit dans la plaine entre la Ville & le marais ; ſa gauche appuyoit à la Ville & à la Scévits torrent qui, après avoir tout entraîné la

 veille,

A. 1676. veille, eſt guéable par-tout le lendemain. Elle avoit le marais à ſa droite; le bois & le Nieſter à dos. Il étoit queſtion de fortifier le front; le tems manquoit: les Infideles pouvoient paroître d'un moment à l'autre. Jean, pour établir les travaux de l'Infanterie, paſſa la Scévits, chercha l'ennemi, tomba ſur l'avant-garde qu'il renverſa ſur le centre. Mais au moment d'être enveloppé par cette multitude qui couvroit la plaine à pluſieurs lieues, il fit ſa retraite en bon ordre, repaſſa la riviere & y arrêta les Infideles un jour entier, tems précieux pour les travaux des retranchemens qu'il trouva foibles. L'Art Militaire dans toute ſon étendue lui étoit connu. Des Redoutes & des Fortins détachés, tracés ſous ſes yeux, formerent une double défenſe. Ce fut là où il enferma la derniere reſſource, & le deſtin de la Pologne, réſolu de périr avec elle, ou de la conſerver dans ſa gloire. Les Officiers les plus intrépides n'étoient pas ſans crainte; parce que le courage ne ſuffit pas où les forces manquent. *Ne vous ai-je pas ſauvés*, leur diſoit-il, *au camp de Podhayeç où nous n'étions que vingt quatre mille, aſſiégés par cent mille? La Couronne auroit-elle affoibli ma tête?* On eſpéra contre toute raiſon d'eſpérer.

Ibrahim étonné de tant d'audace, s'en réjouiſſoit. Il étendit ſon Armée en arc, dont

dont le Niester faisoit la corde; & dans A. 1676
cet espace il enferma le Marais, le bois, l'Armée Polonoise, la Ville & le gros ruisseau qui séparoit les deux camps. Ce n'est pas tout: Nuradin Sultan détachant une Armée de l'Armée Turque, passa le fleuve & occupa la chaîne des montagnes qui le borde. Toute communication fut coupée, plus de convois, plus de secours à espérer pour les Polonois. Quand on se représente trente-huit mille hommes ainsi bloqués par deux cents mille, on croit voir trente-huit mille victimes destinées au glaive, & leur patrie aux chaînes. Et si l'estime se mesure par les difficultés vaincues, quels devoient être ces hommes, & quel étoit leur Roi?

On étoit au 21 Septembre. Le 27 parut décisif. Ibrahim se mit en bataille faisant porter devant lui de grands amas de fascines pour combler le ruisseau qui séparoit les deux camps. Jean, au lieu de l'attendre derriere ses lignes, se présenta dans les espaces des Fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les Infideles au-delà du ruisseau. Le 29, ils marquerent plus de résolution. Un Corps de Janissaires passa & attaqua les redoutes de la droite. Les Dragons Polonois les défendirent si bien que l'action générale fut encore suspendue.

Jean

A. 1676. Jean employoit tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand & de plus consommé, & avec une contenance si fiere il crut pouvoir, sans honte, demander la paix, sauf à la rejetter si les conditions étoient trop dures. Bidinski & Koricki furent les Négociateurs. Ils traiterent dabord avec le Prince Tartare: „Nous „venons demander la paix, lui dirent-„ils, sous votre médiation. Voici à quel-„les conditions nous la voulons. Que le „Turc nous rende les places qu'il nous a „enlevées, Kaminiek sur-tout, & qu'il „cesse de protéger la révolte des Cosaques.“

Il vous sied bien mal, reprit le Kan, *de prendre un ton si élevé, tandis que vous êtes sous la foudre. Commencez par payer le tribut que la sublime Porte vous a imposé en vous accordant la paix lorsqu'elle pouvoit vous écraser sous le poids de ses Armes; après quoi elle verra quelle place elle peut rendre à ses Tributaires.*

„Que parlez-vous de tribut, reprit „Bidinski, d'un tribut qui nous fut im-„posé dans un tems que la République se „déchiroit elle-même sous un Roi foi-„ble. Celui qui nous gouverne aujour-„d'hui est un Prince fort: c'est le vain-„queur de Choczin, vous le savez; la „République périra avec lui avant que „d'être Tributaire de quelque Puissance „que ce soit. C'est l'amour de la paix dont

„dont vous avez besoin vous-mêmes, qui A. 1676
„nous appelle ici. Nous n'apportons ni „des lettres, ni des visages de supplians: „mais un courage à l'épreuve de tout; & „ce fer nous donnera la paix, si la négo„ciation nous la refuse." En disant ces derniers mots, il avoit tiré son sabre à demi. Ce geste irrita le Kan. Bidinski étoit courageux, mais étoit-il sage?

Le Général Turc attendoit dans ses pavillons le résultat de cette conférence. Dès qu'il l'eut appris, il fit savoir au Kan qu'il eût à rompre la négociation & que les Polonois devoient bien plûtôt songer à demander pardon de leur victoire de Choczin, révolte dont il alloit les punir, qu'à s'en vanter *).

Les Polonois n'espérant plus rien, chercherent des forces dans la vigilance & la gloire. Le 8 Octobre les mit dans un grand danger. Leur droite fut encore attaquée; &, pendant le combat, Nuradin passa le Niester à la nage au-dessous de l'embouchure de la Scevits qu'il traversa également, & vint fondre sur la gauche. Le centre resta toujours immobile, observant les mouvemens d'Ibrahim, qui attendoit le moment d'une affaire générale. Le moment ne vint pas. Les deux attaques, quoique très-vives, furent sans succès.

*) Zaluski, tom. I. pag. 565. Lengn. p. 249.

A. 1676. ſuccès. Trois mille Infideles y périrent. Les Tartares repaſſerent le fleuve; & les Turcs le ruiſſeau.

Ibrahim ſentant toute la difficulté de la victoire, voulut mettre plus d'art dans ſes attaques. L'Armée qu'il tenoit bloquée, il l'aſſiégea. Des tranchées furent ouvertes comme devant une place; ſept grands Cavaliers élevés avec un travail dont peut-être les Turcs ſeuls ſont capables. On voyoit au milieu des travailleurs les pavillons d'Ibrahim qui les animoit à l'ouvrage. La groſſe artillerie fut bien-tôt en batterie: des pieces de quarante-huit livres de balle qui labouroient le camp Polonois du matin au ſoir, emportant les hommes & les chevaux. Le Général-Major Gébroski fut pleuré. Il lui reſta un tombeau Militaire à la façon des Anciens Romains. Un boulet vint traverſer la tente du Roi. On le pria de s'éloigner, ou du moins de ſouffrir une élevation de terre pour le couvrir. Cette précaution qu'il eût peut-être goûtée dans une autre conjoncture, il la refuſa dans celle-ci. Quand le danger eſt extrême, un Roi doit le partager avec ſes Sujets qui ſacrifient plus à ſa gloire qu'à la leur. Quelques Officiers Généraux qui s'étoient creuſé des aſyles, reparurent en bonne contenance.

Cepen-

Cependant les tranchées Turques ſe poussoient avec vigueur & s'approchoient des retranchemens. Jean ordonna des contre-tranchées, & on vit ici ce qu'on n'avoit pas vû: deux Armées aller l'une à l'autre par-deſſous terre. Une bataille eût ſoulagé les Polonois: leur ſituation devenoit extrême. Les fourages qu'on avoit amaſſés dans le camp étoient conſommés. La forêt adjacente qui pour derniere reſſource fourniſſoit des feuilles aux chevaux, des feuilles qu'on mêloit avec un peu de grain, ne montroit preſque plus que du bois; & ce bois, c'eſt-à-dire, les branches les plus tendres, ſervit encore de nourriture. Les hommes n'étoient pas mieux: du pain donné par la diſette; c'eſt tout ce qui reſtoit; & le Roi vivoit comme le Soldat. L'artillerie obligée de répondre à un feu bien ſupérieur épuiſoit ſes boulets. La poudre même demandoit du ménagement. Celle qu'on amenoit de Dantzic s'étoit arrêtée à Léopold. Si dans les aſſauts continuels qu'il falloit repouſſer, les Infideles avoient beaucoup perdu, les Chrétiens avoient perdu bien davantage en proportion de leur petit nombre. Radziwil & Potoçki, ces libérateurs qu'on attendoit avec tant d'impatience, avoient marché avec dix mille hommes de troupes fraîches: mais nul ſecours, nul convoi n'a- A. 1676.

 voient

A. 1676. voient pû percer. Tout manquoit, excepté le courage; & chaque heure pouvoit être fatale *).

La Reine convalefcente à Varfovie, entreprit de fufpendre la deftinée du Roi & du Royaume. Elle affembla les Sénateurs dans fon Palais. Elle leur peignit l'affreux état des chofes. Tous opinerent pour la convocation de la Pofpolite; & le *Primat* la publia par les Univerfaux: pratique ordinaire en Pologne, lorfque tout eft perdu. Au refte il faut que l'autorité foit une chofe bien délicate; car, auffi-tôt que le Roi apprit ce *Senatus-Confulte* pour le fauver, il fe plaignit amerement de ce qu'on avoit bleffé la prérogative Royale qui attribue au Roi feul le pouvoir d'affembler la Pofpolite. Dans le fait il comptoit beaucoup plus fur fon courage & celui de fes troupes que fur les efforts tardifs de cette Nobleffe fans difcipline.

Ibrahim fe croyant affuré de vaincre par la famine, & voulant ménager le fang Mufulmann, lui députa deux Bachas & vingt-quatre Janiffaires qui n'avoient dans leurs mains que de longs bâtons blancs, leurs feules armes quand ils ne vont point au combat. Les Turcs s'étonnent que les Chrétiens en pleine paix, entrent chez leurs amis l'épée au côté. Les

*) Zaluski, tom. 1. pag. 611 & fuiv.

Les Députés repréſenterent à Jean, „que A. 1676.
„le Séraskier étoit parfaitement inſtruit
„des extrémités du Camp; qu'aucun ſe-
„cours n'étoit poſſible; qu'un Prince ſa-
„ge devoit ſe rendre à la loi de la néceſ-
„ſité, que le déſeſpoir avoit plus perdu
„d'Armées, qu'il n'en avoit ſauvé; que le
„Grand-Seigneur n'aſpiroit point à de
„nouvelles conquêtes en Pologne; qu'il
„ne demandoit que l'exécution du Trai-
„té de Boudchaz perfidement rompu;
„que la Pologne Tributaire vivroit déſor-
„mais tranquille ſous ſa haute protection,
„ainſi que les Tartares, les Coſaques, &
„tant d'autres; & ils jurerent tous ſur
„leurs barbes & ſur leurs mouſtaches le
„ſalut de l'Armée Polonoiſe, s'offrant à
„reſter en ôtage juſqu'à ce qu'elle eût re-
„paſſé le Nieſter, après la ſignature d'une
„paix plus ſolide que la premiere."

Jean répondit que, „ſi dans le Traité
„on faiſoit la moindre mention du tribut
„impoſé à ſon prédéceſſeur, il ne vou-
„loit point de paix; & que, ſi le Séras-
„kier avoit ordre d'inſiſter ſur ce point,
„il le prioit de lui abandonner, au-delà
„du ruiſſeau, un terrein ſuffiſant pour
„ranger ſes troupes en bataille; & que
„pour lors ils decideroient les armes à la
„main." Les Députés partirent en lui
reprochant tout le ſang qui alloit couler.

A. 1676. On peut dire que la fierté du Roi ne convenoit gueres aux extrémités où il se trouvoit. Il fit compter les rations; il n'y en avoit plus que pour quatre jours. Il donna ses ordres à l'entrée de la nuit pour attaquer le lendemain au lever de l'aurore. Il a depuis avoué que jamais il n'avoit senti d'agitations pareilles à celles de cette nuit. Il se représentoit que c'étoit lui qui avoit rejetté la République dans cette guerre; que c'étoit lui qui avoit tracé le plan de la campagne contre l'avis des Généraux; que toutes ses victoires précédentes étoient inutiles, s'il manquoit celle-ci; qu'il falloit ou être détruit par la faim, ou passer sur le ventre à plus de cent quatre-vingt mille hommes avec trente & quelques mille; & qu'enfin, au lieu de continuer à être le Héros de son pays, il alloit peut-être en devenir le destructeur. Mais lorsqu'il pensoit que, pour sauver l'Armée, il falloit revenir à l'infame Traité de Boudchaz, son ame s'affermissoit dans la résolution de tout risquer.

Que celui qui ne connoit pas le pouvoir du courage & les jeux de la fortune apprenne à espérer. Jean fut extrêmement surpris de revoir, avant le point du jour, les deux Bachas qui l'avoient harangué la veille. La scène avoit changé pen-

pendant la nuit par un concours d'évé- A. 1676.
nemens inattendus.

Les Janiſſaires, dès le commencement de la campagne avoient murmuré de ne pas voir le Sultan, ou du moins le Viſir à leur tête. „Ils s'abandonnent aux plai- „ſirs, diſoient-ils, tandis que nous ſouf- „frons pour eux; on nous donne un ſim- „ple Séraskier pour nous commander, „comme ſi nous n'étions pas dignes de „combattre ſous les yeux de notre Em- „pereur, nous qui avons fondé l'Empire.“ Les marches forcées qu'ils avoient faites pour envelopper les Polonois, les travaux continuels, ſans en venir à une action déciſive, tout cela redoubloit les murmures, & la ſédition étoit au point d'éclater *).

Les Tartares qui ſe voyoient retenus aux frontieres de la République, au lieu d'aller butiner dans ſon ſein; ne faiſoient plus que de foibles efforts. Ils regardoient la Pologne comme leur magaſin général; & ils ne ſouhaitoient pas qu'elle devint une Province Turque; parce qu'alors il auroit fallu la reſpecter. Jean n'ignoroit pas leur diſpoſition; & pour diminuer encore leurs foibles efforts, n'ayant preſque plus de poudre, il combattoit avec de l'or. Il en avoit fait paſſer

 à leur

*) Cantémir, tom. 2. pag. 172.

A. 1676. à leur Chef; & afin de donner de l'inquiétude à Ibrahim, il avoit eu soin de le publier. Le Kan n'en convenoit pas: mais le soupçon restoit.

Pour surcroît d'inquiétudes, Ibrahim venoit d'apprendre que les Puissances Chrétiennes envoyoient des Ambassadeurs pour traiter de la paix, ou pour entrer dans la guerre. Déjà celui de France, le Marquis de Béthune, & celui d'Angleterre, Milord Hide *), étoient arrivés à Léopol; & demandoient des passeports au Général Turc pour le Camp du Roi.

Une autre nouvelle l'embarrassoit encore plus. Une Armée Moscovite étoit en marche pour déboucher dans l'Ukraine & délivrer la Pologne: c'étoit le fruit d'une négociation secrette de Jean. Enfin la saison qui s'avançoit, (on étoit au 28 Octobre, le trente-huitiéme jour du blocus,) les pluies qui tomboient depuis quelque tems, la longue retraite au-delà du Danube, les vivres qui pouvoient enfin manquer à une si grande multitude; toutes ces considérations déterminoient Ibrahim à prêter une oreille plus favorable

*) Il étoit Beau-Frere de Jacques II, par la premiere femme de ce Prince. Il envoya un Trompette avec six Valaques & un Interprete. Toutes ces têtes furent coupées par les Tartares qui connoissent peu le droit des Gens.

ble à la paix; & il le faisoit savoir à A. 1676.
Jean.

Ibrahim avoit des pouvoirs fort étendus, avec un ordre précis de terminer cette longue guerre le plus avantageusement qu'il pourroit. Il n'insista plus sur le tribut. Mais il dicta, ou peu s'en fallut, les autres conditions. Il exigea d'abord que la Pologne fît alliance avec les Tartares contre les Moscovites qui marchoient à sa délivrance. Cette demande fut rejettée avec horreur, comme injuste & flétrissante. On fut au moment de reprendre les armes. Ibrahim, après s'être emporté contre la délicatesse d'un ennemi à qui il croyoit faire grace, se calma, & revint à des conditions plus supportables qui furent acceptées.

I.

L'Ukraine avoit allumé la premiere étincelle de la guerre. La Porte en abandonnoit les deux tiers à la Pologne; & l'autre tiers aux Cosaques qui continueroient à vivre sous la protection du Grand-Seigneur. Par cet arrangement, le Turc conservoit un pied dans l'Ukraine, & une entrée dans la Pologne pour les circonstances qui pourroient naître.

II.

La Podolie, cette autre clé de la Pologne, avoit été cédée au Turc par le

 mal-

A. 1676. malheureux Michel; il en rendoit une partie aux Polonois. Il gardoit les meilleures places, *Jaslowiecz*, *Kaminieck*: Kaminieck ſurtout. Sans la conſervation de cetteOrtereſſe, Ibrahim n'auroit pas ſigné la paix.

III.

Des Hordes de Tartares s'étoient établies en Lithuanie; apparemment qu'elles ſe laſſoient de la domination Polonoiſe. Il fut convenu qu'il leur ſeroit libre de retourner ſous la protection de l'Empire Othoman. La Lithuanie y perdit des Guerriers & des Colons.

IV.

Il fut arrêté que les Captifs, (car on ne connoit point le nom de Priſonniers de guerre entre les Turcs & les Polonois) ſeroient rendus de part & d'autres.

V.

Comme la Porte met ordinairement du faſte dans ſes Traités, la Pologne s'obligeoit à lui envoyer une grande Ambaſſade, & à faire partir, en attendant, avec Ibrahim même, un Envoyé comme précurſeur. Ce fut André *Modrzewski*; Echanſon de Siradie. Ibrahim demanda ſi par ſa taille, ſon air & ſon port, il étoit digne de paroître devant le Grand-Seigneur.

gneur. Il voulut le voir, il en fut A. 1676.
content.

Il ne faut pas s'étonner de cette délicateſſe Turque. Tous les enfans qu'on éléve au Serrail pour repréſenter dans les Charges publiques ſont bien faits & de bonne mine. Ils ne doivent avoir aucun défaut naturel. Point de Cours mieux compoſées pour l'extérieur. Les Turcs diſent qu'il eſt impoſſible qu'une vilaine ame habite dans un beau corps.

Un dernier article fut vivement conteſté. Le Grec *Payanotos*, cet autre Ulyſſe qui avoit contribué par une ruſe à la priſe de Candie en 1669, avoit obtenu de Cuprogli que l'Egliſe Grecque Schiſmatique auroit déſormais la garde de tous les Lieux Saints, malgré l'oppoſition des Religieux du Rit Latin. Le Divan avoit décidé que l'Egliſe Grecque ayant compté Jéruſalem dans ſon diſtrict, avant le tems des Croiſades, ſa prétention étoit juſte. Jean exigeoit que les Lieux Saints fuſſent remis aux Latins Orthodoxes: *Que vous importe*, diſoit Ibrahim, *pourvû que vous y veniez adorer votre prétendu Dieu: nous ne vous en empêchons point; & ces Grecs enfin ne ſont-ils pas Chrétiens comme vous?* Il ne vouloit pas entendre que le Dieu, dont ils gardoient les monumens, les rejettoit. Cependant il ne crut pas que cette difficulté dût éloi-

A. 1676. éloigner la paix qui fut ſignée le 27 Octobre.

Ibrahim n'avoit point fait tout ce qu'il pouvoit avec tant de forces. Jean étoit allé bien au-delà des ſiennes. Lorſqu'il paſſa le Nieſter pour arrêter deux grandes armées aux frontieres, toute l'Europe l'accuſa de témérité, & le crut perdu. Les Héros ſe jugent mieux entr'eux. Le Grand Condé l'admira & le félicita par lettres.

Mais quand on réfléchit ſur la cauſe d'une guerre ſi longue, qui eſt-ce qui oſera louer la ſévérité? Les Coſaques s'étoient plaints, on ne les écouta pas: ils ſe révolterent. On eût pû les ramener par la juſtice & la bonté. La rigueur jette leurs Maîtres dans une guerre de 38 ans. Le Turc s'en mêle; & chaque campagne ouvre le tombeau de la Pologne. La cataſtrophe arrive; & on déplore également le pouvoir des Princes & le malheur des peuples. Quatre campagnes avoient coûté à Mahomet plus de deux cent mille Soldats, & des ſommes qui auroient ſuffi pour ſoulager des millions de malheureux. De tant de dépenſes en hommes & en argent, que lui reſtoit-il? Quelques Places dans la Podolie & dans l'Ukraine, qu'il n'étoit pas ſûr de conſerver longtems.

La

La Pologne qui de ſon côté avoit ſouf- A. 1676.
fert tant de ravages, d'incendies, de dépopulation, & d'horreurs, ſe crut ſuffiſamment dédommagée en ſe délivrant du tribut ignominieux que Mahomet lui avoit impoſé.

Jean couronné de gloire parut l'obſcurcir aux yeux de la fierté Républicaine. Elle avoit reproché au foible Michel d'avoir accepté *l'Ordre de la Toiſon.* On apportoit à Jean celui du *Saint Eſprit.* Il le reçut à Zolkiew des mains du Marquis de Bethune, Beau-frere de la Reine. „C'étoit, diſoit-on, s'humilier ſous la „France que d'en prendre les livrées: " indécence d'autant plus grande que la France avoit conſtamment refuſé aux Rois de Pologne le titre de *Majeſté:* & à lui *Jean* nommément, lorſqu'en 1674 il l'avoit fait ſolliciter par ſon Ambaſſadeur André Chryſoſtôme Zaluski *). Ce titre de *Majeſté* dont Trajan ne ſe crut pas digne, & qu'autrefois le Chriſtianiſme ne donnoit qu'à Dieu, peu de Rois le méritoient plus que *Jean Sobieski*, & Louis XIV qui le lui refuſoit, avoit donné en 1655 le titre de *frere* à l'uſurpateur *Cromwel* dans ſes lettres La Reine ſavoit tout cela; mais plus Françoiſe alors que Polonoiſe elle avoit engagé ſon époux à donner

*) Zaluski, Tom. 2. pag. 525.

A. 1676. donner à la France cette marque de considération, sans consulter la Pologne.

A. 1677. La République en marqua son ressentiment, lorsque dans l'assemblée des Etats-Généraux, il fut question de ratifier la paix de Zurawno. On n'avoit rien à reprocher au Roi sur ce traité: mais on vouloit le mortifier. La foiblesse des objections marquoit assez la disposition des esprits. L'Empereur qui gagnoit beaucoup lorsque la Pologne occupoit le Turc, en s'épuisant, travailloit par ses Emissaires & son argent à brouiller encore plus. Jean surmonta tout, & il fit partir la grande Ambassade qu'Ibrahim avoit exigée. Le Palatin de Culm étoit à la tête. Arrivé à *Daud-Pacha*, lieu de plaisance des Sultans à un mille de Constantinople, il crut augmenter la dignité de la République en exigeant un honneur qui jamais ne fut accordé, d'être reçu par le Visir à la porte même de la Ville.

La réponse de Kara-Mustapha, le plus haut des Visirs, fut que si l'Ambassadeur se trouvoit bien à Daud-Pacha, il pouvoit y rester jusqu'à nouvel ordre. Il y resta en effet observé rigidement; mais quand on parla au Visir des provisions qu'il demandoit pour un cortége de sept cents Polonois, le Visir lui fit dire que „s'il étoit venu pour prendre Constanti-„nople,

„nople, il avoit trop peu de monde; & A. 1677.
„que ſi ce n'étoit que pour repréſenter il
„en avoit trop; qu'au reſte il étoit auſſi
„aiſé au Grand Seigneur de fournir des
„tables à ſept cents Polonois, que d'en
„nourrir ſept mille qui ramoient ſur les
„Galeres *)."

Il ne falloit qu'un pareil incident pour rejetter les deux Nations dans la guerre: tant l'effuſion du ſang humain coute peu aux Maîtres du monde! mais le Roi de Pologne inſtruit du démêlé, & ne croyant pas qu'il fût de la dignité de ſa Couronne de ſoutenir les torts de ſon Ambaſſadeur, lui envoya ordre de faire ſon entrée, ſans s'obſtiner à une demande inſolite. Il obéit, mais voulant toujours être extraordinaire, il fit mettre à ſes chevaux des fers d'argent, qui ne tenant qu'à deux cloux ſe perdoient dans la marche. Un Ambaſſadeur de France en fit autant à Rome: tous deux également condamnables; c'eſt toujours le Peuple qui paye ces magnifiques extravagances. On porta un de ces fers au Viſir qui dit: *Cet Infidéle a des fers d'argent; mais il a une tête de plomb; puiſqu'envoyé par une pauvre République, il ne ſait pas employer l'argent utilement* **).

L'Am-

*) Cantémir, Tome 2. pag. 73.

**) Id. ibid. pag. 74.

A. 1677. L'Ambaſſadeur fut encote au moment de tout ſuſpendre lorſque deux *Capuji-Bachis* le prenant ſous les bras pour le conduire au Trône du Grand-Seigneur, l'avertirent de quitter ſon épée: telle eſt la Loi de la Porte à l'égard de tous les Ambaſſadeurs; & ce fut une néceſſité d'y ſouſcrire. Ce qu'il fit de mieux ce fut, en délivrant la ratification de la République, d'exiger deux articles qui furent ajoutés au Traité de Zurawno: les voici.

Nous commandons, dit le Sultan, à nos Armées des Tartares de Crimée & du Budziac, aux Coſaques & aux Tranſylvains de s'abſtenir dès ce jour, & pour toujours d'entrer en Pologne ſans nos ordres, & nous leur défendons d'y commettre aucun pillage ou autre hoſtilité quelconque; & s'il arrive que de leur part il ait été fait bréche à cette paix, ceux qui auront reçu quelques dommages en recevront reſtitution ſur les preuves qui en feront produites.

Nous promettons ſur notre parole Impériale & notre ſerment, & proteſtons devant Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, & par les miracles de Mahomet le Grand Prophete, le Soleil des deux âges ſur qui repoſe la gloire de la Majeſté divine, que nous ne tranſgreſſerons aucun de ces articles, & ne les embarraſſe-

rasserons point de difficultés ou équivoques: mais plûtôt que cette paix & union accomplie & confirmée sera durable aussi longtems que notre glorieux Empire, bien entendu que le Roi de Pologne, ses Palatins & ses Généraux n'y apporteront aucun obstacle; & ne feront rien de contraire aux droits de cette paix & amitié, & l'honoreront selon sa juste valeur. Puissent les Habitans de Pologne en jouir dans toute son étendue, à l'ombre de notre protection. A. 1677.

Tout fut enfin consommé. On avoit passé six mois à convenir du cérémonial de l'Ambassade. On n'avoit employé que trois jours sur un champ de bataille à pacifier les deux Nations.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

LIVRE V.

A. 1677. Il y avoit longtems que la République ne se soutenoit que par le fer. Elle respiroit enfin sous les lauriers dont son Héros l'avoit couronnée; & les sept années qui vont suivre seront des années de paix.

Il y eut au commencement de celle-ci un événement qui excita des plaintes dans la Diète assemblée à Varsovie. La Pologne suit une coutume dont les autres Etats Catholiques lui donnent l'exemple. Des bords du Tibre un Cardinal sans autorité, sans armée, sans avoir en sa disposition les honneurs ou la fortune, sorti quelquefois du néant du Cloître, protége les Nations & les Rois: Le Cardinal des Ursins, alors protecteur de la Pologne, en avoit placé *les Armes* sur la grande

grande porte de son Palais, d'où il les A. 1677.
avoit transférées (on ne sait par quel caprice) dans un lieu moins apparent & moins décent. La Diète crioit à l'insulte. Le Roi lui promit de faire sentir à Rome qu'un Royaume est en état de se protéger lui-même: la satisfaction fut prompte *).

Les Diètes en Pologne sont assez ordinairement orageuses. Celle-ci fut tranquille. Le Roi y donna audience à un Ambassadeur Tartare qui venoit cimenter l'amitié avec la République. Sa suite étoit peu brillante. Les Huissiers, à la porte de la salle, lui enleverent son bonnet qu'il n'eût pas certainement ôté lui-même. Il resta avec une calotte blanche. Il y avoit en face du Roi un grand coussin à la Turque où, après trois révérences, il s'assit les jambes croisées & harangua. Jean lui demanda des nouvelles de la santé du Kan, lui parla des avantages réciproques de la bonne intelligence & le congédia chargé de présens. Il reçut aussi l'hommage du Duché de Courlande par son Envoyé; mais à condition qu'à l'avenir le Duc le rendroit en personne **). La Diète marqua son contentement de la paix de Zurawno avec le

*) Zaluski, Tome 2. page 673.
**) Chvalc. Jur. Publ. page 542.

A. 1677. Turc, en donnant mille bénédictions au Libérateur de la Patrie ; & tous les Ordres n'eurent qu'une même volonté avec lui *).

Mais si la République étoit calme, des convulsions intestines agitoient une Ville qui florissoit sous sa protection. *Dantzic*, après avoir eu le bonheur d'échapper à la tyrannie des Chevaliers Teutoniques, & au pouvoir des Rois pour jouir de la liberté Anséatique, sembloit se lasser d'être heureuse. Les Magistrats accusoient le Peuple d'indocilité : & le Peuple se plaignoit d'être opprimé par les Magistrats. On traînoit des révoltés aux prisons, & d'autres révoltés brisoient leurs fers pour en assommer les Satellites. Si on n'osoit pas encore lever le poignard sur les Magistrats, on ne leur épargnoit pas les insultes. Tout annonçoit l'anarchie & l'effusion du sang.

Jean laissant ses sujets dans le sein de la paix, courut à ces furieux. La Reine, malgré sa grossesse, le suivit. Aucune femme, dans cette situation, ne s'écoutoit moins. Elle voyageoit aussi hardiment qu'une Bourgeoise de Varsovie, portant un préservatif dont on devroit ailleurs éprouver la vertu ; une ceinture de peau de *Urus*, espece de Bufle

*) Lengnich, pag. 252.

Bufle qui a le poil fort long & une barbe A. 1677.
de Bouc.

Dantzic, à l'arrivée du Roi, respira. Il écouta le Peuple & ses Magistrats. S'il sembla pancher d'un côté, ce fut suivant la régle de la Chine, qui dans les dissensions publiques donne toujours le tort aux Mandarins. Ce n'est pas qu'il n'y eût des torts de part & d'autre. Mais comme il ne pouvoit, sans injustice, frapper sur le Peuple, en épargnant les Magistrats, il leur fit sentir qu'il étoit de leur propre intérêt qu'il n'y eût point d'échafaut. Il fallut entendre toutes les plaintes, examiner de nouveau toutes les Loix, éclairer l'administration des deniers publics, rétablir la proportion dans les impots, remonter toute la machine du gouvernement qui alloit se dissoudre. Il eut plus de peine à ramener l'ordre qu'à vaincre ses ennemis, & il s'applaudissoit plus de ce succès qui pacifioit les hommes sans les détruire, que d'une victoire.

Son séjour dans cette Ville fut de six mois. Sa joie y fut troublée par la mort du Primat Olsowski, dont il avoit désiré la présence & les conseils, & qui méritoit les larmes de la République. Ce seroit peu de dire qu'il avoit rempli les devoirs de l'Episcopat avec édification Ni la colére, ni la faveur des Rois n'avoient

A. 1677. pû corrompre ſes vertus patriotiques. Il avoit réſiſté à Caſimir dans l'élection prématurée qu'il méditoit pour ſe donner un ſucceſſeur. Il avoit blâmé hautement la proſcription du célébre Lubomirski. *Le Roi après la Loi*, c'étoit ſon mot. Une Ambaſſade dans laquelle il avoit engagé l'Empereur à retirer ſes troupes de la Pologne, lui avoit fait beaucoup d'honneur. Les Lettres qu'il aimoit & qu'il vouloit faire aimer en fondant une Bibliotheque publique, avoient perfectionné ſon éloquence naturelle. Avec cette arme il avoit ſubjugué plus d'une faction, & ramené l'armée Lithuanienne à ſon devoir. Les Polonois diſoient de lui qu'il ſurpaſſoit Caton par ſa gravité, Cicéron par ſon éloquence, Metellus par la pureté de ſes mœurs. L'emphaſe Polonoiſe laiſſoit ici un fond de vérité *).

Le Roi regrettoit un ami avec autant d'amertume qu'un ſimple Particulier auroit pû en reſſentir. La naiſſance d'un ſecond fils, le Prince *Alexandre*, tempéra ſa douleur. On appelloit le Prince *Jacques*, le fils du Grand Maréchal: celui-ci fut nommé l'enfant du Roi. Ce fut à Dantzic même que la Reine lui donna le jour. Si elle accompagnoit ſon époux dans tous ſes voyages, c'étoit autant

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 694 & 695

tant par goût pour les affaires que par A. 1677.
tendresse conjugale. Cette passion de gouverner déplaisoit au Royaume, & attiroit de la haine au Roi. Il est très-expressément défendu aux Reines de se mêler de l'administration. Les Chanceliers, les Chambellans, les Nonces même sont chargés de veiller aux contraventions & de les dénoncer à la Diète. Ce n'est pas que les Polonois ne conviennent qu'une Reine appliquée, qui n'abuseroit pas du manége & des graces de son sexe, ne pût rendre de grands services au Prince & au Peuple; mais ils craignent beaucoup plus les abus, qu'ils n'estiment les services.

Jean, après avoir appaisé les troubles de Dantzic, fit sentir à la Moscovie qu'il étoit de son intérêt de vivre en paix avec lui. Elle s'étoit emparée, pendant qu'il combattoit avec le Turc, de trois starosties Polonoises qui formoient une Province. Elle les restitua avec un dédommagement de deux millions de florins *).

Peu de tems après il se laissa entraîner dans une injustice qui lui réussit mal. L'Electeur de Brandebourg fondoit une puissance dont la grandeur l'étonneroit aujourd'hui. Il ne soupçonnoit pas que *Berlin*

*) Lengnich, pag. 251.

A. 1678. *Berlin* balanceroit un jour les forces de *Stockolm*, de *Petersbourg*, du *Corps Germanique*, de *Vienne* & de *Verſailles;* & que s'il fut le *Grand-Electeur*, ſon arriere Petit-Fils ſeroit un *grand Roi.* L'Electeur commandoit en Alſace l'Armée des Alliés contre la France. Il étoit important de lui donner de l'occupation chez lui. C'eſt à quoi ſongeoit Louis XIV. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Bethune, l'entreprit. Il joignoit la ſoupleſſe d'un Courtiſan aimable, aux talens de la guerre & de la négociation. Vif, entreprenant, laborieux, écrivant avec une facilité merveilleuſe & parlant de même, il forma une liaiſon étroite avec l'Ambaſſadeur de Suéde; & par ce canal il perça dans le Conſeil de *Stockolm.* La trame ſe noua. Les Suédois firent irruption dans la Pruſſe Brandebourgeoiſe contre la foi des Traités. Le paſſage par la Courlande & la Samogitie leur étoit néceſſaire. *Jean* le livra, ſéduit par Béthune qui lui fit entendre qu'une partie de la conquête reſteroit à ſa Maiſon par droit héréditaire. La conquête eſt le grand titre de la plûpart des Souverains; *Jean* crut pouvoir agir en Roi. Son eſpérance fut trompée. L'Electeur accourut avec un Corps de dix mille hommes; le Général Suédois, Henri *Horn*, en commandoit

ſeize

ſeize mille. A peine en rentra-t-il deux mille cinq cents en Livonie *); & il ne reſta au Roi de Pologne que le regret de s'être fait un ennemi en pure perte. A. 1678.

Peu de tems après il eut une autre mortification du côté de la France pour un intérêt de famille. Le Marquis d'Arquien, ſon Beau-Pere, vivoit en France de la Charge de Capitaine de Cent-Suiſſes de la garde de *Monſieur*. La Reine, fille du Marquis, ſouhaitoit paſſionnément qu'il fût décoré du titre de Duc. Le Roi qui avoit le même deſir, demanda cette grace à Louis XIV; & il ne doutoit pas du ſuccès. Dans tout le cours de ſa fortune il avoit toujours entretenu de grandes liaiſons avec ce Monarque; il avoit toujours été le chef du parti de la France, dans le Champ Electoral; & en cas qu'il fût obligé de quitter ſa Patrie par la haine qu'il pourroit s'attirer, le Monarque François lui avoit offert de grands établiſſements dans ſes Etats, *le Bâton de Maréchal de France*, ſi la gloire des armes le tentoit encore; ou le titre de *Duc* s'il ne goûtoit plus qu'une végétation tranquille & honorable. Cette dignité dont il n'avoit plus beſoin, il ſe flattoit bien d'en couvrir ſon Beau-Pere. Louis lui répondit qu'il étoit tout prêt à l'obliger,

*) Lengnich, pag. 253.

A. 1678. ger, pourvû que le Marquis ſe mît en état de recevoir cette faveur par l'acquiſition d'une Terre qui pût ſoutenir le titre de *Duché*.

Au milieu de ces propoſitions, le Marquis de Bethune qui aſpiroit au même honneur ſans ſavoir qu'il devenoit le rival de ſon Beau-Pere, intéreſſoit pour lui-même M. de Seignelai ſon ami & M. Colbert, leur faiſant entendre qu'il auroit la protection du Roi de Pologne, ſon Beau-Frere, quand il en ſeroit tems. Les deux Miniſtres lui avoient promis de ménager l'occaſion, & en parlerent effectivement à leur Maître. Louis auroit mieux aimé élever Béthune qu'un Domeſtique de *Monſieur*. „Je ne ferai pas, dit-„il, deux Ducs à la fois dans une même „famille. Je préférerai celui que le Roi „de Pologne voudra." Perſonne ne s'attendoit à un troiſiéme concurrent qui entroit dans la lice.

C'étoit le nommé *Briſacier*, Secrétaire des Commandemens de la Reine de France, *Marie-Thérèſe*. Un Carme François étoit arrivé à Varſovie, chargé de lettres pour le Roi de Pologne. La premiere portoit: „Que celui qui avoit „l'honneur de l'écrire ſe trouvoit obligé, „aux dépens de la réputation de ſa mere, „de faire ſouvenir le Roi qu'étant en France au ſortir de l'Académie, il avoit ai-

„mé

„mé une belle femme qui avoit mis ſur le compte de ſon mari un fils qui avoit l'honneur d'appartenir à Sa Majeſté; & que ce Fils, avec les biens de ſon prétendu Pere, avoit à peine eu le moyen d'acheter la charge de Secrétaire des Commandemens de la Reine de France; que puiſque la fortune & le mérite avoient mis le vrai Pere ſur le Trône, le Fils avoit lieu d'eſpérer quelqu'élevation, & qu'enfin la Reine de France le protégeoit vivement." A ces mots le Moine préſenta au Roi une lettre de cette Reine, qui le preſſoit dans les termes les plus forts de reconnoître *Briſacier* & de ſolliciter pour lui le titre de *Duc*. A. 1678.

Jean étonné ne ſe ſouvenoit de rien: mais une troiſiéme lettre, une lettre de change de cent mille écus, (c'eſt une ſomme en Pologne même pour un Roi) cette lettre payable à Dantzic, débrouilla le cahos de ſes idées: la choſe enfin étoit poſſible; & un nouveau trait de lumiere acheva de l'éblouir. C'étoit le portrait de la Reine enrichi de diamans qui termina la commiſſion du Moine. Il prit donc le parti de demander à Verſailles le titre de *Duc* pour ce fils qu'il avoit oublié en France, & qu'il vouloit reconnoître. *Louis* trouva fort ſingulier que de la même part on lui demandât trois graces de la même nature. Il tint le cas

 ſecret,

A. 1678. ſecret, & donna ordre à ſon Ambaſſadeur de découvrir ſi effectivement le Roi de Pologne étoit perſuadé que *Briſacier* fût ſon fils. Le Marquis de Béthune prit un de ces momens où l'ame s'ouvre d'elle-même, une partie de chaſſe. *Par Saint Stanislas*, lui dit le Roi, *je ne ſai ce que c'eſt que Monſieur & Madame Briſacier. J'étois bien jeune quand je vivois en France. J'ai eu pluſieurs bonnes & mauvaiſes fortunes dans un pays où les femmes ſont ſi douces, Madame Briſacier a pû être du nombre. Mais comment voulez-vous que je doute? Cette lettre de change, ce portrait, & plus que tout cela, la lettre de la Reine qui m'aſſure que ſon Secrétaire eſt mon fils.* Le Marquis de Béthune eut l'adreſſe de ſe faire confier cette Lettre qu'il fit paſſer à ſon Maître. La Reine reconnut ſa ſignature; mais en liſant, elle s'écria qu'elle n'avoit jamais penſé à une telle impertinence, qu'il falloit que *Briſacier* fût devenu fou. Cependant elle avoit ſigné; mais comme les Princes ſignent, ſans voir. Briſacier aulieu d'un Hôtel où il eût affiché ſon titre de *Duc*, fut loger dans la Baſtille où il avoua ſon impoſture.

Cette avanture qui auroit jetté une ſorte de ridicule ſur tout autre qu'un Roi, ralentit la ſollicitation de Jean pour ſon Beau-Pere; & d'ailleurs la Terre qui devoit

voit être érigée en Duché, ne s'achetoit A. 1678.
point encore.

Quant au Marquis de Béthune que les A. 1679.
contretems ne rebutoient pas, toujours les yeux ouverts sur la face de l'Europe, il résolut de mériter les honneurs qu'il demandoit, par quelque nouveau service qu'il rendroit à la France dans le cours de son Ambassade. Si la diversion qu'il avoit opérée en Suéde n'avoit pas eu un plein succès, une autre pouvoit être plus heureuse. Louis XIV travailloit sans cesse à s'agrandir sur les ruines de la Maison d'Autriche. L'Empereur Léopold, sous les apparences de la modération, nourissoit une ambition profonde. La Hongrie qu'il ne possédoit que par élection, il vouloit se l'approprier; & il la gouvernoit avec un Sceptre de fer. On avoit vû sur un échafaut les Comtes *Sérini* *), *Frangipani*, *Nadasti* & *Tattembach*: ces ames fortes qui n'avoient d'autres crimes que celui d'avoir soutenu leurs droits, leur liberté & leur Religion. Des Jésuites avoient donné ces conseils violens. C'étoit l'usage alors d'avilir le gouvernement en y associant des Moines. Le fameux *Tekeli* brûloit de venger ses amis

*) Sérini que les Auteurs François nomment *Sérin*, voulant toujours plier les noms étrangers à leur langue: c'est les dénaturer.

A. 1679. amis & sa Patrie. Le Marquis de Béthune ne l'ignoroit pas. Il conçut le projet de lui fournir des hommes & des armes que la Pologne prêteroit, & que la France payeroit. Le projet passa au Cabinet de Versailles où il fut approuvé. Louis XIV chassoit les Protestans de ses Etats; mais il les protégeoit en Hongrie contre Léopold. C'est ainsi que les Souverains appuyent des factions qu'ils puniroient chez eux du dernier supplice.

Jean étoit gagné; mais une difficulté l'arrêtoit. Il ne pouvoit lever des troupes sans le consentement de la République. Les Rois ont plus d'une façon d'éluder les Loix. Il conservoit la Starostie de *Strick*, qu'il avoit déjà possédée étant Grand-Maréchal. Il ferma les yeux sur ce qui pouvoit s'y passer: ceux qui devoient voir pour la République les fermerent aussi; & le Marquis de Béthune, à petit bruit, enrôla dans la Starostie dix mille hommes qu'il se disposoit à mener à Tékeli. Des François qui passoient insensiblement en Pologne devoient se joindre à ce Corps de troupes. C'étoit un coup mortel pour l'Empereur: une femme le para, sans y penser, la Marquise même de Béthune. Elle étoit Sœur de la Reine; & avant son mariage, elle avoit été Fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, femme de *Mon-*

sieur.

sieur. La Marquise ne pouvoit se défendre d'un peu de jalousie en jettant les yeux sur la Couronne de sa Sœur. Leur Pere, le Marquis d'Arquien étoit encore en France avec sa charge de Capitaine des Gardes de *Monsieur*, & beaucoup de dettes. A. 1679

La Reine qui avoit pris d'autres vûes pour l'élever, que celle du Duché, avoit une extrême passion de se montrer à lui dans la splendeur du Trône. Il vendit sa charge pour se mettre en état de paroître. Mais la Marquise de Béthune engagea *Monsieur* à retenir l'argent pour assurer sa dot. Ce petit démêlé de famille devint une affaire d'Etat. La Reine instruite du procédé de sa Sœur, s'en plaignit à elle-même, & à son Mari qui en étoit innocent. Tous deux, pour l'appaiser, écrivirent tout ce qu'elle voulut à *Monsieur*; & tous deux (si la duplicité est un crime à la Cour) furent bien-tôt coupables. Ils firent précéder le Courier de la Reine par un exprès à *Monsieur*, pour le prier de ne rien faire de ce qu'elle exigeoit. La Reine lui écrivoit du haut du Trône: le Prince qui l'avoit vûe à ses pieds l'en fit souvenir dans sa réponse, en lui dévoilant toute l'intrigue.

La Reine étoit fiere & haute. Son pere sans Duché, le prix de sa Charge retenu,

A. 1679. retenu, la réponſe de *Monſieur*, tout cela r'ouvroit dans ſon cœur une plaie mal fermée. Elle avoit eu envie, quelque tems après ſon élévation ſur le Trône, de faire un voyage en France, par le deſir naturel de briller dans ſa Patrie. Elle prenoit pour prétexte les eaux de Bourbon; mais ayant fait demander à la Cour de France ſi on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine douairiere d'Angleterre, le Marquis de Louvois qui mettoit de la dureté par-tout, avoit répondu qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine *héréditaire* & une Reine *élective*. Elle réſolut de venger à la fois toutes ces injures, en y enveloppant ſa famille même.

Elle éveilla les Sénateurs ſur les enrôlemens qui ſe faiſoient dans la Staroſtie; elle manda le Grand & le Petit-Général & leur dit qu'un armement ſans l'aveu de la République cachoit quelque mauvais deſſein. Les deux Généraux ne manquerent pas de répondre que rien ne s'étoit fait ſans un ordre tacite du Roi. *Allez donc le trouver*, reprit la Reine, *& rendez-lui compte du reproche que je vous ai fait.* Rien de plus décidé que la fermeté du Roi à la tête d'une Armée; mais il aimoit la tranquillité domeſtique. Il étoit entré dans le reſſentiment de la Reine & il donna ordre aux Généraux d'aller

ler eux-mêmes à Strick licencier les trou- A. 1679.
pes & congédier tous les Officiers François qui étoient accouru pour partager la gloire de l'entreprise. Louis se trouva offensé. Jean de son côté se plaignit de l'Ambassadeur de France & de l'Ambassadrice. L'une & l'autre furent rappellés. L'Ambassadrice fut exilée en Touraine. L'Ambassadeur eut permission de venir compter ses raisons à la Cour, rejettant tout son malheur sur la conduite de sa femme.

Dès ce moment Versailles & Varsovie ne vêcurent plus dans les mêmes liaisons. Le Marquis de Béthune resta *Marquis*; & le Capitaine des Cent-Suisses que la France n'avoit pas fait *Duc*, Rome lui trouva assez de qualités pour en faire un *Cardinal*.

Jean se tourna du côté de la Maison A. 1680.
d'Autriche, dont il espéroit beaucoup pour une expédition qu'il méditoit. Il savoit par ses intelligences au Serrail que Mahomet projettoit d'attaquer l'Empereur Léopold; mais ce n'étoit encore qu'un projet, & comme les Turcs font pour l'ordinaire des armemens immenses, on a le tems d'agir tandis qu'ils préparent. Il savoit aussi que Mahomet se reposant sur le dernier Traité avec la Pologne, laissoit Kaminiek & la Podolie sans grandes défenses; Kaminiek que la

A. 1680. République regrettoit ſans ceſſe, & dont le recouvrement importoit tant à la gloire du Chef. Mahomet avoit effectivement lieu d'être tranquille, ſi de Chrétiens à Infideles les Traités obligent; mais on prend ſes idées de morale du ſiécle & du lieu où l'on vit. Rome étoit toujours prête à abſoudre les Polonois des ſermens qu'ils avoient faits aux Turcs. Jean voyoit donc que, s'il pouvoit engager Léopold menacé, à prévenir Mahomet, il auroit le tems d'enlever rapidement Kaminiek, ſous promeſſe de joindre enſuite ſes armes à celles de Léopold. Il ſongeoit de plus à faire entrer dans la ligue, Veniſe pour une diverſion ſur mer, & Rome pour de l'argent.

Il avoit beſoin dans cette négociation d'un Ambaſſadeur du premier mérite. Celui qu'il envoya aimoit paſſionnément la Chymie & l'entendoit médiocrement: mais il avoit épouſé une ſœur de la Reine. C'étoit le Prince Radziwil qui, après avoir échoué à Vienne & à Veniſe, alla proſtituer à Rome la grandeur de Dieu & celle de ſon Maître. Il traita le Pape Innocent XI, de Divine Majeſté ſur la terre, & il mit la Couronne de Pologne ſous les pieds de la Divinité qu'il créoit. Le Pape écartant pour le moment la queſtion d'argent, ne répondit que par des louanges, des ſouhaits & des bénédictions.

ctions. Le Prince Radziwil avoit plûtôt regardé cette Ambaſſade comme un voyage honorable de curioſité, que ſous le point de vûe du bien public. C'étoit le plus riche Seigneur de Pologne; & il ſe flattoit, en courant le monde de trouver *la Pierre Philoſophale.* La mort lui épargna les juſtes reproches qu'on auroit pû lui faire *). A. 1686.

S'il eſt de cruels momens pour les Peuples qui vivent ſous un gouvernement abſolu, il en eſt auſſi pour les Rois qui n'ont qu'un pouvoir limité. Tandis que l'Ambaſſadeur de Pologne avoit perdu ſa foible éloquence dans les Cours Etrangeres, Jean avoit déployé toute la force de la ſienne à la Diète de Varſovie. Il ne s'étoit pas étendu ſur la néceſſité, mais ſur la facilité de reprendre Kaminiek. Les deux Ordres écoutoient avidement & ſe diſpoſoient à entrer dans ſes vûes, lorſque des gens timides qui craignoient de revoir les Turcs dans leurs foyers, ou des ennemis de la gloire du Roi, arrêterent les délibérations. Il y eut même une ſingularité remarquable. Ce ne fut point un Nonce, ſelon l'uſage, qui rompit la Diète. Ce fut un Sénateur, le Palatin de Poſnanie, *Breza.* On ne pouvoit pas lui en conteſter le droit: mais la

*) Zaluski, Tom. 2. pag. 666.

A. 1680. la nouveauté du fait, mit le Souverain dans un état d'indécision qu'il n'avoit pû prévoir. Le discours véhément qu'il fit dans le Sénat, après cette catastrophe, ne servit qu'à contrister les vrais Patriotes, & à faire triompher sécrettement la faction qui l'enchaînoit. „Rendez-nous, disoit-„il à ces derniers, rendez-nous la sûreté „que vous nous enlevez; la gloire dont „vous nous privez. Vous dites qu'on „pensera une autre fois à reprendre Ka-„miniek. Imprudens! êtes-vous les maî-„tres du tems? Ferez-vous renaître l'oc-„casion? Le Turc pensera à lui. Il ap-„prendra notre projet, il s'en vengera „peut-être; & au lieu d'un peu de sang „que vous eussiez versé pour un grand „succès, nous en répandrons à flots pour „notre ruine *). "

Une autre amertume vint abbreuver tout à la fois le Pere & le Roi. L'Electeur de Brandebourg, dont il s'étoit fait un ennemi, jettoit les yeux sur la plus riche héritiere de Pologne, pour le Margrave Louis de Brandebourg un de ses fils. Elle étoit fille unique du Prince de Radziwil dont nous avons indiqué la mort. Ce mariage portoit dans une maison déjà trop redoutable à la Pologne, les biens immenses que quatre siécles avoient

*) Zaluski, Tome 2. pag. 133. 784.

avoient accumulés sur celle de Radziwil: A. 1680.
quatre Duchés qui du sein de la Lithuanie confinoient à la Moscovie & à la Suéde; & comme l'Electeur s'attendoit à des oppositions, il envoya subitement son fils pour serrer ces nœuds dangereux, sans consulter la République, ni même le Roi, quoiqu'il fût tuteur de la Princesse.

Tous les esprits furent révoltés, „Quoi! disoient le Sénat & l'Ordre Equestre, un Prince étranger viendra nous „ravir un trésor qu'il nous importe tant „de conserver! Lorsqu'il l'aura en sa pos„session, nous lui accorderons, ou nous „lui refuserons l'indigénat *). Si nous „accordons, il dominera dans nos Diéti„nes & nos Diètes. Il se servira de ses „forces en Lithuanie pour dicter nos Trai„tés, & peut-être pour se liguer contre „nous. Si nous refusons, il s'armera des „droits de son mariage & des foudres de „son pere, pour nous forcer. Non, non, „point d'alliance avec le Lion; c'est assez „pour nous d'être obligés de souffrir un „Roi.“

Le Roi étoit encore plus blessé de cette alliance que la République. Il destinoit

*) L'Indigenat, qu'on appelle ailleurs Lettres de Naturalité, est nécessaire en Pologne pour posséder biens ou charges, & pour entrer dans les Dietes.

A. 1680. noit la jeune Princeſſe à ſon fils aîné, le Prince Jacques qui touchoit à la puberté. Il eſt vrai que la Reine, & tout ce qu'il y avoit de François à la Cour de Pologne, ne regrettoient pas cette alliance, point aſſez élevée, diſoient-ils, pour le fils d'un Roi, qui doit épouſer une Princeſſe par la grace de ſa naiſſance, & non par celle du Saint-Empire; une fille de Maiſon Souveraine, & non celle d'un Sénateur. Ces idées Monarchiques n'entroient point dans des têtes Républicaines; encore moins dans celle du Roi qui ſavoit que les Empereurs Romains, c'eſt-à-dire, les Maîtres des Rois, s'allioient au ſang des Sénateurs, & qu'en dernier lieu, Jacques II, Roi d'Angleterre avoit épouſé la fille de l'Avocat Hyde, devenu Chancelier, & placé par les Anglois au rang des Grands Hommes.

Le Roi examinoit d'ailleurs de quelle importance étoient pour ſon fils les grands biens de la jeune héritiere. Un Monarque abſolu auroit ſans doute armé ſon peuple pour les intérêts de la Maiſon. Il eût peint l'enlevement de la Princeſſe comme un affront fait à la Couronne & à la Nation; & peut-être que *Troie* auroit péri pour cette *Hélene*. Mais formé aux mœurs d'un pays libre & retenu par les Loix, il écouta la République qui revenue de ſon premier emportement, penſa qu'il

qu'il valoit mieux céder une héritiere, A. 1680.
que de s'exposer à une guerre dont le fort, quel qu'il fût, laisseroit toujours de grandes playes. Elle chercha seulement un tempérament pour adoucir l'amertume du Roi. La Princesse contestée étoit sa Niéce: l'Electeur de Brandebourg promit que ce mariage ne préjudicieroit en aucune façon aux droits de la Maison Royale; & les nœuds se ferrerent *). La Maison Royale s'augmentoit encore par la fécondité de la Reine qui accoucha d'un troisiéme fils. Ce fut le Prince *Constantin*.

L'année suivante fut remarquable par A. 1681.
une Diète qui se tint dans une Ville qui n'en avoit jamais été le théâtre. Le lieu fixé par les Loix & l'usage, c'étoit Varsovie qui, par sa situation, sa grandeur & sa richesse est bien propre à rassembler la Nation. Il y avoit longtems que les Lithuaniens, les Paç sur-tout, demandoient la convocation alternative en Pologne & en Lithuanie. La proposition avoit passé en 1673. avec cette modification que la Lithuanie ne jouiroit de cet avantage que tous les six ans. Mais la Loi étoit restée sans exécution. Ce fut donc cette année, pour la premiere fois, que *Jean* ne pouvant plus résister aux mou-

*) Puffendorf. Zaluski, tom. 2. pag. 765.

A. 1681. mouvemens, aux clameurs des Paç, transporta la Diète en Lithuanie. Mais au lieu de la placer à *Vilna*, qui en eſt la capitale, il l'indiqua à *Grodno*. Par ce coup il mortifioit les *Paç*, le Grand-Général ſur-tout, Palatin de *Vilna*, & il favoriſoit le Staroſte de *Grodno*, ſon proche parent, qui dans un ſi grand concours de monde augmentoit prodigieuſement les revenus de ſes terres. Mais Grodno n'eſt qu'une bicoque d'un accès difficile ſur la riviere de Mémel, mal bâtie & malſaine, connue ſeulement par le tombeau d'*Etienne Batori*, monument qui ne procuroit aucune commodité à la Diète. Les ſerviteurs même du Roi diſoient que quand on veut ſe venger de ſes envieux & obliger ſes parens il faut du moins que ce ſoit ſans préjudice du Public. Le Roi mépriſa ces cris: c'étoit un commencement de deſpotiſme aux yeux de la liberté.

La Diète s'ouvrit par une conteſtation fort vive. On procédoit ſuivant l'uſage à l'élection d'un Maréchal de la Diète. Les Paç en vouloient un: le Roi en portoit un autre; c'étoit *François Sapieha*, d'une illuſtre Maiſon, qu'il projettoit d'élever ſur la ruine des Paç. Le Roi fit plier l'élection ſous ſa volonté.

Un autre objet agitoit encore plus les eſprits. Les Seigneurs Polonois s'aviſent quel-

quelquefois de lever des troupes à leur A. 1681.
folde; comme en France les Grands Vaf-
faux fous le Gouvernement féodal. C'eft
ce qu'avoit fait un *Lubomirski* *), frere
du Grand-Maréchal & Grand-Enfeigne
de la Couronne, pour favorifer *Tekeli* qui,
depuis trois ans, fecondé par le Bacha de
Bude, tâchoit de foulever toute la Hon-
grie. La démarche de Lubomirski étoit
une fuite des intrigues avortées du Mar-
quis de Béthune. Le Grand-Général
Vieçnowieçki cita le Grand-Enfeigne
pour avoir violé les Loix, & l'Ambaffa-
deur de l'Empereur, le Comte d'*Altein*,
preffoit vivement la punition du coupa-
ble. La fermentation croiffoit, lorfque
le nonce du Pape, *Martelli*, étouffa cet-
te chaleur en exhortant l'Affemblée à re-
prendre les armes contre le Turc. C'étoit
alors un cri de guerre toujours accueilli
par le grand nombre, & il ne fut plus
mention de l'accufé.

La Reine avoit un intérêt perfonnel à
faire traiter à la Diète. Elle vouloit
augmenter l'état de fa Maifon. Les *Or-
dres*

*) On l'appelloit le Chevalier de Lubomirski. Cette dénomination peut étonner le Lecteur pour la Pologne où tout Noble eft au moins Chevalier, puifqu'il eft de l'Ordre Equeftre: mais Lubomirski avoit de grandes Commanderies de Malte, qu'il quitta dans la fuite pour époufer une Fille d'honneur de la Reine.

A. 1681. *dres* mécontens de ſe trouver à Grodno, n'étoient pas bien diſpoſés. Le Roi preſſentant la ſituation des eſprits avoit prié la Reine de remettre ſa demande à un tems plus favorable. Celui-ci étoit celui de la Reine. Elle aſſiſtoit ſelon ſon uſage à toutes les ſéances, non pas publiquement, ce qui auroit offenſé la République; mais dans un lieu où, ſans être vûe, elle entendoit toutes les délibérations. C'eſt de-là que prenant ſon moment elle envoye ſon Chancelier au pied du Trône, pour prier le Roi de penſer à elle. Le Roi avec un regard ſevere & un geſte de refus, congédie le Chancelier. Le Chancelier revient à la Reine, & retourne au Prince ſur un ſecond ordre. Le Prince impatienté s'échappe en propos durs contre une victime qui ne fait qu'obéir. Le Chancelier, homme d'Egliſe, lui répond avec autant de fermeté que de reſpect. *Si Votre Majeſté oublie que je ſuis Prêtre, qu'elle ſe ſouvienne du moins que je ſuis Gentil-homme.* „Il me „ſuffit, reprend le Roi, que vous ſoyez „homme, je ſens mon tort, vous n'au„rez plus à vous plaindre de moi.“ La Reine ſavoit à quoi s'en tenir en s'obſtinant; elle avoit gagné des ſuffrages dont le Roi ne ſe doutoit pas. Elle eut le ſuccès qu'elle attendoit *).

De

*) Zaluski, tom. I. pag. 704.

De toutes les vertus, celle dont le Roi se piquoit le plus, après le courage, c'étoit la clémence. Un de ces hommes qui par la scélérateſſe & l'atrocité de leur ame, ſe rendent redoutables aux Dieux mêmes de la Terre, avoit vomi de ſa bouche impure mille blaſphêmes contre le Roi; & comme s'il eût voulu raſſurer ſa main pour le frapper, il s'étoit eſſayé ſur le portrait qu'il avoit percé d'une balle. Ce monſtre ſorti des flancs de la Nobleſſe fut interrogé dans la Diète & condamné à expier ſon forfait dans l'horreur des ſupplices. Les Loix avoient porté l'Arrêt de mort. Le Prince fit grace: *Je ne la ferois pas*, dit-il, *s'il avoit outragé la Patrie.* Le Parricide ne perdit que ſa liberté; & même ce ne fut que pour un tems. Chacun diſoit: quel eſt le barbare qui oſeroit encore offenſer un Roi qui ſait pardonner? Le coupable ne ceſſa de le bénir tout le reſte de ſa vie *). A. 1683.

Il y eut pendant la tenue de la Diète un événement qui feroit indigne de la gravité de l'Hiſtoire, s'il n'étoit lié aux affaires publiques. Un *revenant* faiſoit grand bruit dans la maiſon d'un Noble Polonois en Volhinie, & ce bruit reten-

*) Zaluski, tom. 1. pag. 706.

A. 1681. tiſſoit dans toutes les Provinces. Le *Mort* diſoit bien des choſes qui intéreſſoient la réputation des vivans & la gloire du Gouvernement. Il en ordonnoit de la part de Dieu qui déplaiſoient au Roi. Le Jéſuite *Gnievoſz*, Théologien du Grand-Général, avoit atteſté au pied du Trône la réalité du revenant. Le Roi envoya un Militaire adroit qui avoit quelque peine à ſe perſuader que la mort ſuſpendît ſes loix éternelles pour venir effrayer la Terre. C'étoit, comme c'eſt toujours, pure comédie, qui cependant finit tragiquement, lorſque le Commiſſaire rendit compte. Le Prince, en ce moment, étoit environné de Courtiſans. Son Confeſſeur, autre Jéſuite qui avoit déjà dirigé deux conſciences Royales, *Pikarski*, étoit à ſes côtés. On écoutoit avidement le rapport & le tiſſu de la ſupercherie. Au dénouement, le Roi jettant un regard de colere ſur ſon Miniſtre de conſcience, lui adreſſa ces paroles: *Eh bien! que dit à cela votre fourbe Gnievoſz?* Le Directeur qui prêchoit à tout le monde la patience & la fermeté Chrétienne, ne ſurvécut que huit jours à ce coup de foudre. Il perdit beaucoup pour ce monde. Le Roi dont il avoit la confiance, lui deſtinoit l'Evêché de Kiovie & les Sceaux du Royaume. Jean regretta l'innocent, ſans punir le fourbe.

On eût dit qu'il n'aimoit qu'à récompenser *). A. 1681.

Ce grief du Roi contre les Jésuites avoit été précédé d'un autre qui tomboit sur une discussion d'intérêt. Ces Religieux ont de grandes possessions à Jaroslaw, Ville de la Russie Noire, sur la riviere du *San*. La Reine y avoit aussi des biens qu'elle vouloit conserver. Les Religieux s'embrouillant dans leurs titres, anticipoient chaque jour sur la Reine. Voilà encore un de ces petits faits que je ne rapporterois pas s'il ne servoit à montrer la douceur de Jean. Au lieu de joindre l'autorité à la Loi, il écrivit au Général des Jésuites en ces termes: „Je „ne veux pas faire juger vos Freres de „Jaroslaw dans la Diète où j'aurois pour „moi la justice & le respect qui m'est dû. „Je craindrois encore d'envenimer la „haine qu'on vous porte déjà. Défiez-„vous de ceux que vous préposez à vos „Maisons; ils mettent leur gloire à en „étendre les domaines par toutes sortes „de voies, sans consulter la justice; or-„donnez leur de produire leurs titres à „deux Commissaires que je nommerai, „afin que tout se termine paisiblement & „sans scandale. Adieu. Souvenez-vous „que je suis Roi." Les piéces furent

 enfin

*) Zaluski, tom. 1. pag. 706.

A. 1681. enfin produites; & on fit convenir les bons Religieux qu'ils entendoient mieux les biens que les titres *).

La Diète étoit ouverte depuis six mois. Les esprits se lassoient d'être tendus. Le Chevalier Lubomirski qu'on venoit d'accuser, fut fait Maréchal de la Cour, sans opposition quelconque. On avoit encore bien des points à traiter; & pour en hâter l'expédition, le Roi s'avisa dans une séance de faire allumer des chandelles, entreprise contre un usage passé en Loi. Le Nonce *Prziemski*, gagné par la France, où il avoit servi en qualité de Mousquetaire, n'attendoit qu'un prétexte pour rompre la Diète. Il protesta & s'éloigna. Ceux qui connoissent le penchant des Rois vers le despotisme & la délicatesse de la liberté, ne savent s'ils doivent blâmer le Nonce: mais du moins il fut coupable pour s'être obstiné à ne pas rendre l'activité aux Etats; & pour avoir entraîné dans sa faction une partie du Sénat & de l'Ordre Equestre **).

La

*) Ibid. tom. 2. pag. 775.

**) Pour connoître l'empire que cet homme avoit sur la multitude, il suffit d'un coup d'œil sur un tems bien posterieur à celui dont je parle. Quand il fut question de donner un successeur au Roi Jean, presque tous les Palatinats avoient déjà crié, *vive Saxe*. „Quoi! Mes „Freres, cria Prziemski, vous élisez un Hé„rétique! Qu'eût devenu votre zéle pour la „Reli-

La Pologne comptoit déjà cinq années de paix. La fixiéme fe paffa dans un calme ténébreux qui annonçoit une tempête. L'orage fe formoit à Conftantinople, & on fe figuroit à Vienne qu'il menaçoit la Pologne; tandis qu'à Varfovie on étoit perfuadé qu'il tomberoit fur Vienne. A tout événement Léopold & Jean penferent à unir leurs forces par un Traité défenfif & offenfif. L'Empereur s'obligeoit à entretenir une Armée de foixante mille hommes en Hongrie: le Roi de Pologne quarante mille pour être employés où il conviendroit. Les deux Souverains devoient marcher au fecours l'un de l'autre, felon le befoin, & celui des deux qui fe trouveroit à l'Armée, auroit le commandement général. Cette derniere convention le livroit tacitement à Jean. Léopold n'étoit pas guerrier. A. 1682.

Pour l'article des fubfides, comme la guerre étoit inftante, & que la Pologne ne pouvoit faire des levées d'argent que dans la Diète qu'il n'étoit pas poffible d'affembler fi-tôt, l'Empereur devoit lui avancer douze cents mille florins qui feroient rembourfés par le Pape; & il fe char-

„Religion? Ce n'eft pas à nous que vous êtes „engagés, c'eft à celui-ci. . . .“ en découvrant un Crucifix qu'il avoit caché dans fon fein. Auffi-tôt on cria, *vive Conti.*

A. 1682. chargeoit encore d'engager le Roi d'Efpagne à obtenir des décimes dans fes Etats d'Italie pour être employées au profit de la République. De plus les deux Puiffances combinées promettoient de faire tous leurs efforts pour étendre la ligue dont le Pape fe déclaroit le chef. C'étoit *Odefcalchi*, fils d'un Banquier du Milanois, né fous la domination Autrichienne, ayant même fait deux campagnes dans fes troupes; ce qui lui laiffoit un refte d'humeur guerriere. Il gouvernoit l'Eglife fous le nom d'*Innocent XI*, Pontife fage, Théologien médiocre, Prince courageux, fier & magnifique, aimant les entreprifes d'éclat, & les foutenant de fon argent & de fes forces.

Les Papes ont de tout tems fonné le tocfin contre le Turc. Il ne faut pas croire que la Religion feule les ait animés. Tandis que les Puiffances Chrétiennes fe battent & s'épuifent pour arracher des Provinces aux Infideles, Rome étend fa domination fpirituelle, & l'Italie refte plus à couvert.

Innocent XI n'ignoroit pas que Mahomet II. après s'être emparé de Conftantinople que Conftantin ne comptoit pas bâtir pour les Turcs, avoit couru jufqu'à Triefte aux portes de Venife, & arboré le Croiffant au milieu de la Calabre, d'où il menaçoit Rome & toute l'Italie. Il favoit

voit aussi qu'en dernier lieu le fameux A. 1682.
Visir Cuprogli, après la conquête de Candie, avoit mis dans ses projets celui de renverser *le Saint Siége.* Ce Pontife dans la conjoncture présente crioit *aux Armes*, & il appelloit tous les Souverains de l'Europe. Quelques-uns écouterent, la plûpart furent sourds. Louis XIV fut de ces derniers; sa fierté qui s'irritoit contre celle du Pape, cherchoit à le mortifier. Cette raison seule l'eût empêché d'entrer dans la ligue; une vûe politique l'en détournoit encore. Malgré la paix qu'il avoit signée à Nimégue en 1679, avec la Maison d'Autriche, il ne pouvoit goûter un Traité qui la soutenoit; au contraire il intriguoit en Pologne pour en empêcher la consommation; & ses Ambassadeurs à la Cour Othomane la pressoient de porter la guerre en Allemagne. Ce n'est pas ainsi qu'il pensoit en 1664, lorsqu'il envoya six mille François qui partagerent le triomphe de la journée de St. Gothard, où Montécuculi battit les Turcs. Louis n'avoit pas encore juré alors l'abbaissement de la Maison d'Autriche.

Mais si Louis manquoit à Léopold, Léopold se manquoit encore plus à lui-même. Il ne fut pas longtems sans découvrir que l'orage alloit fondre, non sur la Pologne, mais sur ses Etats. Maho-

A. 1682. met lui dépêcha un courier pour l'avertir que Tékéli & les Hongrois, dans la vûe d'éviter l'oppreſſion, s'étoient ſoumis à l'Empire Othoman, dont ils étoient déſormais les tributaires & les ſujets; qu'ainſi il eût à rappeller les troupes qu'il avoit envoyées contre eux, & à reſtituer les Places qu'il tenoit encore dans ce Royaume; à moins qu'il ne voulût être regardé comme l'infracteur de la paix, & voir ſa témérité punie *). Léopold, malgré cette fatale certitude, refuſoit le titre de Majeſté au Roi Jean qui ſeul pouvoit le ſauver. Il ne faut pas s'en étonner, puiſque le prédéceſſeur de Léopold, *Ferdinand III* dans les préliminaires de la paix de Weſtphalie, ne vouloit donner que le titre de *Séréniſſime* au Roi Très-Chrétien ſon vainqueur; & la Cour de France, à ſon tour, avoit eu de la peine à traiter de *Majeſté* le grand Guſtave qui croioit que le premier des Rois étoit celui qui battoit les autres. On eût donc dit dans ce moment critique que Léopold aimoit mieux s'enſevelir avec toute ſa hauteur, que de voir une nouvelle Majeſté en Europe. Jean fut ferme, & ne voulut traiter qu'à ce prix.

Que les Chrétiens apprennent quelques vertus des Turcs. L'Armement des Infideles

*) Cantémir, tom. 2. pag. 82.

fideles étoit prêt dès le mois d'Avril: A. 1682.
mais la tréve avec la Maiſon d'Autriche n'étoit pas expirée. Cette bonne foi Muſulmanne donna le tems aux deux Souverains de diſputer; & la diſpute finit par la conceſſion d'un titre qui auroit laiſſé de la reconnoiſſance dans le cœur de Jean, s'il eût été accordé de bonne grace *).

Pendant que ce différend s'arrangeoit, le Comte *Albert Caprara*, Ambaſſadeur extraordinaire de Vienne tâchoit d'appaiſer le Sultan qui ne voulut rien changer aux Loix qu'il avoit dictées, & il déclara la guerre à l'Empereur vers la fin de l'Automne. Caprara vit les queues de cheval arborées au Serrail, & partit ſubitement dans la crainte d'être arrêté **). Le caractere d'Ambaſſadeur à la Porte eſt difficile à ſoutenir à cauſe de la hauteur Turque. Cette Puiſſance eſt accoutumée à recevoir des Ambaſſadeurs ordinaires de toutes les Cours, & n'en envoye à perſonne. Elle regarde ces Ambaſſades perpétuelles comme un hommage que les Chrétiens rendent à ſa ſupériorité. Elle marque plus d'égards à un Marchand qui ſe rend utile à l'Etat, qu'à un Ambaſſadeur. Louis XIV, qui ſe faiſoit faire des réparations ſi éclatantes partout où l'on

*) Zaluski, tom. 2. pag. 803.
**) Cantémir, tome 2. page 82.

A. 1682. avoit manqué à sa Couronne dans la personne de ses Ministres, n'exigea rien des Turcs pour les indignes traitemens qu'ils avoient faits à M. de *la Haye*. L'Ambassadeur de Vienne n'auroit pas été plus ménagé. Il ne restoit à Léopold qu'à cimenter au plûtôt le Traité de ligue. Ses Plénipotentiaires arriverent en Pologne au mois de Janvier. Le Traité ne fut
A. 1683. juré que le 31 Mars à Varsovie, & à Rome presqu'en même tems par les Cardinaux protecteurs, entre les mains du Pape. Une chose bien singuliere & qui ne le paroissoit point alors, c'est que les deux Potentats s'engagerent expressément par un article séparé à ne point demander au Pape la permission de se parjurer en sûreté de conscience *). Il y avoit bien des siécles que cette fausse conscience infectoit le Christianisme. Philippe II, au tems de la révolte des Pays-Bas, avoit publié dans un Edit qu'il avoit violé sans crime le serment qu'il avoit fait aux Flamands, attendu que le Pape l'en avoit dispensé.

Mais, sans examiner ici la Religion du serment que les Barbares mêmes ont respectée, ni la paix signée par Jean lui-même avec le Turc à Zurowno, Jean étoit-il sage d'entrer dans cette ligue? Par

*) Zaluski, tom. 2. pag. 808.

Par le Traité il s'obligeoit de porter ses troupes où Léopold en auroit besoin, au lieu qu'en ne prenant aucun engagement, & laissant Vienne aux prises avec Constantinople, il eût trouvé pendant ce tems-là toutes les facilités à reprendre Kaminieck, & tout ce que Mahomet avoit enlevé à la République. Si l'on en croit l'Auteur de l'Etat présent de la Pologne, il fut entraîné dans la ligue par le desir qu'avoit la Reine de se venger de la France, qui n'avoit pas voulu faire Duc & Pair le Marquis d'Arquien son Pere. La Reine avoit encore à venger une injure personnelle, le refus que la France avoit fait de la traiter en Reine dans le voyage qu'elle avoit projetté pour revoir sa Patrie. De moindres intérêts ont quelquefois produit des guerres sanglantes. Mais Léopold employa sur Jean des ressorts plus puissans. Il le flatta de faire épouser une Archiduchesse au Prince Jacques, de perpétuer la Couronne de Pologne dans sa Famille, en la rendant héréditaire de gré ou de force dans une Diète où l'autorité d'Innocent XI interviendroit. Léopold, du fond de son Cabinet, tramoit & opéroit les plus grandes révolutions. On sait qu'il a créé un Electeur & un Roi, & que les Hongrois ont perdu sous lui le droit d'élire leur Prince. A. 1683.

A. 1683. Jean se laissa donc aller à des offres si séduisantes; & la ligue étant formée, il ne s'occupa plus que de l'exécution: mais chaque corde qu'il remuoit dans la République se roidissoit contre sa main. Les Universaux publiés sur le champ exciterent des murmures. Les Diétines ne parurent s'assembler que pour former des nuages. Les Palatinats protestoient qu'ils étoient épuisés d'argent.

Les Généraux ne savoient où prendre un si grand nombre de troupes; &, parmi les Sénateurs, ceux mêmes qui étoient les plus dévoués aux volontés du Roi, montroient de l'éloignement. La Lithuanie ordinairement moins prompte à s'armer que la Pologne, l'étoit encore moins dans cette conjoncture. Les Paç suscitoient des difficultés en suivant l'aversion naturelle qu'ils avoient toujours marquée pour le Prince. Ce Prince comptoit sur les Sapieha, Maison qu'il avoit résolu d'élever pour l'opposer à celle des Paç, qu'il vouloit abbattre. Les Sapieha étoient quatre freres fort riches, bien unis, pleins de cœur & de fierté. Jean leur avoit donné des places importantes: l'aîné étoit Petit-Général & Castellan de Wilna; le second, Grand-Trésorier; le troisiéme, Grand-Ecuyer; le dernier, Grand-Maître de l'Artillerie & Trésorier de la Cour. Revêtus de ces Charges,

ges, ils pouvoient beaucoup en Lithua- A. 1683.
nie; cependant leurs mouvemens étoient lents; & ils paroiſſoient oublier ce qu'ils devoient à leur bienfaiteur.

Jean au milieu de tant de contrariétés chercha à en deviner la cauſe. Il ſurprit des lettres de l'Ambaſſadeur de France qui l'éclairerent. *Forbin*, alors Evêque de Marſeille, avoit montré, dans ſa premiere Ambaſſade en Pologne, qu'il étoit au moins auſſi propre aux intrigues d'Etat, qu'au gouvernement d'un Diocèſe. Il ſuivoit dans celle-ci le plan du Marquis de Béthune pour traverſer Léopold.

„Il ſe vantoit dans ſes lettres de dé„truire la ligue avec l'Empereur. Il di„ſoit qu'il ſavoit par le Grand-Tréſorier „*André Morſtyn*, tous les Conſeils du „Cabinet de Varſovie; qu'il avoit gagné, „par ſon moyen, le Grand-Tréſorier de „Lithuanie; qu'il avoit attiré les *Sapieha* „au parti de la France; qu'il avoit ébloui „Jablonowski, en lui faiſant entrevoir, „de la part de Louis XIV, la Couronne „de Pologne lorſqu'elle viendroit à va„quer; que les Diétines agiſſoient déjà „ouvertement contre les intentions de „Jean; que tout cela n'avoit pû ſe faire ſans „argent; qu'il avoit déjà diſtribué des pen„ſions pour cinquante mille Impériales *),

 „ſelon

*) L'Impériale, monnoie des Empereurs, valoit environ 3 livres 15 ſous de France.

A. 1683. „ſelon l'ordre de ſon Maître; qu'il „fourniſſoit auſſi de l'argent à Tékéli „pour ſoutenir ſon parti en Hongrie. Il „ajoutoit qu'il n'avoit tenté de corrom- „pre la République qu'après avoir atta- „qué inutilement la vertu du Roi, qui, „pour cette fois, avoit non-ſeulement „réſiſté à l'or, mais encore à l'eſpérance „qu'il lui donnoit de faire élire, avant le „tems, par le crédit de la France, le „Prince Jacques ſon Fils pour lui ſuccé- „der, pourvû que dans la criſe préſente „il voulut abandonner la Maiſon d'Au- „triche aux coups de la France; & qu'au „ſurplus cette infléxibilité du Roi n'avoit „produit d'autres mauvais effets que la „néceſſité de répandre de plus grandes „ſommes dans une Nation toute vénale, „qui n'a ni honnêteté, ni bonne-foi." C'eſt ainſi que l'or & l'intrigue entre les mains d'un Ambaſſadeur font ſouvent la deſtinée des Etats.

Jean muni de cette piéce en ordonne la lecture en plein Sénat. Parmi les Séna- teurs, les uns montrent cet air d'embar- ras qui décéle le crime; les autres cette indignation ſubite qui montre l'innocen- ce. Tous ſe regardent; & le Roi les fixant tous, leur parle en ces termes: „J'ignore ce que vous penſez ſur ces let- „tres. Je crois bien qu'un *Morſtyn* & „ſes ſemblables ſe font laiſſé corrompre „par

„par l'argent. Mais je ne faurois me A. 1683.
„perfuader que les *Sapieha* aient vendu
„leur foi. Je crois encore moins que Ja-
„blonowski ait voulu fe frayer un che-
„min au Trône, en trahiffant fa Patrie &
„fon Roi. Un Ambaffadeur qui travaille
„dans les ténébres, & qui veut, à quel-
„que prix que ce foit, fe rendre agréable
„à fon Maître, fe flatte aifément dans les
„complots qu'il forme. Il interprete un
„gefte, une parole équivoque en faveur
„de fes deffeins; il va même jufqu'à en-
„fler le nombre des confpirateurs pour fe
„rendre plus important: fauf après, s'il
„en eft befoin, à rejetter fon erreur fur
„l'inconftance humaine. Quant à ce qu'il
„dit de moi, ce n'eft pas une impofture.
„Il eft vrai qu'il a ofé me tenter par une
„profufion d'or; & encore plus par l'ap-
„pas féducteur d'affurer le Trône à mon
„Fils. J'ai méprifé l'or; il m'a été plus
„difficile de réfifter à la voix du fang:
„mais celle de la République a été plus
„forte; & fi un autre Sobieski doit re-
„gner fur vous, il ne regnera que par la
„liberté de vos fuffrages. L'Ambaffadeur
„nous outrage tous en nous peignant
„comme une Nation vénale, fans foi &
„fans honnêteté. Ne juftifions pas ces
„odieufes imputations par la rupture d'un
„Traité qui ne s'eft pas conclu fans la
„participation de tous les Ordres, & qu'il

 fau-

A. 1683. „faudroit négocier s'il n'étoit pas fait. „Le Turc s'arme, vous le ſavez comme „moi. Si *Vienne* tombe, quelle eſt la „Puiſſance qui garantira *Varſovie?* Mon„trons à la France & à l'Europe que nous „avons des lumieres, de la bonne-foi & „de l'honnêteté. “

A ce diſcours pluſieurs voix s'éleverent pour approfondir la corruption, démaſquer les factieux & les traiter comme tels. Celui qui inſiſtoit le plus étoit Jablonowski. Il ſe piquoit d'une vertu ſans tache, & ſurtout de reconnoiſſance. Le Roi qui lui devoit beaucoup, avoit voulu s'acquitter en ſaiſiſſant toutes les occaſions de l'élever. Après lui avoir donné le Bâton de Petit-Général, il l'avoit fait Caſtellan de Cracovie, & en dernier lieu Grand-Général. Comme Grand-Général il n'auroit pû avoir place au Sénat: mais étant encore Caſtellan de Cracovie, il ſe trouvoit le premier Sénateur laïc, & tout ce qu'il diſoit étoit d'un grand poids. *Jean* qui craignoit d'aigrir les plaies de la République en voulant les guérir, & qui voyoit qu'on alloit perdre en diſcuſſions dangéreuſes un tems qui étoit ſi néceſſaire à l'action, perſuada au Sénat de laiſſer dans les ténébres ceux qui avoient voulu s'y envelopper; ajoutant qu'ils trouveroient leur châtiment dans la crainte d'être découverts, & dans le

le ſuccès du Traité. Il n'excepta de cette eſpéce d'amniſtie que le Grand Tréſorier *Morſtyn*, qui ſe trouvoit convaincu par ſa propre confeſſion; car on lut auſſi une de ſes Lettres où il profeſſoit un dévouement total aux intérêts de la France, où il lui promettoit de lui ouvrir le Cabinet de Varſovie, de troubler les Diétines, de renverſer les projets du Sénat, de ſemer la défiance dans tous les Ordres, d'amener le Roi au point d'être obligé de choiſir entre la rupture du Traité, ou l'abdication de la Couronne. De quels moyens devoit-il ſe ſervir? Ils étoient peut-être contenus dans des chifres dont on n'avoit pas la clé *). Son jugement fut renvoyé à la Diète. A. 1683.

Une mine éventée n'eſt plus à craindre. Auſſitôt que les Diétines eurent connoiſſance de ce qui arrivoit, les avis changerent; perſonne ne voulut paſſer pour s'être laiſſé corrompre. Les Nonces vinrent à la Diète avec des diſpoſitions favorables. Le premier point qu'on mit en delibération fut le crime de *Morſtyn*. Il y avoit longtems qu'ils s'étoit rendu ſuſpect par ſon attachement à la France où il avoit acheté des terres qui marquoient une envie d'y fixer ſa fortune.

La

*) Zaluski, tom. 2. pag. 281.

A. 1683. La Diète vouloit le juger sommairement & à la rigueur comme coupable de haute trahison. Le Roi modéra cette chaleur; & l'accusé entreprit de se justifier à la face de la République: mais ce ne fut que par des traits d'une éloquence vague, par des protestations de sa soumission respectueuse pour le Roi, à qui il recommandoit son honneur, sa fortune & sa vie. La Diète s'appercevant que le Roi inclinoit à la douceur, lui remit le jugement du coupable. On exigea de lui la clé des chifres; on l'obligea à fournir à l'Armée une troupe qu'il entretiendroit à ses frais: l'entrée du Sénat & des Diètes lui fut interdite. Il fut dépouillé de sa charge de Grand-Trésorier, avec injonction de rendre ses comptes lorsque la République les demanderoit dans un tems plus commode.

Morstyn profita sans délai de la planche qui lui restoit après le naufrage. Il s'échappa pour chercher un asyle en France, où il finit ses jours dans un repos qu'il ne méritoit pas. On n'eut ni la clé des chifres, ni la reddition des comptes. Quand on alla au trésor public, on le trouva fort au-dessous de ce qu'on le croyoit. La République n'a rien oublié pour prévenir la dissipation de son trésor; mais il n'est point de précautions assez grandes, quand les mœurs manquent.

César

Céſar vola celui des Romains; & le bruit A. 1683.
fut général que Morſtyn avoit été en ce point un autre Céſar. Il eſt certain du moins que le Roi le ſuppoſa dans une inſtruction qu'il donnoit à une Diétine *).

Le fugitif ne laiſſa dans ſa Patrie qu'un magnifique débris de ſa grande fortune, un Palais ſitué dans un fauxbourg de Varſovie. Il n'avoit eu, en commençant qu'une très petite maiſon; & comme il étoit écraſé, bien des gens vouloient lui diſputer juſqu'à ſa Nobleſſe. On prétendoit l'avoir vû domeſtique dans la maiſon du Grand-Maréchal Lubomirski. En voulant trop prouver, on ne prouvoit rien; car en Pologne la plûpart des valets ſont Gentils-hommes; & il en avoit eu lui-même de cette eſpèce dans ce beau Palais qu'il laiſſoit. Le Roi Auguſte II l'acheta en 1726, avec les terreins voiſins, pour y établir ſa réſidence. Une ancienne conſtitution défendoit aux Rois d'acquérir dans un Etat où l'on ne veut d'autre puiſſance que la force publique. Auguſte eut beſoin du conſentement poſitif d'une Diète. Cette indulgence qui a frayé le chemin à d'autres, peut un jour être funeſte à la Pologne.

La

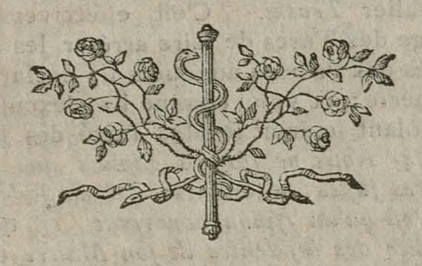
*) Zaluski, Tom. 2. pag. 883.

A. 1683. La Diète, après le jugement de Morstyn, donna tous ses soins aux moyens de remplir le Traité de ligue. L'argent du Pape qu'on venoit de recevoir ne suffisoit pas. Le trésor public étoit pillé: Jean ouvrit le sien: & alors ce qui avoit paru impossible, devint aisé. Les cœurs étant changés, les esprits jugeoient mieux. Cette révolution étoit dûe à la conduite de Jean. Si en usant de toute la rigueur que la République & la Royauté pouvoient lui permettre, il eût poussé à bout le parti de la France, cette faction n'ayant plus rien à ménager, se feroit portée aux derniers excès contre les volontés du Roi. Il n'y a que les Despotes qui puissent tout oser sur leurs esclaves; & encore malheur à eux si les esclaves, après avoir blanchi le frein de leur écume, viennent à le rompre.

Jean s'étant rendu maître des Conseils, ne s'occupa plus que de l'Armée. Il falloit un tems considérable pour l'assembler. Les vieilles troupes, avant la paix de Zurawno, étoient accoutumées à un brigandage intestin qui désoloit le Paysan. Le Roi les avoit jettées sur les frontiéres, où elles campoient dans le desert de Podolie & dans une partie de l'Ukraine. Cette police étoit au-dessus d'une victoire. Après la paix l'Armée de la Couronne avoit été réduite à douze mille

mille hommes, & celle de Lithuanie à six. Ce nombre étoit bien inférieur au secours que Vienne attendoit. On travailloit sans relâche aux recrues & aux nouvelles levées. Le Roi qui vouloit marcher en personne, montoit tous les jours à cheval quatre & cinq heures de suite. L'Ambassadeur de France qui le voyoit, mandoit pourtant à son Maître qu'il ne feroit pas la campagne, attendu qu'il étoit devenu trop pesant. Louis XIV craignoit qu'il ne la fît avec trop de succès. On tâche toujours de dire des choses agréables aux Souverains. A. 1683.

Fin du cinquiéme Livre.



HISTOI-

HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

LIVRE VI.

A. 1683. On apprit, au commencement de Mai, que Mahomet avoit fait mettre *aux ſept Tours*, (la Baſtille de Conſtantinople), l'Envoyé de Pologne, le Chevalier *Troski*. C'eſt effectivement l'uſage des Turcs de faire arrêter les Miniſtres des Princes auxquels ils déclarent la guerre: & voici comme ils s'excuſent en violant le droit le plus ſacré des Nations; *Nous ne faiſons jamais que des guerres juſtes*, diſent-ils: *l'Ambaſſadeur, qui n'eſt qu'un eſpion honorable, eſt donc complice des infidelités de ſon Maître violateur des Traités.*

On apprit auſſi que les forces Othomanes arrivoient de l'Aſie & de l'Afrique dans les vaſtes & fertiles plaines d'Andrinople; leur rendez-vous ordinaire quand

quand elles marchent contre les Chré- A. 1683.
tiens. Andrinople, que les Arabes & les Turcs nomment Adranah, fut autrefois le Siége du petit Empire de Théodore Lascaris; & ensuite la capitale de l'Empire Turc avant la prise de Constantinople. Mahomet y vint établir sa Cour, afin d'être moins éloigné du théâtre de la guerre, & pour donner plus de mouvement à l'expédition. Il auroit pû attaquer l'Empire d'Allemagne, avant la paix de Nimégue, lorsque Léopold étoit aux prises avec Louis XIV, & alors l'Empire étoit perdu. La Porte a presque toujours mal pris son tems pour attaquer les Chrétiens, qui en se déchirant si souvent les uns les autres se livrent, pour ainsi dire, à ses coups. Mais enfin si le danger étoit moins grand qu'avant la paix de Nimégue, il l'étoit encore trop.

Tékéli que Léopold n'avoit pas voulu vaincre par la bonté, & qu'il n'avoit pû réduire par la force, frayoit aux Turcs la route de Vienne. Il avoit reçu de Mahomet un Turban enrichi de pierreries, un drapeau, un sabre, des habits Royaux avec le titre de Roi de la haute Hongrie. La Porte donnoit alors quatre Couronnes à des Princes Chrétiens, celle-là, celle de *Transylvanie*, de la *Valaquie*, & de la *Moldavie*. On lisoit sur la monnoie que le nouveau Roi fit battre, *pro Deo*,

A. 1683. *pro Patriâ & pro libertate;* pour Dieu, pour la Patrie & pour la liberté. Les mécontens qu'il commandoit étoient animés de son esprit. Caprara & Schulz, deux Généraux de l'Empereur, n'avoient pû les soumettre. Caprara étoit bien plus humilié d'avoir été battu par les rebelles, que d'avoir fui devant Turenne en 1674.

Le Général des forces Othomanes étoit ce même Grand-Visir, *Kara-Mustapha*, qui s'étoit mesuré avec le Roi Jean à *Trembowla* & à *Léopol*. Toujours aimé de la Sultane Validé, après avoir gagné aussi le cœur de Mahomet, il avoit épousé sa fille. Le Sultan ne donne pas à tous les Visirs son *Chatischérif;* c'est-à-dire, un plein pouvoir. Celui-ci en étoit muni. Jamais l'ambition & l'orgueil, deux passions qui le dévoroient, ne trouverent un champ plus vaste: cent quarante mille hommes de troupes régulieres, Janissaires, Spahis, & autres; dix-huit mille, tant Valaques, Moldaves, que Transylvains, conduits par leurs Princes respectifs; quinze mille Hongrois menés par Tékéli; cinquante mille Tartares commandés par le Kan, *Sélim-Geraï;* & si l'on compte les volontaires, les préposés aux bagages & aux vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, en tout plus de trois cents mille

mille hommes, trente-un Bachas, cinq A. 1683.
Souverains, trois cents piéces de canon ſous ſes ordres; & il marchoit à la conquête de l'Empire d'Occident *).

Mais qui croiroit, en jettant un coup d'œil ſur ce nombre prodigieux de troupes, qu'il y avoit alors un Monarque en Europe qui pût le ſurpaſſer? Jamais l'Empire Turc, ſi puiſſant en Aſie, en Afrique auſſi bien qu'en Europe, n'a eu quatre cents cinquante mille hommes en armes comme Louis XIV, & en tems de paix il ſe garde avec quarante-cinq mille Janiſſaires & à peu près autant de Spahis. La raiſon de cette économie Turque, *c'eſt qu'il ne faut pas conſumer légerement la ſubſtance du Peuple.*

Mahomet fit la revûe de ſon Armée dans les plaines d'Andrinople; & s'arrétant dans cette Ville, il confia ſa gloire à la fortune de ſon Viſir.

Le Duc de Lorraine Charles V, commandoit les Troupes Impériales. C'étoit ce même Prince Charles que nous avons vû diſputer la Couronne de Pologne à Sobieski en 1674. Jeune alors, il avoit déjà laiſſé entrevoir l'ame d'un Héros. Depuis ce tems-là ſon nom étoit cité parmi ceux des grands Capitaines, & il étoit devenu beau-frere de l'Empereur

*) Journal du Siége de Vienne, page 159.

A. 1683. en épousant la Reine Douairiere de Pologne, Eléonore d'Autriche. Ces deux grandes Maisons sorties, dit-on, de la même tige, étoient faites pour s'allier l'une à l'autre, & finir par n'en faire plus qu'une. Le Généralat qu'on déféroit à la capacité de Charles beaucoup plus qu'à son rang, auroit effrayé tout autre que lui : il n'avoit que trente-sept mille combattans pour s'opposer à ce torrent d'Infideles qui alloit inonder l'Empire.

Le Visir s'avance par la rive droite du Danube, passe la Save & la Drave, pousse le Duc devant lui, fait mine d'en vouloir à Raab *), tandis qu'il détache cinquante mille Tartares sur la route de Vienne. Le Duc s'étant apperçu de la feinte, se dérobe à son tour, essuye un échec à Pétronel; & à peine a-t-il le tems de gagner Vienne où il jette une partie de son Infanterie pour renforcer la garnison, en prenant poste dans l'Isle de Léopolstat, formée par le Danube au Nord de la Ville. Les Tartares arrivoient en même tems du côté du Midi.

On vit un de ces spectacles qui sont faits pour instruire les Souverains & attendrir les Peuples, lors même que les Souve-

*) Autrement *Javarin*, l'une des meilleures Places de la Hongrie, au confluent du Raab & du Danube.

Souverains n'ont pas mérité leur tendresse: Léopold, le plus puissant Empereur depuis Charles-Quint, fuyant de sa Capitale avec l'Impératrice sa Belle-Mere, l'Impératrice sa Femme, les Archiducs, les Archiduchesses, une moitié des habitans suivant la Cour en désordre. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; les derniers devenant la proie des Tartares jusqu'aux portes de Lintz *). Lintz, où l'on portoit la frayeur, ne parut pas encore un asyle assuré. Il fallut se sauver à Passau **). On coucha la premiere nuit dans un bois où l'Impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvoit reposer sur de la paille à côté de la terreur. Dans les horreurs de cette nuit on appercevoit la flamme qui consumoit la basse Hongrie, & s'avançoit vers l'Autriche. Les Turcs n'étoient à craindre que comme des Guerriers civilisés qui font des conquêtes par la valeur: mais les Tartares brûloient, égorgeoient, emmenoient en esclavage. L'antre le plus profond n'étoit point une retraite sûre: A. 1683.

*) Capitale de la haute Autriche avec un pont sur le Danube. Elle est remarquable par la beauté de ses rues. Mais on est plus frappé de voir tout à la fois une Ville de Noblesse & de Commerce.

**) Ville de Baviere, sur le Danube.

A. 1683. ſûre; des chiens dreſſés pour chaſſer les hommes, découvroient les victimes tremblantes; & Tékéli étoit, en ce moment, Tartare.

L'Empereur, dès les premiers excès de cette irruption, payoit bien cher ſes violences contre la Hongrie, & le ſang de ſes Seigneurs, qu'il avoit répandu. Il n'avoit pû ſe perſuader que Kara-Muſtapha laiſſant derriere lui pluſieurs bonnes Places, telles que Raab & Comore *), ſe portât ſur Vienne. Jean mieux inſtruit, comme le ſont toujours les Princes qui font la guerre par eux-mêmes, l'en avoit inutilement averti.

Vienne étoit devenue ſous dix Empereurs conſécutifs de la Maiſon d'Autriche, la Capitale de l'Empire Romain en Occident: mais bien différente de Rome pour la grandeur en tout genre & pour le nombre des Citoyens, elle n'en comptoit que cent mille, dont les deux tiers habitoient des fauxbourg ſans défenſe. Le Grand Soliman avoit été le premier des Empereurs Turcs qu'on eût vû marcher à Vienne, en 1529, après s'être fait couronner

*) Comore, au confluent du Waage & du Danube. Cette Ville reçut ſes premieres fortifications du fameux Mathias Corvin, qui eut la gloire de balancer les ſuccès de Mahomet II, & d'humilier l'Empereur Frédéric par la priſe de Vienne.

ronner Roi de Perſe dans Bagdat, faiſant A. 1683.
trembler à la fois l'Europe & l'Aſie. Il avoit manqué Vienne pour n'oſer ſe commettre avec la fortune de Charles-Quint qui venoit au ſecours avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Kara-Muſtapha qui ne voyoit qu'une poignée d'ennemis ſe flattoit d'être plus heureux; & il commença le ſiége le 7 Juillet. Les Allemands ſont braves ſans doute: mais ils ne ſe ſont jamais préſentés aux portes de Conſtantinople, comme les Turcs à celles de Vienne.

Le corps de la Place, baigné par le Danube au Septentrion, étoit fortifié de douze grands Baſtions dans le reſte de ſon enceinte. Les Courtines couvertes de bonnes demi-lunes, ſans autres dehors; le foſſé partie plein d'eau, partie ſec: la Contreſcarpe fort négligée. Le côté de la Ville que le fleuve baigne, n'avoit pour défenſes que de fortes murailles, flanquées de groſſes tours, le tout bien terraſſé. Un cercle de montagnes qui commence au bord méridional du Danube, & s'en éloigne, renferme une plaine de trois lieues.

Ce fût-là que le Viſir aſſit ſon camp qui rempliſſoit toute cette étendue; & il eut l'audace de ne point le défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Ce ne fut pas la ſeule faute

qu'il

A. 1683. qu'il fit dans le cours du siége, par un mépris brutal pour les Chrétiens. Tout abondoit dans son camp pour une si grande multitude: argent, munitions de guerre & de bouche de toute espece. Les différens quartiers offroient des Bachas aussi magnifiques que des Rois; & cette magnificence étoit effacée par le faste du Visir qui nageoit dans le luxe. Un grand Visir a ordinairement à sa Cour deux mille Officiers & domestiques: il avoit doublé ce nombre. Son parc, c'est-à-dire, l'enclos de ses tentes, proche le Palais de la favorite, étoit aussi grand que la Ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or & les pierreries y contrastoient avec le fer. On y voyoit des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares pour l'amuser. Il s'enfermoit plus souvent avec ses jeunes Icoglans, qu'avec ses Officiers Généraux. L'Iman, c'est-à-dire, le Ministre sacré qui l'accompagnoit dans cette expédition, le menaçoit de la colere de Dieu. Il s'en moquoit au sein de la débauche.

Cependant la mollesse du Général ne diminuoit rien du courage des Janissaires; & l'artillerie Turque n'en étoit pas moins formidable. Aucune Nation n'employe comme les Turcs des canons de soixante livres de balle. Des Ecrivains les ont supposés pour cette occasion de

deux cents. La quantité de poudre qui A. 1683 eût été nécessaire pour chasser de tels boulets, ne peut s'allumer à la fois. Le coup partiroit avant que la quatorziéme partie prit feu, & le boulet auroit très-peu d'effet.

Le Comte de Staremberg, homme de tête & d'expérience, Gouverneur de Vienne, après l'avoir été de son Maître, avoit mis le feu aux fauxbourgs; cruelle nécessité, quand il faut brûler des Citoyens qu'on veut défendre. Il avoit une garnison dont le fond étoit de seize mille hommes: mais qui n'en composoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois & l'Université. Les Ecoliers monterent la garde, & ils eurent un Médecin pour Major *) Staremberg étoit secondé dans le commandement par un de ces hommes que la science, la vigilance, l'activité destinent à la premiere place. C'étoit le Comte de Capliers, Commissaire Général de l'Empereur.

Des gens de qualité que l'âge & les blessures avoient retirés du service, & qui pouvoient abandonner Vienne à sa fortune, voulurent périr ou se sauver avec elle. L'Histoire leur doit une place. C'étoient le Comte de Trautmansdorf qui avoit fait la guerre dans les Pays-Bas; le

*) Journal du Siége.

A. 1683. le Comte de Cinq-Eglises que ses intérêts personnels appelloient ailleurs; le Baron de Kielmansegg qui s'étant logé dans un bastion avec quatre-vingts Chasseurs, incommoda beaucoup l'ennemi à sa prémiere apparition. C'étoient le Comte de Vignancourt que les armes & les Ambassades avoient illustré; le Comte de Colato, Vénitien, qui paya de sa personne, comme s'il eût été au service de l'Empereur. C'étoit encore un ancien Colonel, Rumlingen, que la goutte empêchoit d'agir: mais sa tête étoit toujours bonne. Ces braves gens, qui connoissoient le véritable honneur, s'en firent un de commander des compagnies Bourgeoises, après s'être fait remarquer dans des troupes réglées.

Il y avoit de beaux meubles dans le Palais des Empereurs: mais il n'y avoit point d'argent. Le Comte de Kollonits, Président de la Hongrie & Evêque de Newstad, trouva cent mille écus. Le grand Ecuyer de l'Impératrice Mere, le Prince de Schwartzenberg, y joignit libéralement cinquante mille florins, & trois mille tonneaux de vin pour la garnison *).

Les

*) Journal du Siége de Vienne, pages 37, 45 & 47.

Les approches de la Place étoient faciles. La tranchée fut ouverte le 14 Juillet dans le fauxbourg de St. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe. L'attaque se dirigeoit sur le *Bastion de la Cour* & celui de *Lebl.* Deux jours seulement avancerent les travaux jusqu'à la contrescarpe où le fossé étoit sec. A. 1683.

Le Duc de Lorraine, qui s'étoit porté dans l'Isle de Léopolstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la Ville, se crut obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés sur le Danube, & qu'il fit rompre. Les maisons de plaisance dont l'Isle étoit semée, logerent les Turcs. On a regardé l'abandon de ce poste comme une grande faute: si c'en fut une, le Duc la répara bien par sa contenance durant tout le siége *). Jamais Général ne fut dans une position plus désespérée. Ayant jetté une grande partie de son Infanterie dans Vienne, Raab & Comore, il ne lui restoit pas trente mille hommes pour tenir la campagne. Un petit secours lui arriva. Le Chevalier Lubomirski, le même qui fut accusé dans la Diète Polonoise de 1681, pour avoir fourni des Soldats à Tékéli, avoit abandonné ce chef de parti, pour passer sous les drapeaux

 de

*) Journal de Vienne, page 52.

A. 1683. de l'Empereur, & il amenoit quatre mille chevaux, troupe Polonoiſe. On eût dit que c'étoit quatre mille victimes de plus pour Tékéli & le Viſir.

Quand on ſe repréſente le Duc de Lorraine chargé de défendre avec ſi peu de monde, la Hongrie, la Moravie, la Siléſie & la Bohême, allant ſans ceſſe de l'une à l'autre, tantôt ſe couvrant de rivieres, tantôt les paſſant; continuellement aux priſes avec Tékéli & le Bacha d'Agria, attendant toujours des ſecours qui n'arriverent que deux mois après; on tremble pour lui, & s'il ne ſuccombe pas, c'eſt un Général.

Je ne rapporterai que deux actions qui feront juger des autres. Tékéli marchoit à Preſbourg, Place de Hongrie ſur la rive gauche du Danube. Cette Ville qui ſe laſſoit depuis longtems de la domination Autrichienne avoit déjà reçu garniſon ennemie. Le Château tenoit encore. Si Tékéli réuſſiſſoit, il jettoit un pont à Preſbourg. Le Viſir lui envoyoit un gros détachement. La Siléſie, la Moravie & la Bohême ſe trouvoient expoſées à tout. Le Duc pouſſé juſqu'à Krems *) auroit perdu ſa communication

*) C'eſt un Bourg renommé par une ancienne Abbaye qui n'exiſteroit pas ſi le fils de Taſſilon,

tion avec les ſecours de Pologne; & le pont de Preſbourg auroit pû monter juſqu'à Vienne. Le Duc vola pour parer le coup. Il jetta quelques troupes dans le Château. Il ſomma la Ville qui ſe rendit, après avoir fait ſauver la garniſon ennemie. Le pont qui étoit commencé fut détruit. Tékéli & le Bacha d'Agria étoient à une demi-lieue. La réputation du Duc, & un peu de méſintelligence qui régnoient entr'eux, les fit penſer à la retraite. Les Polonois & les Dragons de l'Empereur défirent l'arriere - garde. Le Duc, dans une lettre au Roi de Pologne, donne aux Polonois preſque toute la gloire de cet avantage. Il admire le courage impétueux de leur Général Lubomirski. Perſonne effectivement n'étoit plus brillant dans l'action; mais il avoit ſuivi les diſpoſitions du Duc. A. 1683.

Quelque tems après, dix mille hommes Turcs & Tartares s'avancent de la Morave *) ſur les ponts de Vienne, gardés par quelques eſcadrons. Le Duc va au-devant de l'ennemi. Rien de plus impé-

lon, Duc de Baviere, n'eût pas été déchiré par un Sanglier. Combien de Moines ont vécu de cette mort dépuis le tems de Charlemagne!

*) Riviere que les Allemands appellent la *Marck*, & qui ſe décharge dans le Danube.

A. 1683. impétueux que la Cavalerie Turque. Quatre mille Spahis fondent sur l'Armée Impériale, enfoncent la premiere & la seconde ligne, passent dans les intervalles en sabrant tout ce qu'ils rencontrent. Tant de témérité ne devoit pas réussir. On revient de l'étourdissement, on les charge, on les chasse vers le Danube. Un grand nombre abandonne armes & chevaux. Les Tartares qui n'ont osé combattre, se retirent vers l'Armée de Tékéli.

Qu'on imagine la hardiesse, la prudence, la célérité, les marches, les contre-marches, les ruses de guerre & tout ce que le foible met en œuvre contre le fort, c'est ce qu'employoit le Duc contre une Armée de trente mille hommes au moins, que la grande Armée rafraîchissoit sans cesse.

Cependant le siége se poussoit avec vigueur. C'étoit châque jour, de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croissoit; & du côté des Autrichiens tout ce qui pouvoit éloigner leur perte. Staremberg, qui, aux premieres approches, avoit été blessé d'un éclat de pierre détaché de la courtine par un boulet, à peine guéri, animoit toute la défense par ses regards, ses actions & son huma-

humanité. Il traitoit tous les Soldats de A. 1683. freres, il louoit, il récompensoit tout ce qu'ils faisoient de bien, & non content d'être avec eux pendant le jour, il passoit la nuit sur un matelas dans le Corps de garde du Palais de l'Empereur. Ce Palais joignoit au bastion de la cour, compris dans l'attaque *).

Dès le 22 Juillet les Assiégeans étoient à la palissade qu'on ne défendoit qu'à coups de main. On étoit si près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le Comte de Daun, Officier Général d'un mérite distingué, fit attacher des faulx à de longues piques qui détruisirent beaucoup de Turcs **).

On venoit de recevoir des nouvelles du Duc de Lorraine. Celui qui les apportoit avoit passé à la nage les quatre bras du Danube: elles annonçoient un prompt secours. Nouvelles fausses: mais il est des occasions où il faut tromper les hommes pour les servir. L'audacieux nageur que les Romains auroient immortalisé, & dont on ne nous dit pas même le nom, retourna au Duc par le même chemin avec une lettre du Gouverneur.

*) Journal du Siége, page 99.

**) Ibid. page 86.

A. 1683. Il fut pris; & la lettre fut renvoyée par les Turcs dans la Ville au bout d'une fleche qui portoit encore un billet latin. Ce billet disoit que désormais toute lettre étoit inutile, que Dieu alloit livrer Vienne aux fideles Musulmans par une juste punition pour les Chrétiens qui se faisoient un jeu de violer les Traités *). Ces Traités violés qu'ils reprochoient à l'Empereur, c'étoit la paix qui suivit la journée de Saint Gothard; c'étoit les priviléges des Hongrois foulés aux pieds; c'étoit deux trèves faites avec Tékéli & bien-tôt rompues. Quant à la Pologne, ils lui reprochoient de reprendre les armes contre la Porte sans être attaquée, & malgré les sermens faits à Boudchaz & à la derniere paix de Zurawno.

Dans cette confiance où étoient les Turcs sur la justice de leur cause, on en voyoit qui venoient faire des bravades pareilles à celles que nous lisons dans les anciennes guerres. Un champion d'une taille extraordinaire s'avança menaçant, insultant de la voix & du sabre. Un Soldat Chrétien ne put souffrir cet affront. Il accourt, il est blessé, il blesse, il désarme son ennemi, lui coupe la tête avec son propre cimetere, le dépouille & trouve cinquante piéces d'or cousues

*) Ibid. pages 71 & 82.

coufues dans fa vefte. Cette aifance A. 1683.
plus ou moins grande du Soldat Turc l'attache à fon métier & prévient la défertion. On croiroit que le champion Chrétien fut récompenfé, il refta Soldat; & fon nom n'eft point venu jufqu'à nous. Les Affiégés qui virent l'action du haut des remparts, en tirerent un bon augure *), & le courage redoubloit.

L'ennemi ne s'empara de la contrefcarpe que le 7 Août, après vingt-trois jours de combats, avec une grande effufion de fang de part & d'autre. Le Comte *Sérini* avoit retardé la prife de cet ouvrage par cent actions de bravoure: point de fortie où il ne fe trouvât. L'ardeur qui l'emportoit l'empêcha un jour de fentir une flèche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Il continuoit à combattre au moment qu'on la lui arrachoit **). Léopold avoit fait trancher la tête à fon oncle le fameux Sérini dont nous avons parlé. Le Neveu expofoit tous les jours la fienne pour Léopold. Tel eft le privilége des Souverains.

Les Turcs en étoient à la defcente du foffé. Perfonne ne leur reffemble pour

 remuer

*) Ibid. page 116.

**) Journal du Siége, pages 79 & 84.

A. 1683. remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit rélevée à la hauteur de neuf pieds, ſurmontée d'ais & de poutres en forme de planchers, ſous leſquels ils travailloient en aſſurance. Leurs tranchées différent des nôtres par la forme: ce ſont des coupures en croiſſant qui ſe couvrent les unes les autres, en conſervant la communication, ſemblables à des écailles de poiſſon qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire ſans incommoder ceux qui ſont en avant; & d'où il eſt preſqu'impoſſible de les déloger. Quand les Janiſſaires y ſont entrés, ils n'en ſortent preſque plus, leur feu devenoit toujours plus vif; celui des Aſſiégés ſe ralentiſſoit. On commençoit à ménager la poudre; & les grenades manquoient. Le Baron de Kielmanſegg inventa un moulin à poudre & des grenades d'argile qui furent d'un grand ſecours. C'eſt ainſi que l'induſtrie ſert autant que le courage: cette derniere reſſource étoit la plus commune, ſur-tout à ceux qui étoient chargés de donner l'exemple. Le Prince de Virtemberg, Colonel d'un Régiment de ſon nom, & qui ne connoiſſoit point les fauſſes délicateſſes, fut bleſſé en rempliſſant une fonction de Capitaine *).

Cent

*) Journal du Siége, pages 147 & 158.

Cent autres avec des bleſſures encore A. 1683.
ſaignantes, revenoient à la charge: mais l'eſpérance de tenir encore longtems diminuoit. Les mines de l'ennemi, ſes attaques continuelles, la garniſon qui ſe détruiſoit, les vivres qui s'épuiſoient, tout donnoit la plus vive inquiétude; & avec tant de maux réels on s'en faiſoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des chemins ſouterrains pour introduire l'ennemi. Chacun eut ordre de veiller dans ſa cave. Cette ſurfatigue ôtoit le ſommeil de la nuit. D'autres propos rouloient ſur des incendiaires à gage pour ſeconder les Turcs. Un jeune homme qu'on trouva dans une Egliſe qui commençoit à s'embraſer, fort innocent peut-être, fut mis en piéces par le peuple. L'artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit ſans ceſſe à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la Ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune ſouffroit déjà beaucoup.

Le Duc de Lorraine écrivoit lettre ſur lettre au Roi Jean pour hâter ſa marche. Quelque diligence qu'il eût faite, ſon Armée ne put être raſſemblée que vers le milieu du mois d'Août. Le rendez-vous étoit à Tarnowits, premiere Ville de Siléſie ſur les confins de la Pologne. Il

avoit

A. 1683. avoit fait partir les premiers Corps arrivés ſous la conduite du Petit-Général Sieniawski, Palatin de Volhinie; & en attendant le gros de l'Armée, il ſéjournoit à Cracovie où il ne perdit pas ſon tems. La chaſſe, le jeu, les fêtes, ne lui plaiſoient que lorſque la République étoit tranquille. Il examinoit les détails qu'il recevoit du ſiége. Il étudioit le terrein de Vienne ſur une carte topographique. Il ſe repréſentoit la poſition des Turcs ſous tous ſes rapports. Il arrangeoit ſon ordre de bataille; & il combinoit ſes marches pour fixer ce grand jour.

Une propoſition lui étoit venue dans une lettre du Duc, d'arriver du côté de Preſbourg en remontant ſur Vienne. Le Roi choiſit un autre parti qu'il communiqua au Duc avec les raiſons qui le déterminoient. Le Conſeil de Guerre aſſemblé décida pour le Roi qui étoit à deux cents lieues du terrein. Le Duc ſe détacha de ſa propoſition, en applaudiſſant au plan du Roi. Ce trait fait honneur à tous deux.

Le Prince Jacques, âgé de 16 ans, avoit ſuivi ſon auguſte Pere à Cracovie; & il ſollicitoit la permiſſion d'eſſayer des travaux de la guerre. Le Roi lui accorda ſa demande. En voulant trop ménager les Princes, on les perd.

La

La Reine resta à Cracovie, où le Roi A. 1683.
établit un Conseil, auquel il remit toute son autorité pendant son absence. Ce Conseil avoit pour chef le Castellan même de Cracovie, l'illustre Potoçki, en qualité de premier Sénateur Laïc.

L'Ambassadeur de France voyoit à regret toutes ces dispositions pour le départ du Roi, & cherchoit encore à douter. Le Roi, en montant à cheval lui dit: à présent, Monsieur l'Ambassadeur, vous pouvez marquer à votre Maître que je pars. Il se rendit à Tarnowits, où il fit la revûe de son Armée. Quand on traite avec la Pologne pour les troupes, il faut toujours s'attendre à rester au-dessous du Traité. L'Armée n'étoit que de vingt-cinq mille hommes. Au milieu de cette revûe, il reçut une lettre de l'Empereur, par les mains du Général Caraffa. Je ne la rapporterois pas, si elle ne servoit à montrer le pouvoir du malheur sur les ames les plus hautaines; & le retour de la hauteur, lorsque le danger est passé. „Nous savons, lui écri„voit l'Empereur, que par l'extrême „éloignement de votre Armée, il est ab„solument impossible qu'elle puisse se „trouver à tems pour contribuer au salut „d'une Place qui est dans un péril des „plus éminens. Ce ne sont donc plus „vos troupes, *Sire*, que nous attendons;

„ mais

A. 1683. „mais la préſence de *Votre Majeſté*, bien „perſuadés que nous ſommes que ſi ſa „Royale Perſonne veut bien paroître à la „tête de nos troupes; quoiqu'elles ſoient „moins nombreuſes que les leurs, ſon „nom ſi redoutable à nos ennemis com- „muns rendra ſeul leur défaite cer- „taine. "

Il en coûtoit ſûrement à Léopold de faire cet aveu. Dès qu'il n'étoit plus queſtion de troupes Polonoiſes, rien ne l'empêchoit de ſe mettre à la tête des ſiennes & de celles de l'Empire: mais le paſſé & le préſent lui faiſoient ſentir la néceſſité d'un autre Chef, auquel il ne diſputoit plus ni le titre de Héros, ni celui de Majeſté. Les Turcs depuis long-tems avoient pris ſur les Allemands une ſupériorité qui annonce toujours aux vaincus de nouveaux malheurs. *Montécuculli*, qui avoit arrêté leur ſuccès à St. Gothard, n'étoit plus. Jean ſe préſentoit comme le ſeul Héros à leur oppoſer. Il connoiſſoit leur façon de combattre & celle de les vaincre.

L'Empereur finiſſoit ſa lettre par un détail de toutes les troupes qu'il aſſembloit, & qui arriveroient inceſſamment au pont ſur lequel elles devoient paſſer, aſſurant que ce pont étoit achevé. La ſuite montrera que l'Empereur changea bien-tôt

de

de ton à l'égard de *Jean;* & qu'il étoit A. 1683. trompé ſur les faits. Sa lettre exiſte encore dans les Archives de Pologne.

La ſituation critique des choſes & la confiance de Léopold déterminerent Jean à un parti qui mettoit ſa perſonne en danger. Laiſſant ſon Armée ſous la conduite du Grand-Général Jablonowski, il réſolut de la devancer, & même de combattre ſans elle, ſi le ſalut de Vienne l'exigeoit. Pour pénétrer, il n'avoit point d'autre route à prendre que de traverſer la Siléſie, la Moravie & la partie de l'Autriche qui eſt baignée par le Danube au Septentrion: trois Provinces infeſtées de Hongrois, de Turcs & de Tartares, que le Duc de Lorraine, avec toute ſa capacité & ſon courage, déſeſpéroit de contenir plus longtems. Jean, dans cette marche, n'avoit que deux mille chevaux. D'autres Rois ſe font garder dans une Armée, par une Armée. Son équipage étoit auſſi léger que celui des braves gens qui marchoient avec lui. Une chaiſe le ſuivoit. Le Prince Jacques même ne s'en ſervit pas. Le Cheval fut leur voiture. Il eſt vrai que le luxe & la molleſſe n'avoient point encore gagné les Armées. Louis XIV, le Monarque le plus pompeux de l'Europe, faiſoit tous ſes voyages de guerre à Cheval. Jean, pendant cette route de cent lieues, à compter de Tarnowits au Danube,

A. 1683. nube, n'entra que dans deux Villes, campant toujours avec ſa troupe, voyant ſans ceſſe des ravages, des meurtres & des incendies, préſage de ce qu'il pouvoit attendre pour lui-même. Tous les Rois ne ſont pas faits pour être Héros: mais celui qui a cette belle ambition doit ſavoir marcher, ſouffrir & riſquer en Soldat, lorſque l'occaſion le demande. Loin de marquer de la crainte, il raſſuroit tout le pays conſterné. Les Payſans qui n'avoient ſemé que pour ne pas moiſſonner, & qui regrettoient le ſort de leurs parens égorgés, accouroient de tous les hameaux pour voir leur Libérateur, & ſe regardoient déjà comme délivrés *). La troupe qu'il conduiſoit à travers tant de périls avoit beſoin auſſi d'être encouragée. Il tiroit parti de tout. Un matin, à quelques lieues d'Olmutz, un Aigle vola ſur la droite. Les Polonois ont conſervé un reſte de foi pour les Augures. Il leur cita un trait de l'Hiſtoire Romaine. Le vol de l'Aigle fut un ſigne de victoire. Un autre jour, le Ciel étant ſerein, après un brouillard épais, un Arc-en-Ciel renverſé (phénomène rare, mais qui arrive enfin,) parut ſur l'herbe d'une prairie. Le Soldat y vit du miracle, le Prince acheva de le perſuader **).

Cette

*) Dupont. **) Zaluski, tom. 2. pag. 836.

Cette marche, au milieu de tant d'ennemis, sans tirer le sabre, a fait dire à des écrivains de ce tems-là, qu'il y avoit une convention secrette avec Tékéli, de n'être point attaqué. Si le fait est vrai, il falloit que Tékéli eût pour le Roi cette crainte respectueuse que les Grands Hommes inspirent toujours; & que pressentant la défaite des Turcs, il voulût se ménager un Protecteur. Ce pressentiment, s'il l'avoit, ne pouvoit être fondé que sur l'inconduite de leur Général; car à examiner les forces, les Chrétiens devoient périr. A. 1683.

Jean arriva enfin au Danube. Le passage étoit impraticable par les ponts de Vienne, en présence de l'ennemi. Il se rendit à Tuln, petite Ville sur la rive droite du fleuve, à cinq lieues au-dessus de Vienne. C'est là où fut inhumé le Comte de Habsbourg, devenu Empereur sous le nom de *Rodolphe I*, pour avoir, dit-on, prêté son cheval à un Curé. Sa fortune étoit singuliere par plus d'un endroit. Il avoit été Grand-Maître d'Hôtel d'*Ottocare*, Roi de Bohême. Dès qu'il fut sur le Trône Impérial, il pressa ce Roi de lui rendre hommage. Le Roi répondit qu'il ne lui devoit rien, qu'il lui avoit payé ses gages. Léopold descendu de Rodolphe n'étoit pas sûr en ce moment de conserver l'Empire qu'il lui avoit

A. 1683. laissé. Il avoit écrit à Jean que le pont de Tuln étoit achevé; on y travailloit. La même lettre lui disoit qu'il trouveroit les troupes Allemandes arrivées; il n'y vit que la petite Armée du Duc de Lorraine, & deux bataillons qui gardoient la tête du pont. A cet aspect il s'emporta: *l'Empereur me prend-il pour un Aventurier? Je quitte mon Armée, parce qu'il m'assure que la sienne n'attend que moi. Est-ce pour moi ou pour lui que je viens combattre?* . . . Le Duc aussi sage que courageux, l'appaisa *).

Croira-t-on que l'Armée Polonoise, laissée à une si grande distance, arriva la premiere? La promtitude de cette marche fit beaucoup d'honneur au Grand-Général Jablonowski. Ce fut le cinq Septembre qu'il parut. Les Généraux Allemands, précédant leurs troupes, s'étoient rendus auprès du Roi. Ils lui marquerent de l'inquiétude sur la grande journée qui s'approchoit: *Pensez*, leur dit-il, *au Général que vous avez à combattre, & non à la multitude qu'il commande. Qui de vous à la tête de deux cents mille combattans auroit souffert la construction de ce pont à cinq lieues de son camp? Cet homme est sans capacité* **).

Déjà

*) Dupont. *) Idem.

Déjà l'Armée Polonoiſe paſſoit le pont. A. 1683.
La Cavalerie ſe faiſoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'Infanterie. Il y avoit entr'autres un bataillon fort mal vétu. Le Prince Lubomirski conſeilloit au Roi, pour l'honneur de la Nation, de le faire paſſer de nuit. Le Roi en jugea autrement; & lorſque cette troupe fut ſur le pont: *Regardez-la bien*, dit-il aux ſpectateurs: *c'eſt une troupe invincible qui a fait ſerment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la derniere guerre ils étoient tous vétus à la Turque.* Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuiraſſoient.

Les Polonois, au ſortir du pont, s'étendirent ſur la droite, expoſés pendant vingt-quatre heures à être taillés en pieces, ſi Kara-Muſtapha eût ſu profiter de ſes avantages. Enfin les troupes Allemandes arriverent d'une heure à l'autre, & tout fut raſſemblé le 7. On voyoit le Duc de Lorraine avec cette Cavalerie Autrichienne qui avoit déjà tant verſé de ſang; ce Prince avoit fait le perſonnage de Léonidas aux Thermopyles, plus heureux que lui, puiſqu'il vivoit pour combattre encore.

L'Electeur de Baviere, Maximilien-Emmanuel, à l'âge de dix-huit ans, en-

A 1683. troit dans le champ de la gloire. Il amenoit douze mille hommes de belles troupes. Sa Cavalerie étoit ſupérieurement montée.

L'Electeur de Saxe, Jean-Georges III, après s'être ſignalé dans pluſieurs guerres pour la Maiſon d'Autriche, venoit encore avec dix mille hommes épouſer ſa querelle.

Le Prince de Valdeck conduiſoit les troupes des Cercles.

Toute l'Armée Chrétienne compoſoit environ ſoixante & quatorze mille hommes. On y comptoit quatre Souverains & vingt-ſix Princes de Maiſon Souveraine; trois d'Anhalt; deux de Hanovre; trois de Saxe; trois de Neubourg; deux de Virtemberg; deux de Holſtein: un de Heſſe-Caſſel; un de Hoenzollern; deux de Bade; un de Salm; le Chevalier de Savoie; le Prince de Saxe Lavembourg, de l'ancienne & malheureuſe Maiſon d'Aſcanie.

L'Empereur pour qui l'on ſe battoit, n'y étoit pas; & s'il eſt vrai, comme on le lit dans les Mémoires du Maréchal de Villars *), que le Comte de Sintzendorff & d'autres Miniſtres le diſſuaderent de s'y

*) Tome 1. page 329.

s'y trouver, ils ont, par ce conſeil timide, flétri ſa mémoire. A. 1683.

Avant que le Roi de Pologne fût arrivé, tous les Princes qui amenoient des ſecours avoient des prétentions qui auroient perdu l'Empereur au lieu de le ſauver. L'Electeur de Baviere vouloit le commandement; celui de Saxe le diſputoit. Tout autre qui fourniſſoit quelques troupes ne vouloit point dépendre. C'étoient les Grecs diviſés devant Troie. Agamemnon parut; & l'harmonie générale s'établit contre l'ennemi commun *). On entendoit du camp de Tuln le bruit effroyable des batteries Turques. Vienne étoit aux abois. Quantité d'Officiers du premier mérite avoient perdu la vie: le Baron de Walteri, le Siléſien Kottolinski, Rumpler qui avoit défendu la place avec l'épée & le compas, le Comte de Souches, illuſtre François, qui avoit préparé la victoire de Saint Gothard à Montécuculli, Galenfels, le Comte de Leſlé, Grand-Maître de l'Artillerie, dont il avoit fait un ſi grand uſage; avant que de périr il s'étoit vû arroſé du ſang de ſon frere, jeune homme qui donnoit les plus grandes eſpérances. Le tombeau s'ouvroit pour ne point ſe refermer. Une maladie auſſi meurtriere que le fer, la dyſ-

*) Dupont.

A. 1683. dyſſenterie enlevoit juſqu'à ſoixante perſonnes par jour. Staremberg lui-même en étoit attaqué; & Capliers étoit chargé du commandement. On ne comptoit plus que trois ou quatre Officiers par bataillon, la plûpart bleſſés; preſque tous les Chefs avoient diſparu. Le Soldat miné par la fatigue & la mauvaiſe nourriture ſe traînoit aux brèches; & celui que le feu de l'ennemi ne conſumoit pas, expiroit de langueur. Le peuple, qui, au commencement, ſe livroit aux travaux du ſiége, ne connoiſſoit plus d'autre défenſe que la priere: il rempliſſoit les Egliſes où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur.

Dès le 22 Août, Capliers, qui peſoit ſi bien les forces, jugeoit qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, ſi les ennemis livroient un aſſaut général *). Depuis cette époque, une ruine ſe précipitoit ſur l'autre. La demi-lune étoit priſe. Des brèches de dix & vingt toiſes ouvroient les deux baſtions & la courtine: les Soldats ſervoient de murailles. Une mine s'avançoit ſous le Palais de l'Empereur déjà écraſé de bombes & voiſin du baſtion de la cour. D'autres ſerpentoient çà & là. On en éventoit quelques-unes: mais les Mineurs Autrichiens, gens ramaſſés, ne

*) Dupont.

ne vouloient plus rentrer dans la terre A. 1683.
dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'artillerie ne pouvoit plus répondre. La plûpart des canons étoient rompus ou démontés.

Le Duc de Lorraine venoit de recevoir une lettre de Staremberg, cet homme ferme & même avantageux, qui, au commencement du siége avoit écrit: *Je ne rendrai la place qu'avec la derniere goutte de mon sang.* A peine en ce moment conservoit-il un rayon d'espérance. Sa lettre ne portoit que ces mots: *Plus de tems à perdre*, Monseigneur, *plus de tems à perdre* *).

On ne conçoit pas la stupide inaction de Kara-Mustapha. Il est certain que, si dans ce moment il eût livré un assaut général, c'en étoit fait de Vienne. L'avarice éteignit la foudre dans sa main. Il s'étoit figuré que la résidence des Empereurs d'Allemagne devoit renfermer des trésors immenses; & il craignoit que le pillage, inévitable dans une Ville prise d'assaut, ne le privât de ces trésors imaginaires. Il aimoit mieux attendre que la place se rendît, événement dont il se flattoit à chaque minute. La présomption se joignoit à l'avarice pour l'aveugler. Il

*) Dupont.

A. 1683. Il plaiſantoit ſur la foibleſſe de l'Armée Chrétienne qu'il croyoit encore plus foible qu'elle n'étoit; & il ne lui ſuppoſoit pas aſſez de hardieſſe pour venir l'attaquer. Il étoit ſi mal inſtruit, qu'il ignoroit encore que le Roi Jean eût marché en perſonne. Cette ignorance étoit d'ailleurs une ſuite de la fierté mal-entendue de la Porte. Elle reçoit tous les Ambaſſadeurs des Cours Chrétiennes, & n'y entretient pas un ſeul Agent. Cela fait que les Chrétiens pénétrent ſes ſecrets, tandis qu'elle ignore ſouvent ce qui ſe paſſe publiquement chez eux. Le Viſir, qui n'avoit qu'un ſoupçon de la marche de Jean, menoit avec ſoi l'Envoyé de Pologne, le Chevalier Troski les fers aux pieds & aux mains pour répondre de la conduite de ſon Maître *). De tous les Princes ligués c'étoit celui qu'il redoutoit le plus. On va voir s'il avoit raiſon.

Jean prêt à marcher délivra l'ordre de bataille écrit de ſa propre main. Le voici tel qu'il a été trouvé dans ſes manuſcrits.

„Le Corps de Bataille ſera compoſé „des Troupes Impériales aux quelles nous „joindrons le Régiment de Cavalerie du „Maréchal de la Cour, le Chevalier Lu„bomirs-

*) Dupont, Journal du Siége.

„bomirski, & quatre ou cinq Efcadrons A. 1683.
„de nos Gendarmes, à la place defquels
„on nous donnera des Dragons ou quel-
„ques autres Troupes Allemandes. Ce
„Corps fera commandé par Monfieur le
„Duc de Lorraine.

„L'Armée Polonoife occupera l'aîle
„droite qui fera commandée par le Grand-
„Général, Jablonowski, & les autres
„Généraux de cette Nation.

„Les Troupes de Meffieurs les Ele-
„ɛ̃teurs de Baviere & de Saxe feront à
„l'aîle gauche, auxquelles nous donne-
„rons auffi quelques Efcadrons de nos
„Gendarmes & de notre autre Cavalerie
„Polonoife, à la Place defquels ils nous
„donneront des Dragons ou de l'In-
„fanterie.

„Les canons feront partagés, & en
„cas que Meffieurs les Electeurs n'en a-
„yent pas affez, Monfieur le Duc de Lor-
„raine leur en fournira. Cette aîle fera
„compofée par Meffieurs les Electeurs.

„Les Troupes des Cercles de l'Empire
„s'étendront le long du Danube avec
„l'aîle gauche en fe rabattant un peu fur
„leur droite; & cela par deux raifons:
„la premiere, pour inquiéter les ennemis
„dans la crainte d'être chargés en flanc;
„& la feconde, pour être à portée de jet-
„ter un fecours dans la Ville en cas que
„nous ne puiffions pas pouffer les enne-

A. 1683. „mis auſſitôt que nous l'eſpérons. Mon-„ſieur le Prince de Valdeck commandera „ce Corps.

„La premiere ligne ne ſera que d'In-„fanterie avec des canons, ſuivie de près „par une ligne de Cavalerie. Si ces deux „lignes étoient mêlées, elles s'embaraſ-„feroient ſans doute dans les paſſages des „défilés, bois & montagnes. Mais auſſi-„tôt qu'on ſera entré dans la plaine, la „Cavalerie prendra ſes poſtes dans les „intervalles des bataillons qui ſeront mé-„nagés à cet effet; & ſur-tout nos Gen-„darmes qui chargeront les premiers.

„Si nous mettons toutes nos Armées „en trois lignes ſeulement, cela nous „prendra plus d'une lieue & demie d'Al-„lemagne, ce qui ne feroit pas à notre „avantage; & il faudroit paſſer la petite „riviere de Vien qui doit nous demeurer „à notre aîle droite. C'eſt pourquoi il „faut faire quatre lignes; & cette quatrié-„me ſervira de Corps de réſerve.

„Pour une plus grande ſûreté de l'In-„fanterie, contre le premier effort de la „Cavalerie Turque, qui eſt toujours fort „vif, on ſe pourroit fort bien ſervir de „*Spanchéraiſtres* ou *Chevaux-de-Frize*, „mais forts légers pour les porter com-„modément, & à chaque alte les jetter à „la tête des bataillons.

„Je

„Je prie tous Meſſieurs les Généraux, A. 1683.
„qu'à meſure que les Armées ſeront deſ-
„cendues de la derniere montagne en en-
„trant dans la plaine, chacune prenne
„ſon poſte, comme il eſt marqué dans ce
„préſent ordre. "

On n'avoit que cinq lieues à faire pour arriver aux Turcs, dont on étoit ſéparé par une chaîne de montagnes. Deux routes ſe préſentoient; l'une par la partie la plus élevée: l'autre par le côté où les ſommets s'abbaiſſant, devenoient plus praticables. Le Conſeil de Guerre aſſemblé fut pour la derniere. Le Roi décida pour la premiere qui étoit beaucoup plus courte, & perſonne ne murmura, parce quil fit ſentir que le ſalut de Vienne dépendoit d'un moment, & qu'il étoit des cas où il falloit préférer l'activité à la prudence.

Le 9 Septembre toutes les troupes s'ébranlerent. Les Allemands, après pluſieurs tentatives pour monter leur canon, déſeſpérerent & le laiſſerent dans la plaine. Les Polonois furent plus entreprenans. Le Palatin de Kiovie, *Konski*, Grand-Maître de l'Artillerie, en fit paſſer vingt-huit piéces, & ce furent les ſeules qui tirerent le jour de la bataille *).

*) Dupont.

A. 1683. Cette marche toute hérissée de difficultés dura trois jours. Il y en avoit deux que l'Armée Polonoise n'avoit vû son Roi; elle le demandoit avec la derniere inquiétude. Il étoit parmi les troupes de l'Empire pour les encourager.

On approchoit de la derniere montagne appellée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Visir de réparer ses fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés; il arrêtoit l'Armée Chrétienne. Il ne le fit pas. C'est dans ce moment que les Janissaires indignés de tant de bévûes, s'écrioient: *Venez, Infideles, la seule vûe de vos chapeaux nous fera fuir.*

Ce sommet du Calemberg qui restoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, un des plus beaux & des plus terribles spectacles de la puissance humaine; une vaste plaine & les Isles du Danube couvertes de pavillons, dont la magnificence ressembloit plûtôt à un Camp de plaisir qu'à la dureté de la guerre; une multitude innombrable de Chevaux, de Chameaux & de Bufles *); deux cents mille combattans en mouvement;

*) Les Turcs employent les Bufles à traîner l'artillerie. Les chevaux & les chameaux pour porter les équipages; car ils ne se servent point de charriots.

ment; des essains de Tartares qui côto- A. 1683.
yoient le pied de la montagne dans leur confusion ordinaire; le feu terrible des Assiégeans, & celui des Assiégés tel qu'il pouvoit être; une grande Ville qu'on ne distinguoit plus qu'à la pointe des clochers, au feu & à la fumée qui la couvroient.

Des signaux avertirent incontinent les Assiégés du secours qui leur arrivoit. Il faut avoir souffert toutes les extrémités d'un long siége, & se voir destiné avec sa femme & ses enfans au glaive du Vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre infidele, pour sentir toute la joie que la Ville éprouva: mais la crainte reparoissoit aussi-tôt. Kara-Mustapha, avec tant de forces, pouvoit encore prétendre à un succès qu'il ne méritoit pas. Jean, qui examinoit ses dispositions, dit aux Généraux Allemands: *Cet homme est mal campé, c'est un ignorant, nous le battrons.* Il ne faut pas prendre ce mot pour un oracle hasardé dans la vûe de donner de la confiance. On sait que le Maréchal de Villars, occupé sans gloire dans les Cévennes, prophétisa la défaite de Tallard sur sa mauvaise position à la journée d'Hochstet. Un Général qui ne sait pas prophétiser ainsi, doit quitter le commandement.

A 1683. Le Canon préluda de part & d'autre à la grande ſcéne du lendemain. C'étoit le 12 Septembre, moment où il falloit décider ſi Vienne, ſous Mahomet IV auroit le ſort de Conſtantinople ſous Mahomet II & ſi l'Empire d'Occident iroit ſe réunir à l'Empire d'Orient: peut-être encore ſi l'Europe reſteroit Chrétienne.

Deux heures avant l'Aurore, le Roi, le Duc de Lorraine & pluſieurs Généraux firent un acte de Religion peu pratiqué de notre tems. Ils s'adreſſerent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Euchariſtie; tandis que les Turcs crioient au Dieu unique & ſolitaire d'Abraham, *Allah! Allah!* *)

Ces cris redoublerent au lever du ſoleil, lorſque l'Armée Chrétienne deſcendit à pas lent & égal, preſſant les rangs, roulant du canon devant elle, faiſant alte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargiſſoit & prenoit de la profondeur, à meſure que l'eſpace augmentoit: vaſte amphithéâtre où les Turcs dans le plus grand mouvement, conſidéroient leurs ennemis. Ce fut alors que le Kan des Tartares fit obſer-

*) Mot Arabe qui répond à ceux d'*Elohim*, d'*Adonaï*, & de *Tétragrammaton*. Tous ces mots ſignifient l'Etre par excellence, l'Eſſence Divine.

obferver au Vifir les lances ornés de banderolles dans la Gendarmerie Polonoife, en lui difant: *Le Roi eft à la tête*; parole qui le remplit d' inquiétude *). A. 1683.

Sur le champ, après avoir donné ordre aux Tartares de mettre à mort tous leurs captifs, au nombre de trente mille, boucherie digne d'un tel Chef, il fait marcher à la montagne, & en même-tems il ordonne l'affaut général à la Place. Ce dernier ordre n'étoit plus de faifon. Les Affiégés avoient repris courage; & les Janiffaires irrités l'avoient perdu.

Cependant les Chrétiens continuoient à defcendre, & les Turcs montoient. L'action s'engagea. La premiere ligne des Chrétiens, toute infanterie, chargea avec tant d'impétuofité, qu'elle fit place à une ligne de Cavalerie qui prit pofte dans les intervalles des bataillons. Le Roi, les Princes & les Généraux gagnant la tête, combattoient tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie. Les deux autres lignes preffoient les premieres. Konski, auffi favant dans l'Art Militaire, qu' intrépide dans l'action, dirigeoit l'Artillerie qui tiroit à cartouche & de fort près.

Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes,

*) Journal du Siége, page 79.

A. 1683. vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laiſſé ſon canon à l'entrée des vignes, ſouffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les Combattans répandus ſur ce terrein inégal, ſe le diſputerent avec acharnement juſques ſur le midi. Le Comte de Maligni, frere de la Reine de Pologne, venoit de s'établir ſur une hauteur qui prenoit les Turcs en flanc; ceux-ci chaſſés de collines en collines, ſe retirerent dans la plaine en bordant leur camp.

L'Armée Chrétienne, l'aîle gauche ſurtout, s'emportant & criant victoire, voulut les pouſſer ſans relâche. Cette ardeur étoit belle; mais le Roi la jugea dangéreuſe. La Cavalerie Allemande, montée peſamment, ſe feroit bien-tôt miſe hors d'haleine dans l'eſpace qu'il falloit parcourir. Une autre raiſon plus forte encore; c'eſt que tous les Corps ayant combattu, tantôt ſur des hauteurs, tantôt dans des fonds, avoient doublé néceſſairement les uns ſur les autres & dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque tems à le rétablir; & la plaine devint le théâtre d'un triomphe que la poſtérité aura toujours peine à croire. Soixante & dix mille hommes alloient ſe heurter contre deux cents mille. Dans l'Armée Turque, le Bacha de Diarbekir commandoit l'aîle droite, celui de Bude la

la gauche, le Visir étoit au centre, ayant A. 1683.
à ses côtés l'Aga des Janissaires & le Général des Spahis.

Les deux Armées resterent immobiles quelque tems: les Chrétiens dans le silence; les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Dans ce moment terrible un pavillon rouge s'éleva du milieu des Infideles; & à côté le grand Etendart de Mahomet consacré par la Foi Musulmane. Cette espéce de *Labarum* ou d'*Oriflamme*, ce prestige qui leur donne quelquefois autant de courage, que la vérité en inspire aux Chrétiens, ne joua pas son rôle dans cette grande occasion. Le Visir lui avoit ôté toute sa vertu.

Jean ordonne la charge. La Cavalerie Polonoise, le sabre à la main, pousse droit au Visir, endroit marqué par l'Etendart. Elle enfonce les premiers rangs; elle perce jusqu'aux nombreux escadrons qui environnent le Visir. Ce Corps de Spahis dispute le victoire: mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, les Tartares, les Janissaires mêmes ne marquent point de volonté: effet funeste de la haîne & du mépris qu'on a pour le Général. Il veut rétablir la confiance en montrant du courage & de la bonté; il n'est plus tems. Il s'adresse au Bacha de Bude & à d'autres

A. 1683. Chefs qui ne répondent que par un silence désespérant: *Et toi*, dit-il au Prince Tartare, *ne veux-tu pas me secourir?* Le Kan ne voit plus de salut que dans la fuite. Les Spahis en sont à leurs derniers efforts. La Cavalerie Polonoise, les ouvre, les renverse. Le grand Etendard disparoît. Le Visir tourne le dos & répand la crainte en fuyant. Le découragement s'étend du centre vers les aîles, que tous les Corps de l'Armée Chrétienne pressent à la fois: Jablonowski la gauche, les Electeurs la droite, pendant que le Duc de Lorraine tombe sur le centre; le Roi animant tout par l'action & le commandement. La terreur ôte la réfléxion & les forces à cette multitude, qui, sous un bon Chef, auroit dû, dans une vaste plaine, envelopper son ennemi; & sans la nuit qui vient couvrir les combattans, c'eût été une déroute totale; ce n'est qu'une retraite précipitée *).

Jean tourne rapidement contre les Janissaires qui sont restés dans les travaux du siége. On ne les trouve plus, & Vienne est libre. Le Soldat victorieux veut se jetter dans le camp des vaincus, où tant de richesses abandonnées l'appellent, tentation dangéreuse pour le moment. Les vaincus, à la faveur de l'obscurité,

*) Journal du Siége, page 79.

fcurité, pouvoient revenir fur leurs pas, A. 1683. & tailler en piéce une Armée que le pillage auroit laiſſée fans défenfe. Un ordre, fous peine de la vie, la retint toute la nuit fous les armes. Jean auroit peut-être mieux employé le tems à pourfuivre l'ennemi, comme le vouloit le Duc de Lorraine: mais les Grands Hommes font des fautes parce qu'ils font hommes; & ceux qui ont voulu le juftifier, difent que les Polonois, après une fi longue marche, étoient accablés de fatigues, & fans bagage qui ne pouvoit arriver de trois jours. Les autres qui ont cherché à le noircir, ont prétendu que l'envie de s'affurer le choix du butin y entroit pour beaucoup.

Parmi un grand nombre de prifonniers, on amena au Roi un Ecuyer Arabe, avec un cheval armé & caparaçonné comme au tems des Amadis, pour un tournois. L'Ecuyer donna la généalogie de ce cheval qui appartenoit au Vifir. Les Arabes qui comptent pour rien la nobleffe des hommes, font grande attention à celle des chevaux, dont les races ne dégénerent jamais lorfqu'on les foigne & qu'elles font fans mélange.

On amena auffi quelques transfuges Polonois qui, touchés de repentir, revenoient à leurs Drapeaux. L'un d'eux qui avoit trouvé de l'emploi dans la maifon

même

A. 1683. même du Visir, apportoit un étrier de vermeil que son Maître avoit perdu en changeant de cheval dans sa fuite. *Prenez cet étrier*, dit le Roi, à un de ses Officiers; *portez-le à la Reine, & vous lui direz que celui qui s'en servoit est vaincu.* La Reine aimoit la gloire & les présens; celui-ci n'avoit pas de quoi l'éblouir: le tems amena tout.

Sur les six heures du matin le camp ennemi fut ouvert au Soldat, dont l'avidité fut d'abord suspendue par un spectacle terrible. Des meres égorgées çà & là: quelques-unes avoient encore leurs enfans attachés à leurs mammelles. Ces femmes ne ressembloient pas à celles qui suivent les Armées Chrétiennes, courtisannes aussi funestes à la santé qu'à la vertu. C'étoient des épouses que les Turcs avoient mieux aimé sacrifier que de les prostituer aux Chrétiens. Ils avoient épargné les enfans. On en recueillit cinq à six cents que le bon Evêque de Newstadt, celui à qui Vienne devoit déjà beaucoup, fit nourrir & élever dans la Religion des vainqueurs *).

Quand on entra dans les tentes du Visir un autre objet de douleur & de joie fit oublier le pillage pour le moment. C'étoit l'En-

*) Journal du Siége, page 187.

l'Envoyé de Pologne chargé de fers. Le A. 1683.
Visir lui avoit dit plus d'une fois: *Si ton Maître marche, je te ferai trancher la tête.* Heureusement le Visir ne fut instruit qu'au moment de la bataille; & il avoit trop d'affaires pour penser à tenir sa parole. Mais l'infortuné Troski avoit vû pendant deux mois le sabre levé sur lui. Les Souverains sentent-ils assez d'aussi grands sacrifices?

Jamais butin ne fut plus abondant. Les Turcs économes dans la paix, sont magnifiques à la guerre; point de tables, encore moins de jeux. Ils ont un proverbe, que *celui qui tue un joueur de dez, est beni par le Seigneur:* mais riches harnois, habits & meubles de prix, armes décorées, pavillons somptueux, & une foule de Marchands qui étalent dans une foire guerriere le luxe de l'Asie. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent de ces dépouilles. Les Généraux mêmes ne s'oublierent pas. Les mœurs des différentes Nations doivent jetter de la différence dans nos jugemens sur les guerriers. Nous lisons dans Homere que les Héros Grecs, après la victoire, partageoient le butin; & sans recourir à l'Antiquité Grecque, on sait qu'au tems de Charlemagne les dépouilles des Sarrazins en Espagne furent partagées entre le Roi, les Officiers & les Soldats. Le Héros du jour eut ici sa part. Il écrivit à la Reine,

A. 1683. Reine: que „le Grand Visir l'avoit fait „son héritier; & qu'il avoit trouvé dans „ses tentes la valeur de plusieurs mil„lions de ducats. Ainsi, ajoute-t-il, „vous ne direz pas de moi ce que disent „les Femmes Tartares quand elles voient „rentrer leurs maris les mains vuides: „vous n'êtes pas des hommes, puisque „vous revenez sans butin. "

Parmi tant de choses qu'on s'approprioit, il y en eut deux qui fixerent les regards sans irriter la convoitise. Un grand étendart qu'une joie précipitée fit prendre pour celui de Mahomet. On se trompa. Les grandes précautions des Turcs ont toujours prévenu cette calamité. Il est enfermé dans une Arche d'or avec l'Alcoran & la robbe du Prophète. Cette Arche est portée sur un chameau qui marche devant le Sultan ou le Visir; & lorsque dans une bataille on déploie l'étendart, il y a un Officier de la race de Mahomet, le *Naikbul-Eschret*, qui veille au succès du combat; & pour peu que la victoire panche du côté de l'ennemi, il se sauve au plus vite avec le sacré dépôt. Le Visir, en cette occasion, accompagna cette fuite *). Mais les Chrétiens qui aimoient à se tromper sur ce fait, ont toujours crû posséder le

*) Cantémir, Tome 2. page 154.

le fameux Etendart; & les Hiſtoriens, A. 1683.
les uns après les autres, ſans en excepter le célèbre Auteur des Annales de l'Empire, ont nourri l'erreur. L'autre dépouille ſacrée, c'étoit un tableau de la Vierge, trouvé dans la tente du Viſir avec cette inſcription latine:

Per hanc Imaginem victor eris, Joannes.

Per hanc Imaginem victor ero Joannes.

Jean, par cette Image, tu vaincras.

Et Jean répond:

Par cette Image, je vaincrai.

Imitation du ſigne que Conſtantin vit en l'air lorſqu'il alloit combattre Maxence.

L'Image donna beaucoup à parler. Les uns trouvoient fort ſingulier que le Viſir eût dans ſa tente un monument qui prophétiſoit ſa ruine; & qui auroit plûtôt dû être dépoſé entre les mains de Jean. D'autres ſoutenoient qu'en fait de miracles, la critique doit être extrêmement circonſpecte. L'Image fut placée dans une magnifique Chapelle que la Reine de Pologne fit bâtir; & le prétendu étendart de Mahomet fut envoyé au Pape pour en faire hommage au Dieu des Armées. Tout le canon reſta à l'Empereur, & l'Empire auſſi. Le Viſir s'étoit bien flatté de lui faire la loi. Il avoit apporté toute la décoration qu'il deſti-

A. 1683. deſtinoit à ſon entrée triomphale dans Vienne. Il avoit amené en magaſins, en artillerie, en ouvriers de toute eſpèce tout ce qu'il falloit pour ravitailler & fortifier la place où il comptoit de réſider juſqu'à la campagne ſuivante qu'il regardoit comme la fin du regne de Léopold. Vienne priſe, il enfermoit l'Italie par un double croiſſant, il n'y avoit juſqu'au Rhin aucune place de réſiſtance; & on ne voyoit plus que la fortune de Louis XIV capable de l'arrêter. Avec des projets ſi vaſtes & des forces auſſi grandes, il falloit avoir d'autres mœurs & une autre tête. Il n'avoit fait qu'une action de vigueur, ſa marche rapide ſur Vienne, feignant d'en vouloir à Raab.

Au reſte, jamais journée auſſi déciſive ne fut moins meurtriere. Un Secrétaire Italien, *Talenti*, que le Roi de Pologne renvoya au Pape, débita ſur toute ſa route, & au Pontiſe même, qu'il avoit marché durant quatre lieues ſur des corps morts. Cette fable étoit bonne pour amuſer Rome: mais ſi le Sécrétaire exagéroit ſans pudeur, un Auteur célébre qui par l'univerſalité de ſes connoiſſances & la beauté de ſes ouvrages, a bien acquis le droit de faire des fautes, diminue ſans vraiſemblance. Il eſtime la perte des Chrétiens à deux cents hommes ſeulement,

lement, & celle des Turcs au-dessous de A. 1683.
mille *). Le Jésuite d'Avrigny, dans ses Mémoires, ouvrage fort estimable d'ailleurs, croit rencontrer plus juste en poussant la perte des Chrétiens jusqu'à six cents **). C'est ainsi que les erreurs se perpétuent. Du côté des Chrétiens, un seul escadron Polonois perdit vingt-deux Gendarmes. Tout les escadrons donnerent, & plus de cent Officiers furent tués. Or on sçait qu'il faut compter au moins dix Soldats pour un Officier. Les Allemands ne resterent pas les bras croisés, & dès qu'on porte des coups, on en reçoit quelques-uns. Les Polonois regretterent Zbaski, Maczinski, le Castellan Urbanski, le jeune Potoçki, chef d'une grande Maison, l'intrépide Mondreoski, que la journée de Choczin avoit tant illustré, le Lieutenant-Général Assuerus, & beaucoup d'autres dont les têtes furent trouvées au pied du pavillon rouge qui marquoit la place du Visir. Les Impériaux donnerent des larmes au Prince de Croy, comme ils en avoient donné un peu avant dans la malheureuse affaire de Pétronel, au jeune Prince d'Aremberg, & au Chevalier de Savoye, frere aîné du Prince Eugène. La mort de ce

*) Annales de l'Empire, Tome 2. page 347.
**) Tome 3. page 417.

A. 1683. ce dernier eut quelque chose de bien déplorable; un Tartare, après l'avoir blessé d'un coup de sabre, le chargea sur son cheval, en le serrant de telle force qu'il lui écrasa l'estomach. Le malheureux Prince fut dégagé pour mourir à Vienne le troisiéme jour. Quant aux Turcs qui perdirent beaucoup de drapeaux, on sait qu'on ne les rend qu'avec beaucoup de sang, & à jetter un coup d'œil rapide sur les deux Armées, qui d'abord se disputent pied à pied, pendant six heures, un terrein coupé de hauteurs & de vignes, & qui ensuite viennent à un engagement général; tout cela ne se fait pas sans une perte considérable: mais qui paroîtra toujours légere, & qui le fut en effet pour une si grande victoire.

Jean se fit un plaisir, malin peut-être, d'en donner avis à Louis XIV. Sa lettre portoit, *qu'il croyoit devoir se réjouir par préference, d'un succès si avantageux à toute la Chrétienté, avec le fils aîné de l'Eglise.* La puissance & les victoires du Monarque François remplissoient l'Europe. Jean n'avoit pû se défendre d'un peu de jalousie. Il la marqua même l'année suivante, dans une de ces occasions où les Rois comme les Sujets disent franchement ce qu'ils pensent. La nouvelle de la prise de Luxembourg arriva à Varsovie: nouveau triomphe pour les armes de

de Louis. Un Chirurgien François qui A. 1683.
servoit le Roi de Pologne, & alors dans sa chambre, s'écria: Ah! c'est un Roi, celui-là. - - *Et moi*, interrompit le Roi avec colere, *qui suis-je donc?* - - Annoncer à Louis la délivrance de Vienne & de l'Empire, un si grand exploit avec si peu de forces, c'étoit lui faire sentir qu'il n'étoit pas *le seul Grand*.

Le lendemain d'une victoire est encore un beau jour. Staremberg vint saluer le libérateur de Vienne. Le Héros crut pouvoir y triompher sans blesser l'Empereur. Il y entra par des ruines, au milieu des acclamations. Son cheval avoit peine à percer une foule qui se prosternoit, qui vouloit baiser ses pieds, qui l'appelloit son pere, son sauveur, le plus grand des Princes. Vienne oublioit en ce moment qu'elle avoit un Maître jaloux. Le plaisir de délivrer des malheureux, & leur reconnoissance qui n'étoit point commandée, attendrirent Jean jusqu'aux larmes. Il avoua que le Trône n'avoit rien d'aussi flatteur. Les cris de joie le conduisoient jusqu'à la Cathédrale, où il vouloit remercier le Dieu des Batailles. Il apperçut sur ce Temple un monument d'ignominie que le Grand Soliman y avoit fait placer *), c'étoit *le Croissant*.

*) Condition sous laquelle il leva le Siége de Vienne,

A. 1683. Il le fit abattre, & fouler aux pieds par le Peuple. Il entonna lui-même le *Te Deum* qui fut chanté. Dans cette cérémonie on ne vit aucun Magiſtrat. Les perſonnes même diſtinguées dans la Ville ne s'y trouverent qu'en petit nombre, tandis que le Peuple, ſans politique, chantoit les louanges de Dieu & celles du Vainqueur. Le Sermon qu'on entendit, avoit pour texte: *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé* JEAN. C'avoit été l'exclamation du Pape Pie V, un ſiécle auparavant, lorſqu'il apprit la fameuſe bataille de Lépante, que le célébre Batard de Charles-Quint, Dom Juan d'Autriche, gagna contre la flote du Sultan Sélim. Il y avoit pourtant une grande différence entre cette victoire & celle de Jean Sobieski. La Chrétienté ne tira preſqu'aucun fruit de la premiere. Celle de Vienne a ſauvé l'Empire & la Religion. Vienne priſe, on eût vû, comme à Conſtantinople, les Egliſes Chrétiennes ſe changer en Moſquées; & qui ſait où le Mahométiſme, qui couvre déjà tant de terres, eût fini?

Léopold, qui comptoit triompher dans ſa Capitale, ſans avoir combattu, arrivoit par le Danube, oſant à peine jetter les yeux ſur les ruines encore fumantes de

Vienne, qui commençoit à l'inquiéter, tandis que la Place étoit encore plus inquiette.

de tant de hameaux, de villages, de jardins, de maiſons de plaiſance, ruines ſi vaſtes qu'il fallut faire une nouvelle carte topographique: les lieux marqués dans celle de *Viſcher* ne ſubſiſtoient plus *). A meſure qu'il approchoit, il entendit des ſalves de canon qui n'étoient pas pour lui. Son cœur fut profondément bleſſé; & en ſe tournant vers le Comte de Sintzendorf, il lui dit: *La foibleſſe des conſeils où vous avez eu part, cauſe la honte que je reçois aujourd'hui.* Ces paroles dites avec ce ton de Maître qui écraſe toujours le Courtiſan, cauſerent au Miniſtre un ſaiſiſſement dont il mourut le lendemain **). Un Miniſtre qui expireroit de douleur pour avoir conſeillé le malheur du peuple, mériteroit des larmes. A. 1683.

L'Empereur, pour n'être pas ſpectateur du triomphe de Jean, ſuſpendit ſa marche. Une difficulté de cérémonial l'arrêtoit auſſi: il s'agiſſoit de ſavoir ſi jamais un Roi Electif s'étoit trouvé avec un Empereur, & comment il avoit été reçu. Le Duc de Lorraine qui n'entendoit en ce moment que le cri de la reconnoiſſance, répondit: *A bras ouverts, s'il a ſauvé l'Empire.* L'Empereur n'écoutoit que la dignité Impériale, & il fit ſavoir à Jean qu'il

Q 3

*) Journal du Siége, page 26.

**) Memoires du Duc de Villars, Tom. I. p. 329.

A. 1683. qu'il ne lui donneroit pas la main qu'il prétendoit en qualité de Souverain. Après bien des chicanes, il fut reglé qu'on se verroit en pleine campagne. L'Empereur, en s'acheminant, passa devant les Bavarois. L'Electeur étoit à leur tête. Il avoit reçu de Léopold une épée enrichie de diamans, dont il venoit de faire un bon usage: cela ne l'empêcha pas d'éprouver dans la suite toute la rigueur de la Maison d'Autriche.

Le moment de l'entrevue arriva. Le Roi de Pologne avec un bonnet à la Polonoise & une aigrette terminée par une grosse perle flottante, armé comme le jour de la bataille, avec un bouclier à la Romaine où étoient gravées, non les actions de ses ayeux, mais les siennes; monté sur un cheval superbe & magnifiquement harnaché, aborda l'Empereur avec ce port héroïque dont la nature lui avoit fait présent, & cet air que donne la victoire. L'Empereur, vétu comme il l'étoit dans sa Cour, assez simplement, & monté de même, ne l'entretint que des services reçus en tout tems par les Polonois de l'amitié & de la protection des Empereurs. Il lâcha pourtant le mot de reconnoissance pour la délivrance de Vienne. A ce mot le Roi tournant bride, lui dit: *Mon Frere, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* Il alloit finir l'entretien qui devenoit gênant: mais il apperçut

perçut le Prince Jacques ſon fils qui met- A. 1683.
toit pied à terre pour ſaluer l'Empereur. *C'eſt un Prince*, lui dit-il, *que j'eleve pour le ſervice de la Chrétienté.* L'Empereur, ſans dire mot, fit un ſigne de tête : c'étoit pourtant ce jeune Prince dont il avoit promis de faire ſon gendre. A quoi devoient s'attendre les Palatins qui environnoient leur Roi ? L'un d'eux s'avança pour baiſer la botte de Sa Majeſté Impériale : mais il s'attira une réprimande de la part de ſon Maître : *Palatin ! point de baſſeſſe ;* & on ſe quitta. Perſonne ne fut plus bleſſé des procédés de Léopold pour le Libérateur de Vienne que le Duc de Lorraine. On a dû s'appercevoir, dans le cours de l'expédition, des égards, de la déférence, de la vénération du Duc pour le Roi Jean ; & ſi on ſe rappelle que Jean lui avoit diſputé & enlevé la Couronne de Pologne, on conviendra qu'il falloit être bien grand pour traiter ainſi un rival.

Jean mécontent de l'Empereur, après avoir ſauvé l'Empire, devoit naturellement penſer à retourner dans ſes Etats. C'étoit l'intention de la République & le vœu de la Reine. L'Empereur lui-même le ſouhaitoit, pour une raiſon qu'il ſe gardoit de manifeſter. Il ſavoit que les mécontens de Hongrie, ne comptant plus aſſez ſur la fortune de Tékéli, avoient fait offrir

A. 1683. offrir leur Couronne à Jean pour le Prince Jacques son fils. Ces mécontens étoient en armes ; & Léopold ne voyoit pas tranquillement à leur portée un Roi victorieux qui, en acceptant cette Couronne, pouvoit lui vendre cherement le service qu'il lui avoit rendu. Cette ambition que Jean auroit pû justifier par les suffrages d'un peuple qui reprenoit sa liberté pour en dispo-ser, n'entroit point dans son ame ; il ne pensoit qu'à la cause commune de la Chrétienté & à l'intérêt particulier de la Pologne en continuant d'humilier l'Empire Othoman. Il se flattoit même encore, malgré les procédés de Léopold, de lui voir accomplir ses promesses. Le mariage d'une Archiduchesse avec son fils, l'hérédité absolue de la Couronne de Pologne dans sa Maison : cette double espérance le soutenoit contre la hauteur Impériale.

Lorsque le Conseil de Vienne eut pénétré ses sentimens, il résolut de profiter encore des forces Polonoises pour enlever *Neuhausel* aux Turcs. Cette place dont le Duc de Lorraine avoit été obligé de lever le siége au commencement de la campagne est située au Nord du Danube. Ce siége fournissoit le moyen de revoir les Turcs qu'on se repentoit d'avoir laissé échapper avec si peu de perte.

Kara-

Kara-Mustapha, après sa défaite, s'étoit retiré à Bude *), où il attendoit son sort. Sa qualité de gendre de Mahomet le servit; & encore plus la Sultane Validé. Les Sultans ont un respect tout particulier pour leur mere au-delà même de ce que la nature prescrit. Si, sans la consulter, ils partageoient leur lit avec une Sultane, l'Alcoran & la Cour en murmureroient. Ils lui abandonnent une partie de la police du Serrail; ils lui permettent d'entrer dans les Conseils d'Etat; elle délibere, à face voilée, avec le Visir & le Mouphti **). Mahomet étoit pénétré de ce respect filial pour sa Mere. Elle suborna des témoins qui cherchoient à s'avancer par une complaisance assez ordinaire dans les Cours. Elle rejetta le désastre de Vienne sur des têtes bien moins criminelles que celle de son Favori. Le Bacha de Bude fut étranglé & regretté de tout l'Empire. Il avoit fait des prodiges au siége de Candie, appaisé une révolte en Egypte, A. 1683.

*) Capitale du Royaume de Hongrie. On dispute si c'est l'ancienne *Aquineum* où étoit la seconde Légion Romaine *Adjutrix*. Antonin, dans l'exemplaire du Vatican, a écrit *Aquineo*. Cette *Aquineo* ou *Aquineum*, n'est-ce point plûtôt *Cépol* sur le Danube? D'autres encore prétendent que ce n'est ni Bude, ni Cépol, mais *Strigonie*. Ample matiere pour une belle dissertation qui ne prouvera rien.

**) Cantémir, Tome 2. page 151.

A. 1683. Egypte, augmenté le tribut de ce Royaume, sans fouler le peuple, mérité la confiance du grand Cuprogli. Il est vrai que dans l'occasion présente il avoit livré le Visir aux armes des Chrétiens, défection qui n'arrive presque jamais qu'à un Général méprisé ou détesté : faute pourtant inexcusable ; il la payoit de sa tête. Trois autres Bachas expirerent avec lui. Le Kan des Tartares fut déposé : déposition qu'il n'auroit pas méritée sous un autre Visir.

Le même Courier qui étoit chargé de ces ordres cruels, apportoit au vrai coupable des marques éclatantes d'une faveur continuée ; mais à condition de réparer son malheur. Tout vaincu qu'il étoit, il avoit encore une Armée bien supérieure à celle des vainqueurs. La lice se r'ouvroit.

Le Roi de Pologne étoit en marche dès le 17 Septembre, pour achever la destruction de l'ennemi ; car il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. L'Armée Allemande le suivoit, non pas aussi nombreuse qu'elle étoit à l'affaire de Vienne. Waldeck pensoit à remener les troupes des Cercles. L'Electeur de Baviere étoit malade, & son Corps d'Armée attendoit sa guérison. L'Electeur de Saxe s'étoit retiré tout-à-fait pour entrer dans le juste ressentiment d'un Prince de sa maison. Si dans la même carriere il se trouve deux sujets d un mérite éclatant,

tant, il eſt auſſi dangéreux de n'en ré- A. 1683.
compenſer qu'un, que de les oublier tous deux. Staremberg, outre une grande ſomme d'argent, avoit reçu la Toiſon d'Or & le Bâton de Feld-Maréchal. Ce dernier honneur auroit contenté le Prince de Saxe-Lawembourg qui l'avoit mérité en ſervant l'Empereur. Il lui fut refuſé, & il refuſa ſes ſervices en même tems que l'Electeur reprenoit ſes troupes. La Garniſon de Vienne & quelques autres Regimens, remplirent une partie du vuide. L'Armée Chrétienne ſe trouvoit encore forte de cinquante mille hommes. Elle paſſa le Danube au-deſſous de Preſbourg, ſous le canon de Comore, faiſant face à Neuhauſel.

Tous les Généraux Allemands n'avoient pas pour Jean la même déférence que le Duc de Lorraine. Staremberg, qui commandoit l'Infanterie, dépoſitaire de la faveur & des intentions de Léopold, ne ſe concilioit pas toujours avec les diſpoſitions de Jean. Un événement augmenta cette méſintelligence. Tékéli, depuis la défaite des Turcs, voyoit un précipice s'ouvrir ſous ſes pas. Il cherchoit un accommodement avec l'Empereur ſous la protection de Jean. Ses Envoyés furent écoutés dans un Conſeil. Leurs propoſitions ſe réduiſoient à ſix articles : la conſervation de leurs priviléges, la liberté

A. 1683. de conſcience, la reſtitution de leurs biens, la convocation d'une Diète libre, une ſuſpenſion d'armes pendant la négociation, & pour Tékéli leur Chef, la Souveraineté de quelques Comtés qu'on lui avoit promis l'année précédente. A peine eurent-ils achevé, que Staremberg les interrompit en ne parlant que d'échafauds & de bourreaux. Jean parla en Prince clément, puiſſant & armé, faiſant ſentir le reſpect qu'on devoit à la Médiation de celui qui venoit de ſauver l'Empire. Les Impériaux répondirent avec aigreur qu'ils n'avoient pas été ſimples ſpectateurs de cette grande journée. Jean dès ce moment réſolut de leur apprendre qu'il pouvoit vaincre ſans eux, quoique pour eux.

Un Corps de ſix à ſept mille Turcs, tout cavalerie, avoit paſſé le Danube ſur le pont de Strigonie pour en garder la tête. C'eſt-là où eſt le Fort de Barcan, ouvrage en terre, fraiſé & paliſſadé, peu conſidérable en lui-même; mais devenu fameux par les actions qui s'y paſſerent.

Cette Cavalerie Turque étoit commandée par un jeune homme qui avoit vû étrangler le Bacha de Bude, & ne craignoit point d'occuper ſa place. Ce jeune Bacha, *Kara-Méhémed*, né pour la guerre, plein de feu, de courage & d'ambition, vouloit mériter ſa fortune.

L'Ar-

L'Armée Polonoiſe campoit toujours en avant. Jean ſe flatta d'écraſer cette poignée de Turcs & d'enlever le Fort de Barcan. Mais il ne vouloit pas que les Allemands euſſent part à cette victoire. Il leur déroba ſa marche. Cependant des eſpions revenant à lui rapportoient que les ennemis étoient en grand nombre : *Ne nous informons pas*, dit-il, *combien ils ſont, mais où ils ſont.* Il les trouva trop tôt, quoique le nombre en fût réellement petit. A. 1683.

Le 7 Octobre fut un jour de ſang. Les Turcs s'étoient couverts d'un rideau. L'avant-garde Polonoiſe ne s'en croyoit pas ſi près. Ils fondent ſur elle ſans lui donner le tems de ſe mettre en bataille. Le trouble & la confuſion s'emparent des eſprits. L'Officier ne commande plus ou commande mal. On fait mettre pied à terre à des Dragons dans une plaine. Les Coſaques ſont renverſés ; les Pancernes ne tiennent plus ; les Dragons du Grand-Général ne remontent à cheval que pour ſe ſauver. Ceux du Roi n'en ont pas le tems & ſont taillés en piéces. On ne voit que des gens qui fuyent & des têtes qui tombent ſous le ſabre.

Jean arrive au milieu de ce déſordre avec le gros de ſa Cavalerie. Sa préſence n'arrête pas le Vainqueur. Le jeune Bacha redouble d'activité. A peine Jean

A. 1683. a-t-il le tems de ſe ranger ſur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté, il les charge même à ſon tour. Mais les Turcs ſe développant pour envelopper toute la ligne Polonoiſe, & pouſſés par cette fureur qui animoit les Mahométans ſous les premiers Califes, font plier la gauche, enfoncent la droite, ouvrent le centre. Ce n'étoient plus ces intrépides Towariſz qui dans le ſiécle paſſé avoient dit à leur Roi: *Qu'as-tu à craindre avec vingt mille lances? Quand le Ciel tomberoit, nous le ſoutiendrions de leurs pointes.*

Dans ce trouble univerſel où chaque inſtant entaſſoit des mourans ſur des morts, où la retraite devenoit auſſi dangereuſe que la reſiſtance, le grand Jablonowski pria le Roi de s'échapper avec ſon fils qui combattoit à côté de lui, ajoûtant qu'avec quelques eſcadrons ralliés il tâcheroit de tenir encore quelques momens pour couvrir ſa perſonne ſacrée. Le Roi ſavoit qu'il n'étoit ſacré que pour s'immoler à la République. Il continua le combat juſqu'à ce qu'il fût entraîné, lui & ſon fils, par la foule des fuyards. Jamais terreur plus grande. Les Houſſards jettoient leurs lances, les Cornettes leurs étendards; on voyoit tout cela pêle-mêle dans les ſillons avec les tymbales. Que perſonne ne ſe vante d'être toujours brave, & toujours prêt à prodiguer ſa vie pour conſerver ſon

Prince.

Prince. Les Officiers, ces braves de profession, abandonnoient le leur à la merci de l'ennemi. Des Généraux vouloient les retenir en leur montrant le Roi; ils répondoient que leur vie étoit leur premiere affaire; & que si le Roi étoit pris ou tué ils en feroient un autre. Vouloit-on user de la force: ils menaçoient de sabrer. Le Comte de Maligny, Frere de la Reine, vit le fer Polonois levé sur sa tête. L'inégalité du terrein augmentoit encore le carnage. Des sillons fort creux culbutoient le Cavalier pour être écrasé par les siens ou décapité par l'ennemi. Le jeune Lubomirski renversé par terre offroit dix mille ducats à celui qui lui sauveroit la vie. Un palfrenier les gagna en lui cédant un cheval de main. Le Palatin de Poméranie, d'Hénoff, n'eut pas le même bonheur. Démonté, percé d'une balle, il arrosoit un sillon de son sang. Un Turc lui coupa la tête. A. 1683.

Le Roi emporté par son Cheval, ne voyoit plus son fils. Il le demandoit avec la derniere inquiétude. D'autres yeux prétendoient le voir, & le montroient. On le trompoit pour le calmer. Le feu de la poursuite s'enflammoit toujours davantage, & la fuite se précipitoit à mesure. Chacun se trouvoit chargé de sa propre conservation, le Roi comme les autres. Deux Turcs le joignirent, il se met

A. 1683. met en défenſe. L'un d'eux levoit le ſabre ſur cette tête ſi précieuſe à la Pologne, & ſi odieuſe à l'Empire Othoman. Un Réitre de la Garde Royale prévient l'Infidele & le renverſe d'un coup de mouſqueton. Ce garde n'eut pas le tems de jouir de la reconnoiſſance de ſon Prince. L'autre Turc venge ſon camarade & pouſſe au Roi. Le Grand-Ecuyer, *Mateinski*, lui fait un bouclier de ſon corps, en préſentant le piſtolet au Turc qu'il vient à bout d'écarter par cette contenance ferme. Cette terrible ſcéne ſe paſſoit plus vîte qu'on ne peut la raconter, la fuite n'en étoit pas ſuſpendue.

La foule des fuyards qui croiſſoit autour du Roi, rendoit ſa ſituation plus cruelle. Froiſſé continuellement par les chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuiſſes briſées, embarraſſé de ſa taille puiſſante, hors d'haleine, preſque ſuffoqué, il eut beſoin de ſecours. Mateinski le ſoutenoit d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que ſon cheval, la bride ſur le col, redoubloit de vigueur. Revenu à lui, il apperçut à travers un nuage de pouſſiere un jeune homme qu'un Turc arrêtoit par le manteau. . . C'étoit ſon fils qui ſe débarraſſa en abandonnant ſon vêtement, & fut pouſſé vers un bois où il trouva un aſyle.

Il y avoit près d'une heure que la déroute duroit, & que la plaine se couvroit de morts : encore quelques minutes, & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus précieux, son Roi, ses Généraux & toute sa cavalerie. L'Infanterie s'avançoit à grands pas. L'Armée Impériale la suivoit, l'artillerie se disposoit. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter de si grandes forces, retournerent sur le champ de bataille, dont ils resterent maîtres. A. 1683.

C'étoient ces mêmes Turcs qui avoient fui devant Vienne. Il leur manquoit un Chef. Ils l'avoient trouvé dans la plaine de Barcan. On avoit vû pendant toute l'action le jeune Bacha marquant les mouvemens, bravant la mort, & apprenant aux autres à la mépriser. Un peu plus d'expérience & il devenoit un des plus grands Capitaines.

On n'a jamais su au juste la perte des Polonois. Ils saisirent les premiers momens pour enterrer leurs morts, afin d'en dérober la connoissance.

Lorsque cette tempête de sang eût cessé, le calme avoit quelque chose de bien triste encore. Le Roi accablé de lassitude & de chagrin s'étoit jetté sur du foin. On lui amena son fils qu'il ne comptoit pas instruire par le malheur, leçon utile, puisqu'il lui apprenoit à le supporter.

 Des

A. 1683. Des Seigneurs Polonois échappés au carnage, les yeux baissés, l'air abattu, environnoient leur Maître dans un morne silence. Les Généraux Allemands composoient leur visage pour la tristesse. Jean lisoit au fond de leurs cœurs: *Messieurs*, leur dit-il, avec cette candeur qui ne se trouve que dans les grandes ames, *j'avoue que j'ai voulu vaincre sans vous pour la gloire de ma Nation: j'en suis puni, j'ai été bien battu: mais je prendrai ma revanche avec vous & pour vous. C'est de quoi il faut s'occuper.* Cette éloquence du cœur est peut-être au-dessus de toutes les harangues de Tite-Live.

Le jeune Bacha fier d'avoir triomphé d'un si Grand Roi avec des forces inférieures, pensoit de son côté à de nouveaux lauriers. Il dépêcha la nuit même à Bude, pour y porter la nouvelle de sa victoire. Le Grand Visir, sans perdre un moment, fit marcher un Corps de vingt mille chevaux qui arriva le lendemain par le pont de Strigonie, la distance n'étant que de six lieues. Il écrivit en même tems à *Tékéli* qui attendoit les événemens à la tête de trente mille hommes: „que „s'il avoit eu des raisons pour ménager „le Roi de Pologne, elles cessoient à pré„sent; que son Armée étoit entiérement „détruite, & lui tué ou pris; qu'il n'étoit „plus question que des Allemands, dont

„on

„on auroit bon marché; & qu'il devoit A. 1683.
„faire la plus grande diligence pour ſe „rendre à Barcan où il aſſureroit ſa Cou„ronne, en méritant la protection de „l'Empire Othoman, & en partageant ſa „gloire.“

C'eſt ainſi que Kara-Muſtapha projettoit d'effacer ſa honte, ſans venir en perſonne prendre part aux dangers.

Jean, à qui le repos de la nuit avoit rendu des forces, donna toute la journée du huit à raſſembler ſon Armée diſperſée, à la conſoler du malheur de la veille, à l'animer à la vengeance, à la combiner avec les Impériaux, & à régler l'ordre de bataille du lendemain. Sa lettre à la Reine, datée de ce jour, en lui apprenant ſon déſaſtre, étoit glaçante. Il lui diſoit qu'il *marchoit aux ennemis & qu'elle devoit s'attendre à leur defaite ou à un éternel adieu.*

Tékéli n'étoit point arrivé le matin du 9, lorſque l'action s'engagea. Tout autre que le jeune Bacha auroit évité l'engagement, ou du moins ne l'auroit pas cherché. On aura peine à croire que vingt-ſix mille Turcs, tous Cavalerie & ſans canons, aient oſé défier cinquante mille Chrétiens qui ne manquoient d'aucune force, Infanterie, Cavalerie, Artillerie. Si c'étoit témérité, le jeune Bacha fit encore une faute plus conſidérable. Il ſe mit

A. 1683. mit en bataille dans un cul-de-ſac, le Danube à ſa gauche, une chaîne de montagnes à ſa droite, la riviere de Gran derriere lui, n'ayant pour toute retraite que ſon pont de Strigonie, protégé par le Fort de Barcan. C'étoit dire à ſes Soldats, il faut vaincre ou périr. Ce beau déſeſpoir a réuſſi quelquefois; la prudence vaut mieux. Il ne forma qu'une ligne aſſez profonde avec des intervalles médiocres: mais elle étoit ſoutenue de trois colomnes de quinze Eſcadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Les Turcs prétendent que ces colomnes ſont difficiles à rompre, ſe rallient aiſément, fort propres à envelopper l'ennemi. Les Polonois venoient de l'éprouver bien cruellement.

Deux Bachas, celui de Siliſtrie & celui de Caramanie, menoient les aîles. Le Général que la victoire avoit rendu plus brillant, & qui s'en promettoit une autre, étoit au centre.

L'Armée Chrétienne débordoit les Turcs de toute la moitié de ſon front, mêlée par diſtribution égale de troupes Allemandes & Polonoiſes, afin que les deux Nations puſſent partager les dangers, & la gloire, s'il y en avoit à vaincre avec tant de ſupériorité. Le Roi étoit à la droite, Jablonowski à la gauche, le Duc de Lorraine au centre.

Les

Les Chrétiens s'ébranloient pour charger : les Turcs plus prompts arriverent ſur eux avec des hurlemens & une impétuoſité qu'on ne peut décrire. Un torrent qui ſe précipite d'une montagne, n'eſt ni plus bruyant, ni plus rapide. On les reçoit avec une fermeté qui laiſſe chacun dans ſa place, & avec un feu épouvantable qui fait tomber hommes & chevaux. Ils font volte-face pour reſpirer un moment, & reviennent avec plus de fureur. Sans les chevaux de Friſe qui couvroient les bataillons Chrétiens, ils les enfonçoient. Dix fois ils font au moment de réuſſir, & dix fois on les repouſſe. Jamais Eſcadrons ne manœuvrerent avec plus de légéreté & de promptitude. C'eſt-là que l'on connut bien l'excellence des chevaux Turcs. A. 1683.

Après tant de tentatives auſſi audacieuſes qu'inutiles, ils changent l'ordre de l'attaque. Juſqu'à ce moment ils n'ont chargé que la gauche ; ils entreprennent également ſur le centre & ſur la droite ; & ſi un Corps eſt repouſſé, l'autre qui a repris haleine ſe ſignale par des efforts au-deſſus de la valeur ordinaire. Ce n'eſt point par le feu, c'eſt par l'arme blanche dans une mêlée complette qu'ils prétendent vaincre. Si Tékéli eût parû en ce moment, comme il le pouvoit, l'Armée Chrétienne eût couru de grands riſques.

A. 1683. Le Bacha de Siliſtrie perce dans la gauche; ſon cheval eſt tué ſous lui. Un gros de Cavalerie l'enveloppe. Il ſe défend à terre, ſoutenu de quarante de ſes domeſtiques qui deſcendent de cheval pour le couvrir de leurs ſabres. Jablonowski touché de cet héroïſme, crie, *qu'on ſauve ces braves gens.* Les Allemands les mettent en piéces. Le malheureux Bacha livré à la fureur du Soldat, regarde Jablonowski & ſe rend à lui. Le Bacha de Caramanie couvert de ſang eſt pris au même endroit.

Le Général privé, pour ainſi dire, de ſes deux bras, fait encore tout ce qu'on peut attendre du courage le plus décidé. Il ſe fait jour dans le centre: mais enfin bleſſé de deux coups de ſabre; & ſentant l'épuiſement de ſes Troupes, il penſe à la retraite.

Jean, qui en apperçoit les premieres diſpoſitions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance à la tête de ſa Cavalerie pour le prendre en flanc & lui couper ſa retraite. On voyoit déjà ſur le pont les premiers qui ſe retiroient. L'Armée Chrétienne pouſſant de grands cris à ſon tour, double le pas, ſe déploie en croiſſant, atteint l'ennemi.

Ce n'eſt plus qu'un amas de foudres qui tombent ſur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont: mais ce pont

pont de batteaux, balayé par le canon, A. 1683.
& surchargé, s'enfonce sous le poids. Les autres courent vers le Fort: mais le Fort regorge & les repousse. On en voit se jetter à la nage dans le Danube qui se couvre d'hommes & de chevaux; le feu les atteint encore & le fleuve les engloutit. Dix-huit mille qui n'osent tenter ce chemin dangereux, restent sur le bord dans un danger plus grand. Il faut que l'homme n'ait qu'une certaine mesure de courage comme de force.. Ces Lions qui vouloient tout dévorer il n'y a qu'un moment, se laissent égorger comme un troupeau sans défense. Tenant encore leurs armes, ils ne font pas le moindre effort pour vendre leur vie: on les croiroit frappés du Ciel. Ils crioient *amman*, pardon; & ils recevoient la mort. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Les Janissaires du Fort regardoient cette boucherie en attendant leur destinée. Ils faisoient tous les signes d'un ennemi qui se rend. Ils arboroient le drapeau blanc; & dans la crainte qu'on ne l'apperçût pas, ils déchiroient les manches de leurs chemises qu'ils présentoient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié Leur mort étoit écrite sur leurs palissades, au-dessus

A. 1683. ſus deſquelles les Soldats Polonois voyoient les têtes ſanglantes de leurs Freres. La rage qui les ſaiſit leur coûta de nouvelles larmes qu'ils auroient dû s'épargner. Les Janiſſaires ſur le point d'être forcés lorſqu'ils offroient de ſe rendre, firent une décharge fort meurtriere. Ce fut un coup de déſeſpoir & leur dernier moment. L'Hiſtorien de la vie du Duc de Lorraine dit que ce Prince avoit reçu leur capitulation. Si le fait eſt vrai, tout ſe réunit, en ce jour, pour noircir les Chrétiens. Ceux qui commandent ont beau rejetter ſur le Soldat les cruautés inutiles. Quand le Soldat eſt bien diſcipliné, il n'eſt que brave. Des vingt-ſix mille Turcs qui combattirent, deux mille ſeulement ſe ſauverent avant la rupture du pont. Le jeune Bacha qui auroit mérité la ſeconde victoire, ſi la valeur ſuffiſoit, étoit du nombre.

Tékéli ſe préſenta ſur une hauteur lorſque le ſang ceſſoit de couler, parce qu'il n'y en avoit plus à répandre. Il auroit pû arriver à tems. Il diſparut. Il n'étoit ni aſſez Chrétien, ni aſſez Turc: moyen ſûr pour être tôt ou tard la victime de l'un ou de l'autre parti.

Dans cette journée la plus ſanglante du ſiécle, tout étonnoit: un jeune Guerrier qui, ſans avoir jamais commandé, oſoit ſe commettre avec d'anciens Géné-

raux

raux & défier le Héros du tems. Vingt- A. 1683.
six mille Infideles en bataille rangée contre cinquante mille Chrétiens qui se virent au moment d'être battus. Ces mêmes Infideles, plus que des hommes au commencement de l'action, & moins que des femmes à la fin. Des Chrétiens qui se baignent, après la victoire, dans le sang de dix-huit mille hommes qui demandent grace: vérité que je voudrois supprimer, si la fidélité de l'Histoire le permettoit.

Cette victoire qui donnoit aux Chrétiens le Fort de Barcan, fit changer le plan des opérations. On devoit assiéger Neuhausel: on se décida pour Strigonie qui se trouvoit affoiblie par la prise du Fort. Cette Ville que les Allemands appellent Gran, baignée par la rive droite du Danube, a sa citadelle sur un rocher très-élevé. Staremberg, pour reconnoître la place, en fit deux fois le tour au petit pas, à travers les boulets qui le couvroient de terre. On le loua beaucoup pour cette intrépidité: on ne dit pas un mot des Ingénieurs qui l'accompagnoient. Strigonie étoit abondamment pourvue; & on s'attendoit à une longue résistance. Point de Nations qui soutiennent un siége avec plus d'opiniâtreté que les Turcs; parce qu'ordinairement il y va de la vie du Bacha qui se rend.

A. 1683. Si cette pratique s'établiſſoit dans l'Europe Chrétienne, on n'y verroit pas des conquêtes ſi rapides. Cette loi ſévere ne produiſit pourtant pas ſon effet dans cette conjoncture. Le Bacha brula les fauxbourgs & la baſſe Ville; & au bout de quatre jours il battit la chamade, mettant dans ſes conditions, qu'il ne rendroit Strigonie qu'au Roi de Pologne; & qu'il feroit conduit à Bude, lui & ſa garniſon.

Le Roi entra dans la Place le jour de la Touſſaints, & la remit au Duc de Lorraine. Il voulut engager le Bacha à le ſuivre en Pologne pour mettre ſa tête en ſûreté. Le Muſulman répondit que ſa vie étoit entre les mains de Dieu & du Grand-Seigneur, & qu'il aimoit mieux mourir par leur ordre que de vivre parmi des Infideles. Cette réſignation n'étoit pas difficile. On a cru que le Viſir n'ayant pas le courage de ſecourir la place, lui avoit commandé de la rendre. Il y avoit cent quarante-trois ans que le Grand Soliman en avoit fait la conquête ſur l'Empereur Ferdinand I, Frere de Charles-Quint. Elle revenoit à ſes Maîtres.

La ſaiſon s'avançoit; & le Danube avoit fait périr plus de Polonois, que la guerre n'en avoit détruit dans trois batailles. Les eaux de ce fleuve dont Charlemagne ſe plaignoit déjà, donnent la dyſſenterie aux Etrangers. Cette maladie

enleva

enleva le Palatin de Volhynie, Sieniaws- A. 1683.
ki. C'eſt lui qui avoit marché le premier au ſecours de Vienne. Grand-Enſeigne de la Couronne, & Petit-Général, il périt au milieu d'une belle carriere. Son fils, avec les années, parvint au Grand-Généralat qu'il auroit mérité lui-même; & ce Fils eut le bonheur de trouver une épouſe digne de lui. Elle avoit une ſi grande conſidération en Pologne, que Louis XIV, entretenoit une correſpondance avec elle.

La priſe de Strigonie termina la campagne, & les Armées ſe ſéparerent. Les Polonois, pour revoir leur Patrie, avoient cent lieues à faire par un pays coupé de rivieres & de montagnes, infeſté des mécontens de Hongrie, ſemé de Villes qui leur appartenoient, ou aux Turcs; & la derniere chaîne de montagnes qui ſépare la haute Hongrie & la Pologne, ne préſentoit en cette ſaiſon que des neiges, des glaces & des torrens, à travers leſquels il falloit ſe chercher un chemin. Ces montagnes que les Anciens appelloient *Carpates*, les gens du pays les nomment *Krapack*. On en étoit encore bien éloigné, & juſqu'à ce qu'on y parvînt, les difficultés s'accumuloient.

Le troiſiéme jour de la marche, le Comte de Forgaſte, Seigneur Hongrois, du parti de Tékéli, ſuivi de quatre cents

A. 1683. chevaux de ſes propres troupes, vint ſe rendre à Jean, en le ſuppliant de ſolliciter ſa grace auprès de l'Empereur: Jean l'obtint. Forgaſte voulut la mériter dans l'occaſion même. Il ſuivit l'Armée juſqu'aux Monts Carpates, courant ſans ceſſe ſur ſes compatriotes. Ceux-ci plus irrités contre lui que contre l'Empereur même, lui dreſſerent une embuſcade, où toute ſa troupe fut taillée en pieces. Le Chef qu'une double trahiſon avoit rendu ſi odieux, n'eut pas le courage de périr les armes à la main: il ſe ſauva.

Si Jean n'avoit voulu faire que ſa route, il ſe feroit épargné d'être harcelé continuellement comme il le fut. Tékéli qui vouloit toujours le ménager, auroit aiſément contenu ſes Hongrois; mais il vouloit marcher en conquérant, & ſoumettre à l'Empereur toutes les Villes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Epéries ſe défendit trois jours; Sabine un peu plus. Lévochi ouvrit ſes portes. Zetchin, Place Turque, capitula dès qu'elle vit le canon. Jean laiſſoit des garniſons dans toutes. L'exemple de Forgaſte rentré en grace, ſéduiſoit beaucoup de Seigneurs Hongrois. Le Comte d'Humanaï, beau-frere de Tékéli, fut du nombre. Jean obtenoit enfin quelque choſe pour eux de la Cour de Vienne, parce qu'il y auroit eu du danger à lui

tout

tout refuser. Et dans le fait le fervice A. 1683. qu'il rendoit à l'Empereur par la force & la douceur de fa médiation, étoit bien plus grand que s'il lui eût livré les Rebelles; leur fang, que Vienne étoit toujours difpofée à répandre, auroit nourri la révolte, & l'eût fortifiée des armes du défefpoir.

La grace que le Comte Humanaï & quelques autres transfuges venoient d'obtenir, leur fervit peu. Ils retomberent entre les mains de Tékeli qui leur fit trancher la tête, fans épargner fon beau-frere.

Jean traverfa les Carpates au mois de Décembre, c'eft-à-dire, au tems des plus grandes horreurs, dont ces montagnes font hériffées; & il rentra en Pologne vers les fêtes de Noel. Il trouva fur les frontieres l'Armée de Lithuanie qui marchoit au fecours de Vienne dès le mois de Juillet; étrange diffonance, lorfque dans un même Etat il y a deux Corps d'Armée qui n'obéiffent pas au même Chef. La Reine attendoit fon augufte Epoux à Cracovie: la victoire & l'amour conjugal, en l'embraffant, terminerent fes allarmes.

Ainfi finit cette fameufe campagne, le falut de Vienne & de l'Empire. Dans cette grande fcéne qui fixa les yeux de l'Eu-

A. 1683. l'Europe & de l'Aſie, quelques-uns des premiers acteurs, au moment même de leurs ſervices, ou dans la ſuite, eurent à ſe plaindre de l'ingratitude de Léopold.

Il refuſa durement à l'Electeur de Saxe un honneur militaire pour un Prince de ſa Maiſon. Il abandonna le fils, Auguſte II, Roi de Pologne aux armes triomphantes de Charles XII.

Sur la fin de ſon régne il penſoit à mettre au ban de l'Empire, l'Electeur de Baviere; ſon Succeſſeur le fit.

Il ne voulut pas permettre que le premier Sénateur de Pologne, *Potoçki*, fît élever une pyramide à ſon fils ſur le terrein de Vienne, que ce jeune Héros avoit arroſé de ſon ſang.

Nous avons vû avec quelle hauteur il traita le Roi de Pologne lui-même, qui venoit de lui rendre ſa Capitale. Il lui diſputa encore quelques canons Turcs parmi le grand nombre que les Polonois avoient pris: ces braves gens ne purent obtenir des quartiers d'hiver dans un pays qu'ils avoient ſauvé.

Rome dévouée aux Empereurs, toutes les fois que ſon intérêt le demande, entra dans l'ingratitude de Léopold. Innocent XI, né ſon ſujet, inſtitua une fête, où l'on voyoit ſur un Drapeau la figure de l'Empereur & la ſienne: mais tout le

monde

monde ne parloit que de celle qu'on ne A. 1683.
voyoit pas. La Reine Chriſtine, alors à Rome, écrivoit au Vainqueur „qu'il lui „avoit fait ſentir pour la premiere fois la „paſſion de l'envie; qu'elle lui envoit le „titre glorieux de Libérateur de la Chré„tienté. “

La ſcéne finit tragiquement du côté des Turcs. Le Kan des Tartares dépoſé, quatre Bachas ſacrifiés d' abord après la journée de Vienne, ne ſuffiſoient pas pour appaiſer les cris de l' Empire Othoman. Tékéli fut envoyé, les fers aux pieds & aux mains, à Conſtantinople. Kara-Muſtapha, chargé principalement des malheurs publics, accuſé même d'avoir voulu ſe former dans Vienne, & dans la Hongrie, un Empire indépendant du Sultan, reçut ſon arrêt à Belgrade. La réſignation Muſulmane étonne toutes les Religions, excepté la Japonoiſe. Il eſt écrit dans l'Alcoran, *qu'il n'y a point de martyre plus glorieux que celui de mourir de la main, ou par l'ordre du Prince des Croyans.* Kara-Muſtapha ſe proſterna devant cet ordre de mort, le baiſa, embraſſa le Kiahia qui l'apportoit, tira de ſon ſein le ſceau de l' Empire qu'il remit à l'Aga des Janiſſaires, & tendit le cou à quatre bourreaux qui l' étranglerent. Sa tête fut portée à Conſtantinople. Que ceux que la faveur élève jettent les yeux

ſur

A. 1683. ſur ce Viſir, & qu'ils tremblent d'être heureux.

Tout le profit de l'expédition fut pour Léopold. La Pologne n'y gagna que de la gloire & un titre. Les Têtes couronnées, en lui écrivant, dans les interrégnes, adreſſoient, *inclytæ Reipublicæ:* à la célebre République. La Cour de Vienne ſur-tout étoit rigoureuſe ſur ce point. La République, depuis la journée de Vienne, eſt devenue *Séréniſſime*, mot vuide de ſens, qui ne vaut certainement pas la célébrité: mais les mots dans l'étiquette des Cours ſont au-deſſus des choſes.

Fin du ſixieme Livre & du ſecond Tome.

